

Mr. Legum

La Revue Populaire

Histoire – Littérature – Sciences

15^c

Vol. 19, No 1

JANVIER 1926



Un roman complet: PRES DE LUI, par DYVONNE

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

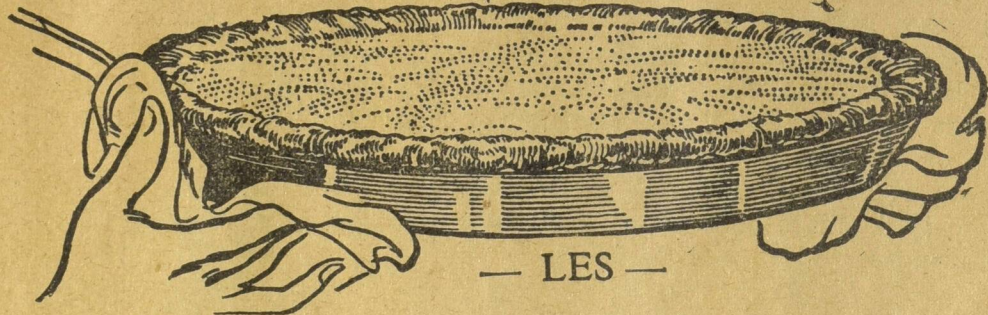
 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353



Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

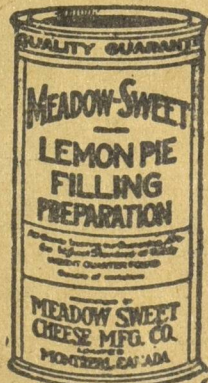
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



*Le Produit original
et authentique.*

Mme Leeman dit :

**“Carnol m’a sauvé la vie —
reconnaissance au Carnol.”**

—0—

Mais lisez sa lettre. Elle raconte son histoire mieux que nous ne le pouvons, — «Je me considère en devoir de vous dire quel merveilleux remède est le Carnol. En janvier, je subis une opération pour l'appendicite. Les douleurs que j'avais endurées avant l'opération et la perte de sang après l'opération me laissèrent tellement faible et épuisée que je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. Il fallait rester coucher tout le temps. Le docteur me prescrivit du fer parce que mon sang était trop pauvre. L'anémie me gagnait et les gens disaient que je ne vivrais pas longtemps. Carnol m'a sauvé la vie — reconnaissance au Carnol. J'ai gagné environ dix livres en trois mois. Après chaque repas je souffrais d'indigestions et de brûlements d'estomac qui me causaient des douleurs intenses. Une dose de Carnol me soulageait immédiatement. Maintenant ces deux maux sont tout à fait disparus. Je souffrais beaucoup de maux de tête et de douleurs dans le dos et ils ont aussi disparu.

« Voici comment j'ai commencé à prendre du Carnol. Je parlais du Carnol à une amie. Elle me dit que c'était épatant. J'ai téléphoné à notre pharmacien pour m'en avoir. Il me recommanda le Carnol, mais il en manquait dans le moment et m'offrit une bouteille de vin tonique au bœuf et au fer, mais je lui dis que non, je voulais du Carnol. Il répondit qu'il en enverrait chercher pour moi. Aussitôt que je l'eus, je commençai à en prendre et il m'a renouvelé le sang et donné un merveilleux appétit. Je n'ai jamais besoin de laxatif avec du Carnol. Je ne peux recommander votre remède assez hautement. C'est justement ce qu'il faut au système. » — Mme Wilson H. Leeman, Toanboe, Ont. 9-24



ABONNEMENT
Canada et
Etats-Unis
Un an . . . \$1.50
Six mois . . . 75c
Montréal et
banlieue exceptés
—
Directeur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

MENSUEL
ILLUSTRE

LA REVUE
POPULAIRE
est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.
BESSETTE & CIE
POIRIER,
Edits.-Props.
131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 1

Montréal, janvier 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA POLITESSE

Nous remarquons que les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans affectent d'ignorer de plus en plus civilité et bonnes manières. C'est une mode sans doute, comme l'arrogance au temps où florissait le dandysme, c'est une attitude, espérons-le, mais fort désagréable et empruntée probablement à certains personnages du cinéma américain que l'on nomme les "jazz babies".

La grande liberté des rapports de jeunes filles à jeunes gens, les modes garçonnières, les sports peut-être, pratiqués en commun, et aussi l'insouciance féminine en sont cause. Les hommes sont ce que les femmes les font être. Qu'elles leur permettent d'affecter pour la politesse un souverain mépris, de ne se soucier d'aucune règle d'étiquette, de civilité, ils se laisseront vite aller à toutes les négligences et ce sont les femmes qui en souffriront. Un homme impoli ne peut avoir pour la femme la déférence, les égards, toutes les marques extérieures de respect qu'elle attend de lui. Par la femme se perdent les bons usages.

Les jeunes gens, coiffés de ces chapeaux au bord baissé en avant et sur le côté dont le pli doit être impeccable comme celui du pantalon, ne les enlèvent plus dans la rue pour saluer une femme. Ils en pincet le bord de deux doigts distraits. On ne fait plus de visites de cérémonie pas plus qu'on n'envoie sa carte au Jour de l'An. On donne rendez-vous aux jeunes filles en ville au lieu de les aller prendre chez leurs parents. Délicatesse, respect, ponctualité, tout se perdra, si les femmes n'y prennent garde. Qu'elles défendent mieux leur droit à la politesse.

Et les hommes ont grand tort aussi de négliger les bonnes manières comme petites choses sans importance. C'est un excellent placement que la politesse, s'il faut, pour l'imposer, l'envisager d'un point de vue pratique. Dans un pays où les distinctions de caste ne sont pas marquées par la naissance, c'est à ses manières qu'on juge un homme et qu'on le classe.

La politesse, a-t-on raison de dire, coûte peu et sert beaucoup.

Jules JOLICOEUR.

J'ai besoin de t'entendre

*Voix au timbre affaîsé
Comme dans l'air blessé
Le glas d'un trépassé,
Sirène du passé,
Voix tyrannique et tendre,
J'ai besoin de t'entendre.*

*Qui dis les fronts joyeux,
Les flammes dans les yeux,
Les Edens glorieux
Auxquels, pauvre orgueilleux,
Le coeur osait prétendre.
J'ai besoin de t'entendre.*

*Voix des chants entendus,
Des soupirs répondus,
Voix des bonheurs perdus,
Tous mes jours confondus!
Parle pour me défendre.
J'ai besoin de t'entendre.*

*Gémis, ange damné,
Dans l'azur profané.
Quelque jour, pardonné,
Sur son sein décharné
La mort viendra me prendre.
J'ai besoin de t'entendre.*

*Jouet d'autres enfers,
Tant pour toi j'ai souffert,
Voix aux hymnes pervers,
Leurs cachots entr'ouverts
Qu'auront-ils à m'apprendre?
J'ai besoin de t'entendre.*

LIONEL LEVEILLE

(CHANTE ROSSIGNOL, CHANTE, poésies, 1925)



LA FETE DES ROIS

Comment la fête de l'Epiphanie est célébrée en certains pays

La fête de l'Epiphanie a suscité en maints pays des coutumes civiles et surtout religieuses dont nous allons citer quelques traits.

Le jour de l'Epiphanie, dans certaines contrées de la Suisse et du Tyrol, on bénit les maisons et on les place sous le patronage des rois mages. Avec une craie bénite, on trace sur chaque porte l'inscription suivante : G. M. B. Ce sont les initiales des trois rois: Gaspard, Melchior, Balthazar. Les catholiques fervents veulent marquer ainsi leur foi à la souveraineté de Jésus et lui faire hommage, par l'intermédiaire des rois mages, de tout ce qu'ils possèdent.

A Rome, les bergers descendent des montagnes des Apennins et viennent célébrer la fête en jouant sur leurs pipeaux rustiques ou sur leurs cornemuses de vieux airs qu'ils se transmettent de siècle en siècle. On

les appelle les "Pifferari." A les voir dans leurs costumes rustiques, on les prendrait volontiers pour les bergers de Bethléem à qui les anges annoncèrent la bonne nouvelle. Ils vont jouer leurs airs préférés devant les Madones les plus populaires et les Romains aiment à les gâter en leur donnant des parts de gâteaux arrosés de vin blanc.

Les Romains ont d'autres dévotions encore. Ils aiment célébrer dans quelques églises, notamment à Saint-André "della Valle", l'octave de l'Epiphanie, en assistant à des messes de divers rites et en entendant des sermons dans les langues des différentes nations de l'univers.

A l'église de l'Arca Coeli, près du Capitole, les enfants se relayent pour prêcher dans l'église, en face de la Crèche monumentale, au grand plaisir des parents qui les encouragent de

la parole, du geste et du regard. De Noël à l'Épiphanie, on fait baiser le "Santo Bambino" aux fidèles et l'on donne avec la statue miraculeuse la bénédiction à la foule massée devant l'église ou dans l'église. On se presse surtout à Sainte-Marie Majeure, à l'autel de la Crèche, qui est, ces jours-là, solennellement exposée.

En France, on a toujours beaucoup aimé la fête des Rois. Maîtres et serviteurs prenaient part à un banquet commun. L'enfant le plus jeune désignait les personnes à qui il fallait

vait invité que quelques personnes. Elle leur offrit une bouteille d'hypocras sans y goûter elle-même. Quand tout le monde fut parti, elle éveilla le petit Louis XIV, l'habilla, sortit avec lui du palais par une porte de derrière, et, accompagnée du prince de Condé, partit pour Saint-Germain. Le lendemain, les Parisiens frondeurs apprirent qu'ils n'avaient plus d'autres rois dans leurs murs que ceux de la fève.

Nous avons conservé au Canada diverses vieilles coutumes qu'on suit encore fidèlement dans nombreuses familles, la coutume du gâteau garni du pois et de la fève, du couronnement d'un roi et d'une reine. On met aussi très souvent dans le gâteau ce qu'on appelle un "baigneur", petite poupée en porcelaine. Celui ou celle qui trouve le "baigneur" dans son morceau de gâteau choisit, suivant le cas, sa reine ou son roi.



L'Épiphanie au Tyrol

donner chaque part du gâteau; la première part était la "part de Dieu", la seconde la "part de la Vierge", la troisième la "part du pauvre". Il arrivait que le pauvre survenu alors fût le roi désigné par la fève; et les vivats résonnaient en son honneur au bruit des verres entrechoqués.

C'était à la cour de France, naturellement, que l'on observait le mieux la coutume. Mais pendant la fronde, révélation en miniature, la reine Anne d'Autriche, alors régente, voulut séparer le gâteau. C'était le 5 janvier 1640. La fève se trouva dans sa part, qu'elle envoya aux pauvres. Elle n'a-

L'ÂGE DE LA TERRE

En se basant sur la quantité de sel de l'océan, un savant irlandais donne à la terre un âge assez respectable : 400,000,000, d'années. Tout le sel de l'océan suffirait à recouvrir aisément la terre entière à une profondeur d'au moins 400 pieds.

Mais pourquoi cent millions d'années ? Comment expliquer cela, direz-vous ? Le savant explique que les rivières se sont jetées dans l'océan, à travers tous les temps géologiques et que tout le sel qu'elles ont charrié demeure, en quantité considérable, dans les différentes mers.

Or, en divisant la somme totale du sel de l'océan par la somme charriée en une seule année par toutes les rivières, on obtient l'âge de la terre.

LE PIANISTE LEO-POL MORIN

Ceux de nos critiques, — et ils sont nombreux, — qui aiment à dorer la médiocrité et distribuent tant d'éloges et de si extravagants à qui méritent d'être gourmandés sévèrement et renvoyés à l'agriculture ou au commerce, ne savent plus comment se comporter vis-à-vis des artistes véritables. Sous l'innocent prétexte qu'il faut encourager tout le monde, ce qui est travailler à la régression bien plus qu'à l'avancement de nos arts et de nos lettres, ils ceignent de lauriers les têtes des amateurs les plus grotesques. Ceux-là sont à leur taille, ils les peuvent admirer en toute quiétude, sans crainte et sans envie. Mais un grand artiste les dérange dans leurs habitudes, trouble leur repos. Aimer c'est connaître, c'est comprendre. Incapables de comprendre, ou mieux de chercher à comprendre, ils se gardent d'aimer.

Voici pourquoi M. Léo-Pol Morin que connaissent, qu'estiment et qu'admirent (ce ne sont pas là de vains mots, comme on le verra tout à l'heure), les critiques, compositeurs et pianistes de l'Europe entière ne jouit pas dans son pays d'une réputation égale à celle qui l'entoure en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et aux Etats-Unis.

Les raisons sont nombreuses et suffisantes pourtant qui méritent au merveilleux pianiste qu'est Léo-Pol Morin l'admiration de tous ses compatriotes.

Il fut en France (il l'est encore), l'un des premiers propagateurs de la

musique moderne, française et étrangère, à une époque où s'affrontaient deux conceptions musicales absolument différentes, ou cette musique dite moderne, laquelle cause aujourd'hui peu de scandale, était d'une expression si hardie, si ésotérique aussi, qu'il fallait beaucoup de perspicacité et de sensibilité pour la pénétrer, d'habileté pour l'interpréter, de courage pour la défendre.

Grâce à M. Morin, pour une large part, la musique moderne, exécutée par lui avec autant d'intelligence que de virtuosité, figure aujourd'hui aux programmes les plus conservateurs ; grâce à lui, uniquement à lui, les critiques européens connaissent les oeuvres des compositeurs canadiens Rodolphe Mathieu, Claude Champagne et Georges-Emile Tanguay.

Nonobstant les services par lui rendus à son pays, son génie d'interprétation, son savoir, sa haute probité artistique, M. Morin est encore traité légèrement, voire moqué, par quelques mauvais musicographes, journalistes plus aptes à faire le service de la morgue qu'à tenir la chronique musicale et par les critiques de feuilles fermées à tout art vivant.

Mais si M. Léo-Pol Morin interprète de la musique moderne française, ce n'est pas à l'exclusion de toute autre ; il pénètre et rend aussi bien les classiques et les compositeurs modernes étrangers et il donnera cet hiver, en première audition, dans tout le Canada et aux Etats-Unis,



M. Léo-Pol Morin, par l'excellent peintre canadien Adrien Hébert.

de la musique des maîtres autrichiens, polonais et espagnols.

M. Léo-Pol Morin est revenu de France voici quelques mois pour professer son art et l'enseigner à Montréal. A Paris où il séjourna près de quinze années il donna

plusieurs récitals, fit de l'enseignement et collabora à des revues de musique, telles que le Monde Musical, l'Echo Musical et la Revue Musicale. Il fit des tournées en Angleterre, une en Hollande avec Carol-Bérard au profit d'un monument à

Debussy, une autre avec Maurice Ravel en Angleterre, Belgique et Hollande, maintes autres encore qui lui valurent, ainsi qu'on en jugera par les extraits de presse ci-dessous, les appréciations les plus flatteuses de critiques difficiles à satisfaire et d'une autorité incontestable:

—D'un récital à l'autre, se resserre de plus en plus la prise que Léo-Pol Morin exerce sur les œuvres. En ce dernier concert, une hardiesse nouvelle venait affermir, dès les premières notes, une Suite de Danses Allemandes de Schubert et ne devait plus faiblir jusqu'à la dernière note de la Bourrée d'Albert Roussel.

Tenons gré également à Léo-Pol Morin de la place qu'il concède généreusement aux musiciens étrangers modernes; chacun de ses récitals devient une petite revue du monde musical à travers le monde.

(A. Schaefer, *Le Ménestrel*, Paris.)

—Les Ballets sont d'insatiables accapareurs; il m'auraient fait oublier, pour un peu, de vous signaler la belle témérité d'un pianiste qui a autant de talent que de hardiesse et qui n'a pas craint de consacrer un programme entier aux jeunes musiciens contemporains, notoires ou peu connus. C'est M. Léo-Pol Morin qui a fait cette folie. Il en fut d'ailleurs récompensé, puisque un Prélude inédit de Rodolphe Mathieu obtint les justes honneurs du bis.

(Roland Manuel, *L'Eclair*, Paris.)

M. Léo-Pol Morin n'hésite point à composer un programme d'œuvres contemporaines et les tendances les plus hardies et les plus diverses ne sont point pour l'effrayer. Pianiste doué d'une agréable délicatesse de touche et d'une fine compréhension musicale. M. Léo-Pol Morin interprète avec bonheur des œuvres exigeant des sonorités fondues et enveloppées...

(Etienne Royer, *Le Courrier Musical*, Paris.)

—M. Léo-Pol Morin est toujours un pianiste populaire et il a de nouveau conquis l'admiration du public par son agréable interprétation des modernes.

(Irving Scherke, *Chicago Tribune*, Paris.)

—M. Léo-Pol Morin, dont les qualités de pianistes sont faites de précision dans le jeu et d'habileté dans l'art d'opposer les sonorités, détaille avec relief "Thème et Variations", de Fauré, "Sonatine" et "Jeux d'Eau" (quasi injouables) de Ravel.

(F. R. De Wever, *Le Thyse*, Bruxelles.)

—Les musiciens modernes trouvent en lui (Léo-Pol Morin) un interprète parfaitement préparé à

les comprendre, parce qu'il a lui-même toutes les qualités de ce qu'il est convenu d'appeler l'esprit moderne; et comme outre cela, il possède toutes les qualités techniques désirables, on se doute du résultat.

(Carol-Bérard, *La Semaine à Paris*.)

—chez M. Léo-Pol Morin, avec une séduisante virtuosité, de l'intelligence, de la sensibilité et d'heureuses recherches dans les jeux de sonorité, un esprit curieux de formes inédites et d'horizons nouveaux. Il est bon que des artistes de ce mérite se prêtent à l'exécution d'ouvrages inconnus et se fassent les collaborateurs des musiciens ignorés de la foule.

(Robert Bruseel, *Le Figaro*, Paris.)

—M. Léo-Pol Morin témoigna dans son programme d'une subtile compréhension, passant avec la plus souple aisance d'une école à l'autre, appliquant à chaque auteur l'interprétation appropriée, notant l'accent juste. Il révéla de brillants dons techniques et montra comment une vibrante sensibilité et un instinct sûr de la sonorité peuvent rester soumis au contrôle de l'esprit.

(Paul Le Flem, *Comoedia*, Paris.)

—Précis et subtil, M. Léo-Pol Morin repose des pianistes à lyriques chevelures dont les interprétations apocalyptiques ressemblent à des visions morbides, relevant de la "Pathologie". Son talent a les qualités requises pour mettre en valeur les arêtes vives de certaine musique d'aujourd'hui, leur art tangible, ennemi du flou.

(Willy, *Comoedia*, Paris.)

Comme on le voit, aux pays où la critique musicale est savante et compréhensive et fortifiée en outre par l'autorité et une haute tenue, Léo-Pol Morin reçoit les hommages dus au merveilleux artiste qu'il est. Il faudra bien qu'un jour on le reconnaisse comme l'un des plus grands artistes de notre temps.

—o—

Les tentations et les épreuves sont des combats; si tu as été vaincu une fois, deux fois ou davantage, combats de nouveau, et il viendra un moment où tu remporteras la victoire.

Le premier sentiment vis-à-vis d'une œuvre quelconque doit être une présomption favorable.

Les hommes sensés sont les meilleurs dictionnaires de conversation.

On ferait beaucoup plus de choses si l'on en croyait moins d'impossibles.

LA VIE D'AUTREFOIS

Ce que l'on buvait

Grands mangeurs, nos aïeux devaient être grands buveurs aussi. Leurs robustes estomacs absorbaient le liquide à côté du solide; et nos maladies dont le cortège s'allonge, ne les condamnaient pas au supplice de s'abstenir de boire pendant le repas.

Il ne faut rien s'exagérer pourtant. Nous voyons les beuveries d'autrefois à travers la tradition et toute une littérature bachique qui date des premiers âges, qui trouve dans le Rabelais, toujours occupé à faire humer "le piot et la dive bouteille" aux héros de son immortel roman, son illustre représentant, qui, prenant pour trophées la botte de Bassompierre et le verre de Panard, alimente, depuis

des siècles, la verve des chansonniers du "Caveau".

La réalité est plus simple et plus sobre. Le vieux peuple de France ne s'abreuvait copieusement qu'aux jours de grandes fêtes, aux anniversaires royaux et impériaux où le vin coulait parfois dans les rues; plus anciennement, à la fête des fous, à la fête de l'âne qui portaient en revue le Carnaval et étaient une réminiscence des saturnales de l'antiquité. Il se privait, à l'ordinaire, du jus de la vigne et des boissons fermentées. Il buvait de l'eau toute la semaine, ou d'assez méchante piquette, et fréquentait le cabaret, réservé aux gens du roi, aux militaires, beaucoup moins qu'il ne fréquente aujourd'hui le "mastroquet". Le dimanche, pour arroser le morceau de viande (la poule au pot de Henri IV était objet de luxe) les petits ménages s'octroyaient une pinte de "vin de commun". Comme ce vin de commun n'était autre que le vin d'office, à l'usage des valets de grandes maisons, un Argen-teuil ou un Suresne qui n'avaient pas pris le temps de vieillir, comme la pinte, d'autre part, différait assez peu de notre litre actuel, on avouera que la débauche était mince, surtout quand cette purée septembrale tombait dans les gosiers d'une famille nombreuse.

Un détail qui a son prix: Les jours maigres, Vigiles et Quatre-Temps, il était défendu, même aux privilégiés, de boire du vin rouge; on le remplaçait par du vin blanc, pittoresquement dénommé "Vin de poisson."

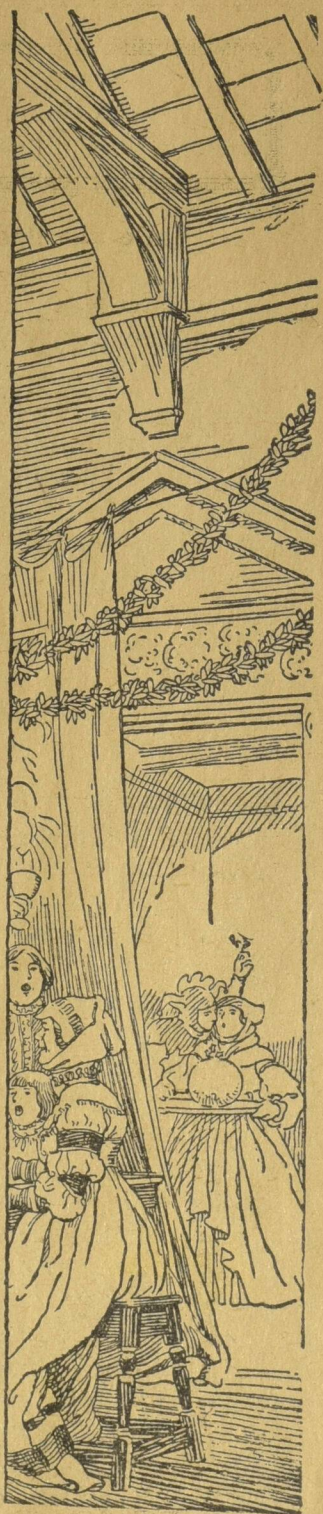


Avec le vin que nous ne délaissions que pour un instant, car tous les bons ceps plongent leurs racines dans le sol français, la seule boisson nationale était le cidre. Ne nous parlez pas de la pâle bière, importée d'Allemagne depuis un siècle à peine, et qui, avant de régner sur les brasseries parisiennes, n'était bue que par nos populations riveraines de la Meuse, de la Moselle et du Rhin.

Mais le cidre, lui, est de pure origine celtique. Il y a eu, à travers les siècles, un cidre picard, manceau, surtout normand et breton. Olivier Basselin et Jean Le Houx, maître-foulon de Vire, rimait, il y a quatre cents ans, des couplets à la louange du cidre de Normandie, dont la renommée poétique ne date pas, comme on voit, des "Cloches de Cornéville". Des pichets en très vieille faïence de Rouen représentent un petit bonhomme à califourchon sur le tonneau d'où s'épanche le précieux jus de la pomme. La Bretagne ne voulut pas être en retard sur sa soeur normande. Des cinq départements bretons, j'en vois quatre au moins où le cidre fut toujours en grand honneur. Les matelots de Duguay-Trouin, les chouans de Galope-Chopine, les corsaires de Surcouf ne connaissaient pas, avec l'eau-de-vie, d'autre boisson. Avoir moins de cidre dans sa gourde, ne pas ingurgiter la "bôlée" réglementaire, graves préoccupations pour le Breton d'autrefois.

"Boire est autant au-dessus de manger, que l'aigle qui s'abat sur la pointe des rochers est au-dessus du corbeau qui perche sur la cime des arbres. Manger est un besoin de l'estomac, boire est un besoin de l'âme. Manger n'est qu'un vulgaire artisan, boire est un artiste. Boire inspire de riantes idées aux poètes, des sons mélodieux aux musiciens : manger ne leur donne que des indigestions."

Qui s'exprime ainsi? Un de nos plus rares écrivains, un romancier doublé d'un pamphlétaire, le Paul-Louis Courier nivernais, Claude Tillier, et, c'est dans la bouche de "l'Oncle Benjamin", cousin germain de Tristram-Shandy, un peu médecin, très philosophe et grand buveur, qu'il place cet éloge si joliment paradoxal du "boire". Le livre, qui retrace les mœurs d'une petite ville de province sous Louis XVI, a été écrit voilà bientôt cent ans par un habitant de la Nièvre, vigneron à ses heures; c'est du vin, et du vin des côteaux voisins de la



Bourgogne qu'il traite en connaisseur.

Les vins de Bourgogne les plus nombreux de France, rouges comme le Beaume, le Chambertin, le Corton, le Pommard, le Moulin-à-Vent; blancs comme le Montrachet, le Mercurey, étaient fort goûtés de nos aïeux. Piron a chanté le Beaume, le Pommard séduisait Désaugiers et, je crois que plus d'un Noël de La Monnoye a été rythmé aux joyeux glous-glous du Chambertin.

Le Bordeaux plus grave, mais bavard aussi quand on le réchauffait un peu, avait ses fins amateurs de Margaux, de Léoville et de Sauternes. Le duc de Richelieu, gouverneur de la Guyenne au XVIII^e siècle, apercevait au fond de son verre de Saint-Emilion, toutes les femmes qu'il avait aimées; Victor Hugo, qui devient un grand ancêtre, buvait sa bouteille de Bordeaux à chaque repas.

Les soupers de la Régence mirent à la mode le Champagne, "l'Ay mousseux", comme on disait. Mais déjà les contes de La Fontaine avaient célébré le "philtre champenois"; toute une série de conteurs mi-galants, mi-bachiques s'est inspiré du maître inimitable, et si j'arrête la liste aux "Contes rémois" au comte de Cheigné, que Meissonier ne dédaigna pas d'illustrer, c'est que le passé seul nous appartient.

Il faudrait bien, en terminant, dire un mot des liqueurs, mais, ces boissons à base d'alcool, le rhum colonial, le cognac dont la Charente est depuis si longtemps fière, ne sont pas boissons de table et sortiraient de mon sujet. Il faudrait surtout médire de cette fée ou plutôt sorcière verte, mais à laquelle tant de bons et même de grands esprits du dernier siècle ont sacrifié. L'absinthe, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était d'autant

plus dangereuse, qu'elle avait des origines aromatiques; proscrite par la guerre, elle reparaît, m'assure-t-on, sous des noms d'emprunt. Fort heureusement, beaucoup d'estomacs français restent en garde contre le plus nuisible des "apéritifs"

OPALES

La superstition a, de tout temps, infligé aux pierres précieuses des gloires insignes et des reproches essentiels.

Quelle femme—sauf Sarah Bernhardt—consentirait à porter une opale, cette pierre merveilleuse dont les reflets sont semblables à la douceur des crépuscules et à la pourpre des couchants, l'opale qui ressemble à la peau d'une jeune fille "amoureuse" disaient les Anciens?

Cependant, ce n'est pas la vertu magique des pierres qui peut influencer la destinée des femmes. C'est au contraire les pierres qui ont besoin de leur charme et de leur beauté.

La vie atone et muette d'un bijou attend pour s'animer le contact de la chair féminine.

La perle réveille son orient, le diamant éclate de mille feux, le saphir trouve des reflets plus troublants encore, le rubis saigne, et l'émeraude resplendit...

Sans doute les pierres meurent-elles simplement d'être abandonnées, délaissées par les femmes... Cette séparation n'est jamais d'ailleurs, je pense, de longue durée.

De toutes les passions, la colère est celle qui offusque le plus la raison, car son impétuosité ne permet plus de discerner librement ce qui est vrai.

LE ST-LAURENT OUVERT A LA NAVIGATION DOUZE MOIS PAR ANNEE

Un professeur de physique de l'Université McGill communique un projet important sur la libération du fleuve Saint-Laurent.— Comment se débarrasser des glaces et banquises.— Douze mois de navigation fluviale par année.— Enormes avantages commerciaux.

Un professeur de physique à l'Université McGill, le docteur Howard Barnes, aurait trouvé, après trente années de recherches patientes, le seul moyen qui permet de dégager le fleuve Saint-Laurent de ses glaces pendant les mois d'hiver et de maintenir ainsi sa navigation ouverte l'année entière. Que les mesures qu'il préconise soient suivies et réussissent, —et nous verrions notre fleuve libre de glace, du port de Montréal à l'Atlantique, cela douze mois par année! Figurons-nous (ce qui nous paraît impossible), le golfe du Saint-Laurent et le Détroit de Belle-Isle débarrassés de leurs encombrantes banquises!

Cela vous semble impossible que le port de Montréal soit libéré des glaces qui l'emprisonnent quatre et cinq mois par année. Vous avez tort d'être aussi pessimiste, M. Barnes, plus savant que vous et moi, en cette matière, étant convaincu de pouvoir vaincre cet obstacle qui, chaque année, se dresse devant notre navigation.

Le moyen consisterait probablement en un puissant explosif, une

"mine de chaleur", dont le professeur Barnes garde le secret encore et que nous ne comprenons pas, faute de plus amples explications.

Mais il nous renseigne suffisamment sur son but et sur ses projets.

Le but du docteur Barnes est multiple. Il voudrait, tout à la fois, grâce à sa "mine de chaleur" (heat mine):

1. Ouvrir le fleuve Saint-Laurent à la navigation d'hiver;
2. Eliminer la menace des banquises des routes maritimes de l'Atlantique;
3. Simplifier la tâche des explorateurs arctiques;
4. Détruire les banquises.

Les ambitions du docteur H. T. Barnes peuvent paraître formidables, c'est certain, mais il les défend et les explique si bien que la chose, finalement, nous paraît très simple. Etablir le système qu'il préconise coûterait moins cher, soutient-il, que l'entreprise du broiment des glaces, chaque saison, entre Montréal et Québec.

Voici clairement les projets de ce savant professeur:

1. Construire des môles, masses solides et peu coûteuses de pierre, pour briser l'élan des grosses battures ou baies de glace et les mettre à l'ancre quand le vent ou la hausse du niveau d'eau les détache et les met en circulation, restreignant le fleuve, d'une rive à l'autre. Ces battures obstruent les passages les plus étroits comme un bouchon dans le goulot d'une bouteille.

2. Aménager des abris à certains endroits en aval de Québec où les bâtiments pourraient se réfugier dans les gros temps. Ces postes-refuges n'existent pratiquement pas à l'heure présente et les brise-glaces eux-mêmes ont besoin pourtant de se mettre quelquefois à couvert.

3. Construire une flottille de petits bateaux robustes et économiques, susceptibles d'entreprendre le broiment des glaces.

4. Redresser les endroits les plus tortueux du chenal. Faire disparaître certaines îles qui, présentement, forment comme des récifs où vont s'échouer et s'attachent les glaces flottantes. Ce travail de désagrégation ne coûterait pas cher, étant donné que toutes les obstructions du chenal sont faciles à draguer.

5. Murer le chenal dans tout le lac Saint-Pierre.

6. Disposer de deux ou trois brise-glaces dans le golfe, brise-glaces du tonnage du Mikula.

7. Au début, tenter de prolonger d'un mois la saison normale de navigation et ainsi obtenir la confiance de la Shipping Federation. Au cours de cette période d'expérimentation, le gouvernement canadien prendrait à sa charge l'assurance maritime jusqu'à ce qu'il fût démontré que le projet est praticable et réalisable. Jusqu'à la fin de l'hiver, on gardera les brise-glaces en fonctionnement et on les emploiera à maintenir le chenal libre pendant encore tout un mois, le mois de janvier. Le fleuve alors restera de lui-même navigable, puisque peu de glace ne se forme après le 1er février. La navigation serait de la sorte ouverte le quinze mars, un mois plus tôt qu'à l'accoutumée.

8. Suivre des méthodes scientifi-

ques modernes pour empêcher la glace de se former.

Maintenant, qu'on songe un peu aux avantages de ces mesures ! Le commerce mondial du Canada en serait doublé.

En dix années, de 1914 à 1924, le commerce d'importations et d'exportations, par le port de Montréal, a été de \$5,038,000,000. Le gouvernement canadien perçut pour \$367,000,000 en droits de douane.

Ces affaires se firent pendant les six et quelquefois sept mois de navigation annuelle. Il est certain que le même commerce eût rapporté en douze mois près de \$9,000,000,000. Il n'est pas non plus exagéré de dire qu'une navigation de douze mois par année rapporterait au Canada, grâce au port de Montréal seulement, la somme de \$350,000,000.

—o—

LE PEUPLE QUI EDIFIA LA TOUR DE BABEL FAISAIT DESCENDRE L'HOMME DU MOUTON

Le docteur Edward Chiera, professeur adjoint d'assyriologie à l'Université de Pennsylvanie, a publié récemment la traduction de six tablettes qui auraient été écrites, 2000 ans av. J.-C., par des scribes du peuple qui construisit la Tour de Babel et sur lesquelles serait énoncée une doctrine évolutionniste.

Ces tablettes, extraites des ruines d'une bibliothèque de Nipour, ville antique de la Chaldée, sur l'Euphrate, racontent la création et comme quoi, à l'origine, l'homme marchait sur quatre pattes. Mais les Chaldéens, plus respectueux de l'homme que Darwin, le faisaient descendre du mouton, non du singe.

LES CATACOMBES CHRETIENNES DE ROME

Les catacombes étaient un lieu de sépulture.—On y voit de véritables chapelles.—Les catacombes occupent une zone de deux milles autour de Rome.—Description des catacombes et de leurs multiples salles.—Explications des symboles.

Peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs milliers de Juifs furent transportés à Rome par suite des victoires de Pompée. Le terrain où était leur cimetière se trouvait sur les flancs d'une colline près du mont Janicule, et les premiers chrétiens qui vinrent s'établir à Rome, étant absolument confondus avec les Juifs, furent inhumés dans le même terrain. Mais quand les chrétiens furent plus nombreux, ils eurent des cimetières particuliers, dont l'entrée était généralement dans le domaine de l'un d'eux. Le respect que les païens portaient aux morts pouvait transformer ces cimetières en asile les jours de persécution ; mais ils n'étaient point construits en vue de la célébration du service divin, et ils ont toujours été employés comme lieu de sépulture. On y rencontre néanmoins de véritables chapelles ; on offrait d'ailleurs le sacrifice eucharistique sur le tombeau de ceux qui avaient versé leur sang pour la foi. Ces cimetières, qui sont tous creusés sous le sol, sans aucun monument extérieur, ont reçu le nom de **catacombes**. "Les cimetières des anciens chrétiens de Rome, qu'on appelle catacombes, dit M. de Rossi, occupent une zone d'en-

viron deux milles autour de Rome. Leur étendue est prodigieuse, non pas dans la superficie du sol entamé, mais bien dans la quantité de galeries creusées à différents niveaux, quelquefois à quatre ou cinq étages les unes sous les autres. La somme totale de toutes les lignes d'excavation représenterait la longueur de l'Italie. D'après les légendes populaires, et même d'après l'opinion des savants, on a longtemps considéré ces catacombes comme toutes liées entre elles et formant un réseau non interrompu autour de Rome. Mais les conditions géologiques et hydrauliques du sol donnent un démenti formel à cette hypothèse, et ont imposé des limites infranchissables aux nécropoles souterraines, qui sont restées séparées les unes des autres."

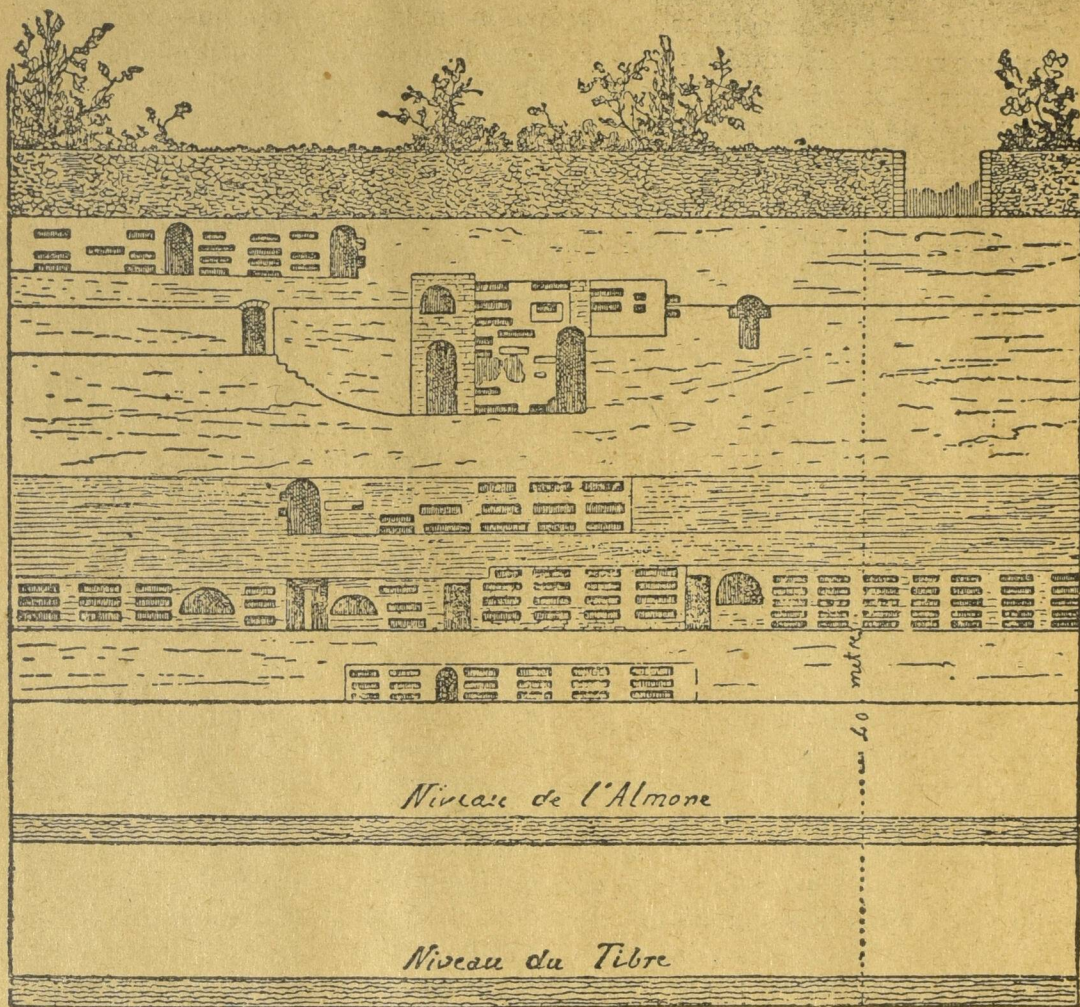
La figure 1, qui représente le plan d'une catacombe, montre la disposition de ce genre de cimetière. Des galeries très étroites et remplies de tombeaux se croisent ensemble comme les rues d'une ville et donnent quelquefois accès à des chambres dans lesquelles se trouvaient également des tombeaux. Le tombeau chrétien des catacombes est une niche juste assez spacieuse pour recevoir un cadavre, et disposée dans les parois latérales d'une longue galerie creusée dans le roc ; chaque paroi reçoit plusieurs niches au-dessus l'une de l'autre, et les galeries elles-mêmes sont superposées.

On donne le nom de **cubicula** aux chambres dans lesquelles sont dispo-

sés les tombeaux. Quelques-unes de ces chambres renferment le tombeau d'un martyr; à l'anniversaire de sa mort (qu'on appelait la naissance dans le langage symbolique de l'Eglise primitive), cette tombe devenait un autel où les chrétiens se réu-

tombes superposées dans les parois des murs d'une salle. Il y a aussi des caveaux qui semblent avoir appartenu plus spécialement à une famille, car le nombre des tombes y est beaucoup plus restreint.

Un assez grand nombre de tom-



1—Sections superposées d'une partie des catacombes de Rome.

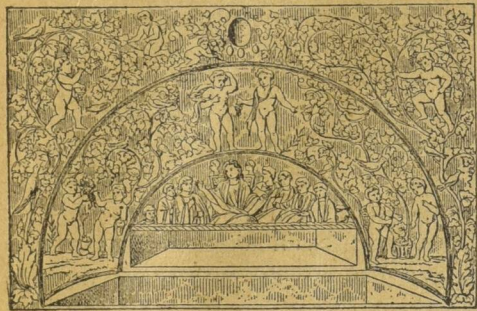
nissaient pour célébrer les saints mystères. L'air et la lumière arrivaient dans ces chambres au moyen d'une ouverture communiquant avec la surface du sol.

Les figures que nous venons de voir montrent un grand nombre de

beaux ont été décorés de peintures, et c'est dans les catacombes de Rome qu'on peut étudier les premiers développements de l'art chrétien. La disposition des peintures aussi bien que les sujets qu'elles représentent offrent, au double point de vue de l'art

et de l'histoire un intérêt tout particulier.

Au cimetière de Domitille, le Christ est représenté assis au milieu de ses disciples. Malheureusement, la pein-



2—Christ enseignant.

ture a été fort endommagée par un tombeau qu'on a creusé dans le mur de telle façon qu'il tronque toutes les figures (fig. 2). La voûte de cette niche voûtée en demi-cercle est décorée de vignes avec de petits génies vendangeurs, analogues à ceux qu'on voit si souvent sur les monuments païens. Mais la vigne n'est pas seulement ici un ornement capricieux; elle devient un emblème chrétien, et les colombes qu'on voit sur ses rameaux représentent les fidèles que le Saint-Esprit anime de son souffle.

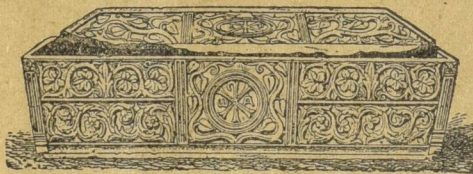


3—Pierre tombale

Les emblèmes chrétiens forment une sorte de langue hiératique dont la signification est souvent difficile à comprendre pour un moderne, mais

qui avait pour les premiers chrétiens l'avantage de présenter une sorte d'énigme dont leurs ennemis ne pouvaient pénétrer le sens caché.

L'ancre, la colombe et l'agneau ont dans le symbolisme chrétien une signification déterminée et dont l'interprétation n'est pas douteuse. Une pierre tombale (fig. 3), tirée de la crypte de Lucine, présente les trois emblèmes réunis. On remarquera que l'ancre est traversée par une barre, ce qui forme une image secrète de la croix, fondement de l'espérance chrétienne. La colombe est un symbole de l'âme chrétienne, et l'agneau indique un membre du troupeau dont Jésus est le chef.



4—Sarcophage chrétien.

C'est parmi les chrétiens d'Alexandrie que l'emblème du poisson a pris naissance; on avait remarqué que si l'on prend l'une après l'autre les lettres initiales de vingt-sept vers sybillins, elles forment, en les rapprochant, cinq mots grecs signifiant Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur; en réunissant ensuite la première lettre de chacun de ces mots, on a un mot (ictus) qui signifie poisson. Le poisson est devenu ainsi un emblème secret de ralliement pour les chrétiens, et saint Clément d'Alexandrie les engage à le faire graver sur leurs cachets. Une pierre sépulcrale, trouvée dans un cimetière de la voie latine, montre l'emblème du bon pasteur sous celui du poisson.

A l'époque où le christianisme triomphant peut se montrer ostensiblement, on voit des sarcophages d'une grande richesse décorative (fig. 4). Leur forme ne diffère pas essentiellement de celle qui était employée pour les sarcophages des païens. Mais, à défaut de sujets se rattachant à leur culte ou à leurs traditions, on voit toujours un emblème où le monogramme du Christ occupe la place d'honneur au milieu du monument.



5—Lampes chrétiennes.

L'usage païen de déposer dans les tombeaux des fioles ou des lampes se retrouve également dans les premiers temps du christianisme.

De même que les sarcophages, les lampes chrétiennes se font aisément reconnaître par l'emblème qui les décore (fig. 5).

PARIS BIZARRES

De toute éternité, les marches semblaient faites pour être gravies ou descendues pédestrement.

Une Canadienne a voulu innover en dévalant les deux cent vingt marches de la rue Foyatier, qui mène au Sacré-Coeur, enfermée dans un tonneau.

Un agent est intervenu à point nommé pour empêcher la réalisation de cet inutile exploit. Miss Ralphao Bill

s'est soumise aux injonctions de la force armée, mais elle s'est rendue place de la Concorde avec son tonneau, dont elle tenait à se servir quand même. Elle s'y est blottie tant bien que mal. Un tracteur marchant à vive allure l'a véhiculée durant quelques minutes en cette incommode posture. L'héroïne est sortie de l'aventure contusionnée, meurtrie, égratignée, mais heureuse. Elle avait gagné son pari, et puis, elle savait bien que les journaux parleraient d'elle.

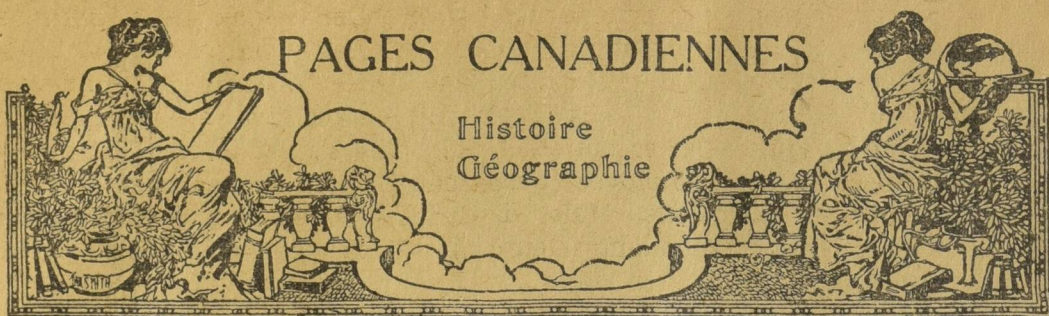
C'est un moyen comme un autre d'attirer l'attention publique, mais il est douteux que cette nouvelle carrière féminine connaisse l'encombrement!

LA FORCE ET LA VITESSE DU VENT SONT DEUX CHOSES DIFFÉRENTES

On demande toujours, après un orage qui a exercé des ravages là où il a passé, de quelle force était le vent. Cette question serait propre à induire en erreur, parce qu'on y répond toujours en parlant de vitesse et non de force. Or, la vitesse et la force d'un vent sont deux choses différentes, ainsi que l'explique le "Nature Magazine".

On détermine la force du vent en indiquant la pression qu'il exerce (en livres par pied carré) sur une surface à angles droits par rapport à sa direction. Cette pression varie suivant le carré de la vitesse.

C'est ainsi qu'un vent de vingt milles à l'heure souffle quatre fois plus fort qu'un autre de dix milles à l'heure, et un vent de trente milles à l'heure souffle près de neuf fois plus fort qu'un vent de dix milles à l'heure.



LES BIBLIOTHEQUES DE MONTREAL DE 1870 A 1925

L'Institut Fraser

Par testament, homologué le 23 avril 1870, M. Hugh Fraser légua à la plus grande partie de sa fortune à la fondation d'une bibliothèque qui devait porter le nom de "The Fraser Institute". Cette bibliothèque ne fut ouverte au public qu'en 1885. Elle contenait 16,000 volumes, anglais et français, provenant du Mercantile Library et de l'Institut Canadien, lequel possédait une assez bonne collection pour l'époque de classiques latins (peu de grecs) et de romans français. La littérature étrangère n'était représentée au Fraser que par une trentaine d'ouvrages sans grande valeur d'écrivains allemands, italiens et espagnols.

En 1894, quand M. de Crèvecoeur en fut nommé bibliothécaire, l'Institut comptait près de 30,000 volumes. C'est à M. de Crèvecoeur qui, depuis trente et un ans, se dévoue avec autant d'intelligence que de désintéressement à l'oeuvre de l'Institut Fraser, que nous devons l'organisation définitive de cette bibliothèque, le classement de ses livres et, disons-le, le plus grand nombre des ouvrages français dont elle s'honore. La progression de cette institution fut ensuite très rapide: en 1902, elle comptait 40,300

livres; en 1925, nous en trouvons 103,000.

L'Institut Fraser possède, en outre de livres canadiens rares et précieux, un Baïf de 1537, ainsi qu'une magnifique collection d'estampes et d'ouvrages légués par le prince Jérôme Napoléon Bonaparte.

* * *

En l'an 1906, la ville de Montréal possédait les bibliothèques suivantes:

— Institut Fraser, fondé en 1870, ouvert au public en 1885, 46,000 volumes;

— Château de Ramezay, 1890, 20,000 (bibliothèque n'accessible au public);

— Bibliothèque Municipale du Monument National, fondée en 1904, 3,000 livres techniques;

— Bibliothèque Paroissiale de Montréal, crypte de l'église des Jésuites, rue Bleury, 1889, 16,000 livres;

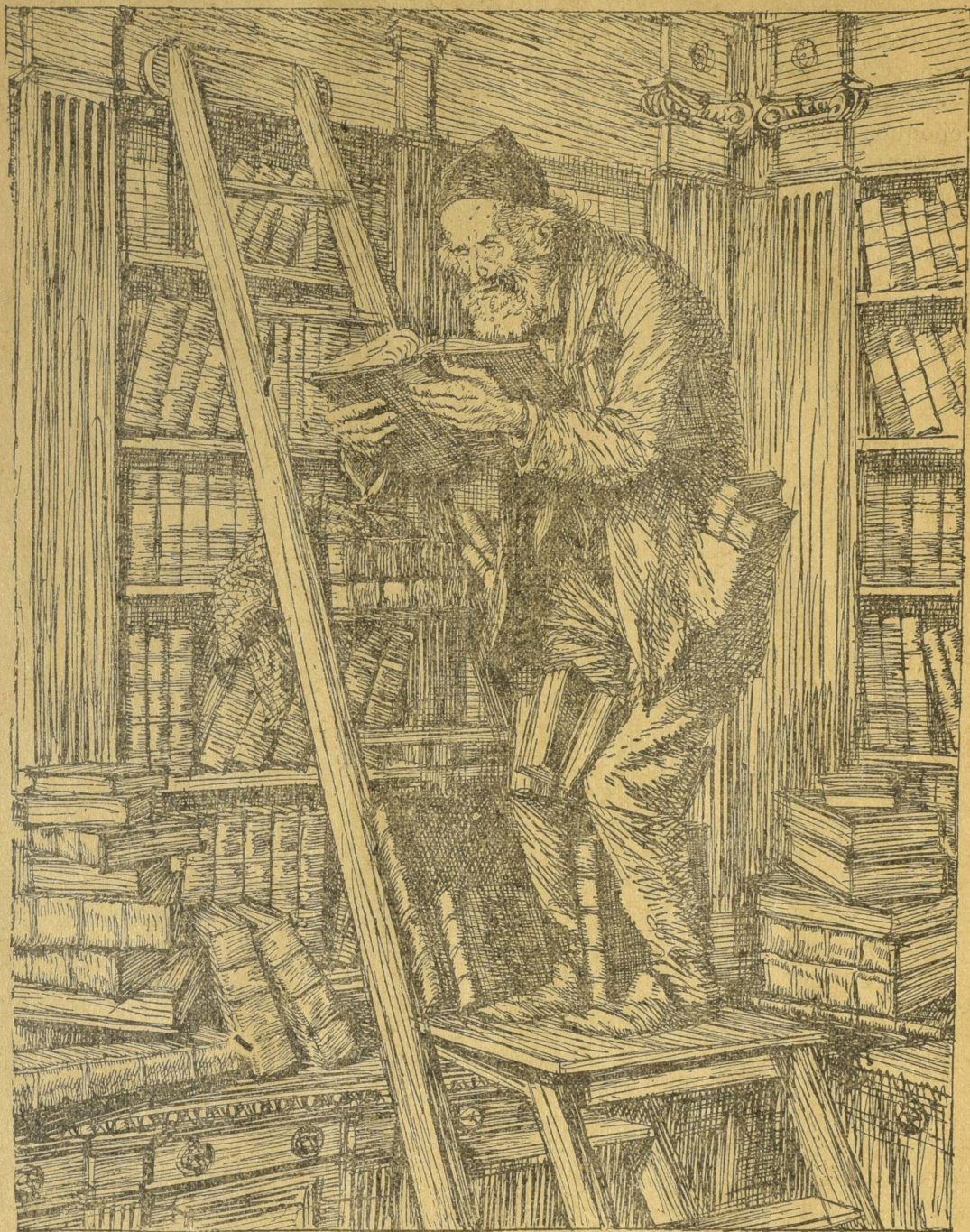
— Westmount Public Library, 1889, 5,000 volumes;

— Bibliothèque Paroissiale de Notre-Dame et du Cercle Ville-Marie, fondée par les MM. de Saint-Sulpice, 21,000 volumes;

— Mechanics' Institute, 1828, 15,000 volumes;

— Grand Trunk Literary and Scientific Institute, 1857, 7,616 volumes;

— Bibliothèque de l'Immaculée-Conception, 599, avenue Papineau, 3,000 volumes;



LE BIBLIOPHILE

(Gravure d'Edmund Sullivan, 1925)

—Ecole Normale Jacques Cartier, 12,500 volumes;

—Université Laval, 8,000 ouvrages de droit et 4,000 de médecine;

—McGill, la plus forte bibliothèque de l'époque, fondée en 1856, 109,700 livres, dont la bibliothèque de médecine, comprenant 24,000 ouvrages, était considérée comme l'une des plus complètes du continent;

—Bibliothèques des Collèges Affiliés de l'Université McGill, 30,000;

—Collège de Montréal, 45,000 volumes;

—Séminaire de Saint-Sulpice, 50,000 vol., avec en plus archives très précieuses;

—Séminaire de Philosophie, 20,000 volumes;

—Bibliothèque du Palais de Justice, fondée en 1828, 17,000 ouvrages de droit et d'histoire.

* * *

C'est durant la guerre, le 13 septembre 1915 et le 13 mai 1917, que furent inaugurées les deux plus vastes bibliothèques de Montréal, la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, enrichie de plus de 80,000 volumes, et la bibliothèque municipale, qui est un temple superbe du savoir mais, par la faute de nos autorités municipales, mal doté et peu fréquenté.

Cette bibliothèque a son histoire et une histoire tourmentée. Nous la tracerons brièvement:

En 1901, un don de \$150,000 était offert par le fonds Carnegie à la ville de Montréal, pour la construction d'une bibliothèque civique, à cette condition que la municipalité déboursât au moins \$15,000 par année pour son entretien. L'offre fut refusée.

M. Napoléon Hébert, échevin, écrivait dans "La Presse", en 1902: Où prendra-t-on ces \$15,000 tous les

ans ? C'est exactement se mettre la corde au cou"...

Cependant, cela permit à ces messieurs du conseil de faire, sur l'absence d'une bibliothèque civique sérieuse, d'amères réflexions. A cette époque, les moindres petites villes américaines possédaient la leur.

En novembre 1905, on posa la pierre angulaire de l'actuelle bibliothèque municipale, qui ne devait être inaugurée qu'en 1917.

L'Ecole Littéraire de Montréal, dont le poète Jean Charbonneau était président, presse les autorités, à maintes reprises, de hâter les travaux de construction et demande que "ce temple des livres soit digne de la première ville française d'Amérique".

En 1908, M. l'échevin Honoré Mercier propose l'établissement d'une bibliothèque dans un projet de loi un peu surprenant. On y lit que cette bibliothèque serait fondée "pour des fins littéraires, artistiques et scientifiques" et, dans la dixième et dernière clause du projet, ceci qui est assez inattendu: "La bibliothèque, étant exclusivement technique, ne doit comprendre que des livres de science appliquée, d'art mécanique et d'industrie. **La poésie, l'histoire, les romans, les contes et tous les livres légers en sont formellement bannis.**"

Les débats se poursuivent au conseil sur la nomination d'un comité de censure autre que celui formé par les échevins. M. Mercier veut une bibliothèque indépendante.

M. Raoul Dandurand, aujourd'hui sénateur et président de la Ligue des Nations, ainsi que presque tous les journaux, appuient M. l'échevin Mercier. Un peu plus tard, M. Villeneuve, autre échevin, réclame de nouveau une bibliothèque moderne. Mais en

1912 on discute encore de "la formation d'une commission pour étudier l'opportunité d'établir une bibliothèque publique à Montréal".

Enfin, le 13 mai 1917, la bibliothèque municipale, qui compte aujourd'hui environ 40,000 volumes, dont 8,000 de la collection Gagnon, est inaugurée par le maréchal Joffre.

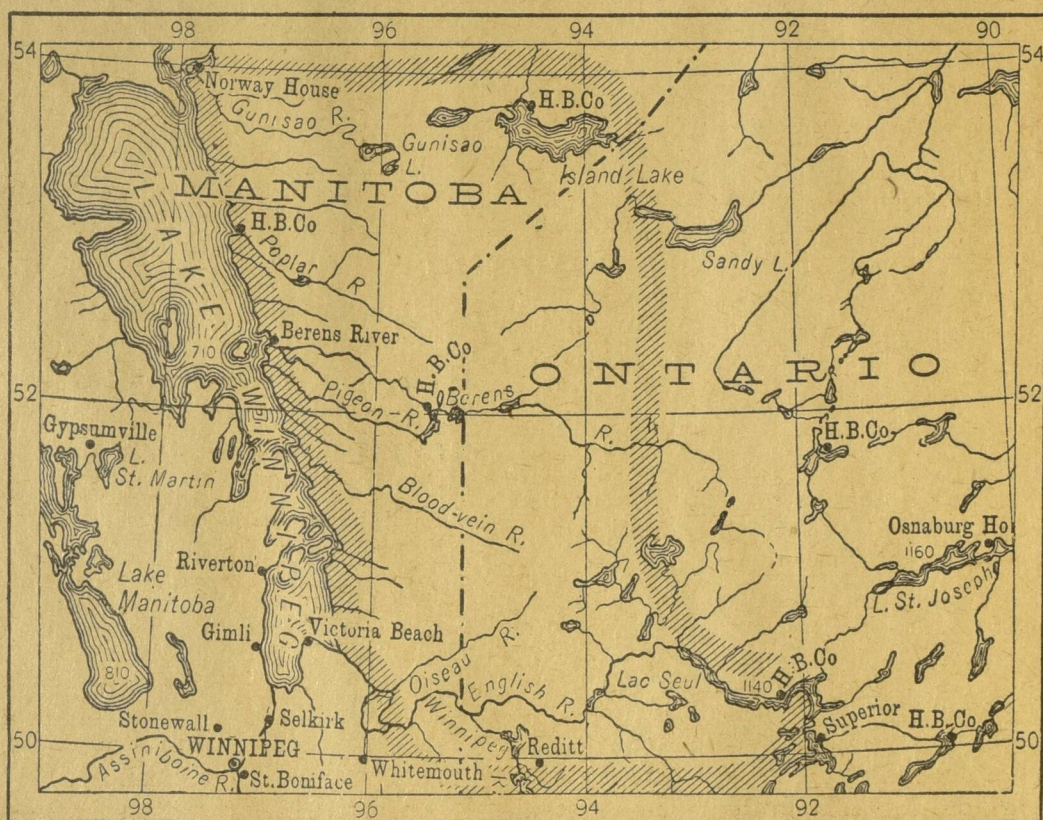
LA CARTOGRAPHIE DES REGIONS PEU CONNUES

Levers effectués par des méthodes modernes dans des régions situées à l'est du lac Winnipeg

Nous lisons dans le "Bulletin des Ressources Naturelles", publié par le gouvernement fédéral:

Le Canada renferme encore des milliers de milles carrés qui n'ont pas été explorés et dont la carte n'a par

conséquent pas encore été dressée. Ces étendues sont toutefois susceptibles d'être exploitées de quelque façon, mais il est impossible de présumer jusqu'à quel point elles pourront participer à la prospérité du pays.



La cartographie de nos régions peu connues.—Une superficie de plus de 10,000 milles carrés, située dans la région de la limite Manitoba-Ontario, a été cartographiée par la photographie aérienne. Cette région est indiquée par des hachures.

L'une de ces régions à peu près inconnues est celle qui s'étend à l'est du lac Winnipeg jusque dans les parties septentrionales de l'Ontario. Il y existe bien quelques postes de traite disséminés le long des principaux cours d'eau, mais le reste du pays n'est qu'une vaste solitude; aussi ne possédons-nous que de bien maigres renseignements touchant ses ressources forestières, minières et hydrauliques.

Ce vaste territoire fait partie du grand "Bouclier canadien", formation géologique qui s'étend à travers les riches régions minières de l'Ontario et du Québec septentrionaux dont l'exploitation a contribué à faire du Canada l'un des plus forts exportateurs de produits miniers.

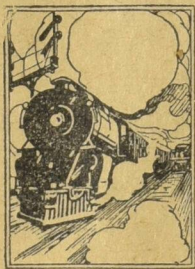
Il va de soi que, si l'on veut assurer le développement économique de cette partie du pays, il est nécessaire d'en avoir des cartes précises. Jusqu'à présent, les cartes, dressées surtout d'après les croquis des explorateurs et les rapports des guides indiens, n'indiquaient que d'une manière imprécise l'emplacement des cours d'eau et les lacs les plus importants et celui des postes de traite. Il s'y trouvait bien des espaces vides, ce qui, trop fréquemment, produisait l'impression que le pays n'offrait aucun intérêt particulier.

Au cours de la saison dernière, le Service Topographique du ministère de l'Intérieur, a exécuté en coopération avec le Service de l'Aéronautique canadienne, les levés aériens de plus de dix mille milles carrés de cette région. La cartographie du système complexe de rivières et de nappes d'eau de ce district par les méthodes ordinaires d'arpentage sur terre aurait imposé aux arpenteurs une tâche

pénible et au gouvernement des frais considérables. L'introduction des méthodes de levés aériens, contrôlés par des opérations sur terre, a permis d'obtenir économiquement des cartes ayant une précision suffisante pour les fins auxquelles elles doivent servir. Elles seront mises à la disposition du public d'ici quelques mois et rendront d'inappréciables services à tous ceux qui travailleront au développement économique et à l'administration de ces régions. Elles faciliteront grandement la protection des forêts contre le feu ainsi que les investigations géologiques et hydrauliques; elles indiqueront aux explorateurs et aux touristes les meilleures routes à suivre et permettront à tous d'ajouter de nouvelles données aux connaissances géographiques déjà acquises sur le pays.

— 0 —

LE CHEMIN DE FER, EN AMERIQUE, AVANT STEPHENSON



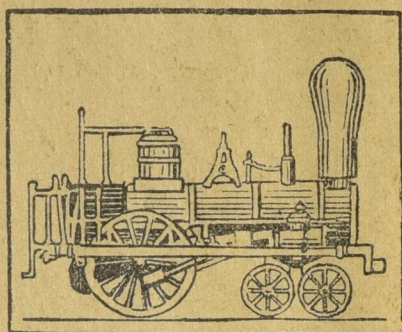
On célèbre cette année, en Angleterre, le centenaire de l'invention de la traction à vapeur sur rail par l'Anglais George Stephenson. C'est le 27 septembre 1825 que Stephenson con-

duisit lui-même une locomotive à vapeur sur une courte voie ferrée, entre Stockton et Darlington, au nord de l'Angleterre. La locomotive, imaginée par lui, tirait 22 wagons de voyageurs et six wagons à marchandises.

On avait fait déjà l'essai de certaines locomotives à vapeur, mais c'était la première fois qu'un train entier, chargé de voyageurs et de marchandises, parcourait ainsi, de façon régu-

lière, un aussi long trajet. Gloire en fut toujours rendue à l'immortel George Stephenson! Pas par tout le monde néanmoins, car il se trouve encore des gens, aux Etats-Unis, qui réclament pour un citoyen de Boston, le sieur Benjamin Dearborn, le mérite d'avoir imaginé, dès 1819, c'est-à-dire six ans avant le triomphe de Stephenson, le premier convoi à vapeur.

Ce Benjamin Dearborn vécut à Boston, de 1755 à 1838, où, toute sa vie, il tint académie où il enseignait le dessin, la musique, les langues



La locomotive qu'on fabriquait aux Etats-Unis, vers 1840. Une locomotive du genre actionna le premier convoi sur rail inauguré au Canada en 1836, alors que fut ouverte une voie ferrée entre Laprairie et Saint-Jean. On ne commença que vers 1850 à donner quelque importance aux chemins de fer.

étrangères et la danse. Cet homme très occupé, dans ses loisirs, dressait des cartes du pays qui répondaient à un grand besoin et se vendaient fort bien.

En 1819, à l'âge de la traction hippomobile, il soumit au Congrès américain un long mémoire expliquant son invention,—la traction à vapeur sur rail,—et demandant qu'on lui fournit les moyens de la réaliser pratiquement.

Le Congrès renvoya le mémoire au comité du commerce et des manufactures et il ne fut plus parlé de Benjamin Dearborn.

NOUVELLE THEORIE SUR LA PLURALITE DES MONDES HABITES

Toutes les planètes seraient habitées, mais par des formes de vie adaptées à l'atmosphère particulière de chacune et aussi différentes de l'homme terrien que celui-ci l'est du poisson. Telle est l'intéressante théorie d'un professeur américain, M. William Campbell:

"Sur notre planète, explique-t-il, se rencontrent des êtres vivants dont nous ne savons absolument rien. Les formes de vie sont créées par le milieu. C'est pourquoi diffèrent tant les habitants du ciel, de la terre et des eaux. Un poisson doit certainement être fort étonné qu'un homme ou un animal quelconque puisse vivre sur la terre. Les hommes pensent et raisonnent comme le poisson qui ne peut s'imaginer que la vie est possible hors de leur infime planète."

Un autre savant tenta récemment de démontrer que Mars possède une atmosphère d'une épaisseur considérable, qui serait très favorable à la vie telle que nous la connaissons sur la terre.

NETTOYAGE DES FLACONS GRAS

Les bouteilles qui ont contenu de l'huile ou des matières grasses, peuvent être nettoyées avec de la benzine. Si elles ont contenu des essences, on les nettoie avec de l'acide sulfurique, puis on les rince abondamment. Si elles ont contenu des matières résineuses, on les lave avec une lessive caustique et on les rince à l'alcool.



BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

PAR

JULES JOLICOEUR

L'OMBRE DANS LE MIROIR (Poèmes), par Jean Charbonneau, lauréat de l'Académie française, prix David de Poésie, 1924. (Librairie Beauchemin).

*Regarde-moi... Je suis l'ombre dans le miroir!
..... Je suis le spectre blême
L'ombre de ton passé, l'image de toi-même...
Regarde-moi... Je suis l'ombre de tes vingt ans.*

Après Robert Choquette, étudié par nous, ici même, le mois dernier, jeune poète plein de promesses qui chante ses vingt ans, voici deux poètes très connus, encore que peu lus, car on ne lit plus les vers, Jean Charbonneau et Lionel Léveillé. Déjà, ils disent le retour du pèlerin à la vieille maison, à sa solitude, aux livres relus sous le tendre reflet d'or de la lampe. Par Chimère désarçonnés, ils se sont arrêtés sur la route des illusions magnifiques.

Il se peut que L'OMBRE DANS LE MIROIR soit un très beau livre, et

M. Jean Charbonneau le plus grand de nos artistes des lettres. Nous voulons bien le croire, mais quand même, il ne nous émeut pas. Faut-il expliquer ainsi la défaveur dans laquelle, auprès des jeunes du moins, il semble tomber, tout lauréat soit-il de l'Académie française et titulaire du prix David de poésie? D'où vient que nous lisions ardemment les vers de Paul Morin, les plus récentes proses poétiques, ardentes et somptueuses, de Marcel Dugas, et que, malgré son activité intellectuelle, extraordinaire en notre pays, nous méconnaissions ou ignorions totalement l'oeuvre de M. Jean Charbonneau et restions impassibles devant sa poésie? Aimons-nous mieux en poésie la couleur, les hautes et fortes couleurs, que les jeux du sentiment ou les exercices de la raison? Se pourrait-il que ce dernier recueil de poèmes fût trop froid et d'une inspiration trop vieille, comme étrangère à notre époque?

Le poète parle... (dans une belle pièce où malheureusement une longue théorie de solécismes est conduite par l'emploi fautif de certaine locution conjonctive), le poète parle et nous ne comprenons plus sa langue. Ses maîtres ne sont plus nos maîtres. On l'eût aimé, c'est certain, à l'âge du romantisme, avant 1857 en tout cas, ou encore au temps de la poésie philosophique, mais nous ne pouvons sans gêne accorder davantage notre pas à celui de cette cohorte sévère d'alexandrins qui marche pesamment et s'accompagne du buccin des grandes considérations.

M. Charbonneau est, dans la littérature canadienne, le poète qu'on respecte, qu'on estime, qu'on ceint de lauriers, mais qu'on ne lit pas. Est-il trop grand pour la génération présente ou avons-nous tant changé depuis l'époque du renouveau littéraire canadien, depuis, disons, la fondation de l'Ecole Littéraire de Montréal ? Problème.

M. Jean Charbonneau est l'auteur de quatre volumes de poèmes, dont deux édités chez Lemerre, à Paris, ainsi que d'un ouvrage remarquable, que tous devraient connaître, sur les Influences françaises au Canada.

CHANTE ROSSIGNOL. CHANTE...

par Lionel Léveillé, (L'Eclaireur, Beauceville.)

De M. Lionel Léveillé, nous n'avions rien lu depuis "La Claire Fontaine", recueil de poésies publié en l'an 1913. Englebert Gallèze, pseudonyme sous lequel nous le connaissions, n'avait jusqu'ici mis en vers que le terroir. C'est, cette fois, sur le thème même de la vieille chanson de France (A la claire fontaine) qu'il rythme la

marque de son livre qui, d'ailleurs, est excellente. Toutes les pièces se placent sous chacun des distiques de la chanson et sont gaies ou tristes selon que chante le rossignol ou que pleure le cœur qui l'écoute.

Telles pièces sont inspirées d'un dicton populaire ou proverbe et bourgeois et prosaïques comme le proverbe lui-même, cette formule du gros bon sens ou, révérence parler, de la sagesse; telles autres, tissées sur un métier plus fin, celui des contes de fées, de vieux refrains et de rondes enfantines, sont tout à fait réussies.

Certaines encore sont pures gazettes rimées, comme "La Semaine du Livre", et "Le Chat m'avait mangé la langue", ou bien écrites uniquement en vue d'une image à placer, à la façon des amateurs de calembours.

Toute la troisième partie du livre, le Poème à la Femme excepté, n'est pas bien heureuse.

Nous retiendrons les premiers vers du **Souvenir**, tout le morceau intitulé: "**J'ai besoin de t'entendre**", qu'on trouvera aux premières pages de "La Revue", **Personne**, d'une écriture unanimiste, et ce quatrain qui termine **Vulgarité**:

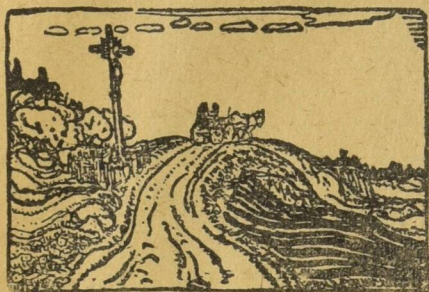
*Et mon âme, sans s'apaiser,
A connu ton impur baiser,
Vulgarité, laideur sans voile,
Soir lourd où ne point nulle étoile.*

M. Lionel Léveillé a, dans ses cartons, deux ouvrages de prose: **Divagations sur nos lettres** et **Le roman d'un vieil homme riche**.

LE FRANÇAIS, par Damase Potvin, (Editions Edouard Garand, Montréal, 1925).

On pourrait tirer du dernier roman de Damase Potvin d'excellents mor-

ceaux choisis. Ramené à des proportions plus modestes, voire plus harmonieuses, allégé, élagué, ce livre aurait chance d'être le meilleur qu'un régionaliste canadien ait jusqu'ici écrit sur les choses du terroir,—dans la manière de Louis Hémon, lequel reste encore, en ce genre, le maître incontesté...



M. Damase Potvin, qui fait du régionalisme militant, écrit dans sa préface: "Et maintenant un mot aux critiques de chez nous qui voudraient que nos auteurs s'inspirassent en dehors de notre pays et se servissent d'une écriture à peu près complètement étrangère à la mentalité, au parler, aux us et coutumes de ceux de leur patrie.

L'auteur du présent ouvrage se proclame l'un des plus fervents disciples de l'Ecole dite régionaliste. Membre de la Société des Ecrivains des provinces de France, il a pour maîtres les adeptes de cette société dont plusieurs attirent présentement l'attention de toute la France intellectuelle: Ernest Pérochon, Joseph de Pesquidoux, Jean Nesmy, Charles Sylvestre et surtout Henri Pourrat, ce dernier, modèle du régionaliste, que le monde littéraire parisien le plus select pourtant considère comme le Rabelais moderne."

Damase Potvin expose ensuite, à la faveur de quelques extraits, la doctri-

ne littéraire de Henri Pourrat qu'il fait sienne, "ce qui lui permet d'expliquer ce que son roman pourrait avoir de rustique pour des oreilles et des yeux trop soi-disant exotiques."

Et ainsi parle Henri Pourrat:

"Le régionalisme? Il est très bon qu'une littérature provinciale marque son caractère par un choix d'images empruntées à la région même, à sa faune, à sa flore, ainsi qu'au fonds populaire, qu'elle ait une qualité propre d'imagination, ses façons de penser et de sentir à elle."

"Le peuple des champs, des métiers, demeure le véritable artisan de la langue, celui auquel il faut toujours revenir. Le jargon des classes instruites n'est pas hideux seulement, mais pernicieux. Des imbéciles, il fait des sots, en leur apprenant à se servir de mots qu'ils comprennent mal."

"La question aujourd'hui serait de savoir si l'on parlera chrétien, hardiment et rondement, ou baragouin, à la livresque. Les patois sont le véritable conservatoire de la langue."



Et Damase Potvin termine:

"Et maintenant que l'on glose tant qu'on voudra encore contre la "danse autour de l'érable". (Ceci pour notre ami Victor Barbeau). Nous savons être en excellente compagnie et, personne dans la France intellectuelle d'aujourd'hui en particulier, ne viendra nous dire le contraire et prétendre

que nous avons tort d'être de chez nous."

LES MELEZES DU CANADA

Nous avons reçu d'un lecteur le billet suivant: "M. Jules Jolicoeur, dans son impartiale critique du recueil de vers d'Ulric L. Gingras, parue dans "La Revue Populaire" de novembre, s'inquiète de savoir s'il existe des mélèzes au Canada. Qu'il me permette de lui apprendre que notre pays en est plein. Là, du moins, le poète Gingras ne s'est pas trompé."

LES CHATS REVIENNENT A LA MODE



Ces beaux animaux, longtemps délaissés par la mode et la faveur des femmes, sont en train de conquérir nos faveurs.

Il est de bon ton de présenter dans son salon, à côté de la poupée-fétiche en vogue, un beau chat de Siam aux yeux pâles et à la fourrure soyeuse.

Toute une science nouvelle vient des créer les caractéristiques des types félins parfaits. Pour tout dire, nos chats ont désormais un "standard". Le corps doit être court, bas sur pattes, avec une tête ronde et large, de grands yeux, des oreilles bien écartées.

Maintenant, vous ne devez pas ignorer qu'il existe deux classes spéciales, deux uniques classes: les chats à poils longs ou persans et les chats à poils courts ou européens.

Les persans peuvent être unicolores, noirs, blancs, bleus, oranges, crèmes ou fauves. Les poils courts comprennent les chats d'Abyssinie, très rares aujourd'hui, les chats de l'île de Man qui n'ont pas de queue et les Siamois.

La vogue délaisse aujourd'hui les poils longs dont les noirs sont si beaux et portent, dit-on, bonheur.

La grande recherche, c'est la tonalité des yeux. Pour être irréprochable, un Siamois doit avoir l'oeil orange ou tout au plus ambré. Le persan blanc se poétisera d'un oeil bleu, il paie cette impériale beauté par une surdité presque complète.

Le type le plus recherché aujourd'hui, c'est le chat bleu dont les modèles estimés doivent être très pâles. Là encore, la couleur de l'oeil est primordiale et la mode exige que les chats bleus aient l'oeil orange. Cependant un oeil vert est d'une jolie opposition.

Les argentés, les chinchillas unicolores sont extrêmement difficiles à réussir. Ils auront également les yeux verts.

Quelques originaux élèvent les "chats orangés" dont la tête et les pattes seules sont rayées de noir et les yeux couleur bronze-doré ou noisette.

Enfin, n'oublions pas notre chat brun bringé, si joli quand sa robe est régulière et traversée de raies sinueuses comme son ancêtre formidable, le Tigre. Les yeux alors seront jaunes orangés.

Qui chantera les yeux, les beaux yeux des chats? Une poétesse, sans doute...

C'est l'établissement de la société, ce sont les lois conventionnelles, qui sont la véritable source du droit de propriété.

UN POETE BOLCHEVISTE A NEW-YORK

Le poète national de la Russie soviétique, Constantin Maïakovsky, parcourt présentement les Etats-Unis. Il a créé à New-York toute une sensation. Agé seulement de 33 ans, il est déjà l'auteur de trente recueils de poèmes, tous consacrés à la révolution, à la misère et au triomphe du peuple souverain.

Dans une étude que Jean Chuzeville donnait récemment au "Mercure de

Maïakovsky est le poète des jours de bataille et des mouvements de foule. Un accent rude et pressé fait illusion chez ce barbare qui se donne volontiers des allures de poète épique."

Paul Morand, dans son "Europe Galante", nous décrit un Mardochée Goldvasser qui n'est autre que le poète Maïakovsky : "Il a une figure de pugiliste,— ces pugilistes juifs américains, nouveaux venus sur le ring. On lui trouve un style original. Il fait ce qu'il faut pour cela. Il boxe les mots, emploie les calembours, les propos grossiers, les images populaires, le folklore, les patois paysans, l'argot des ateliers."

— 0 —

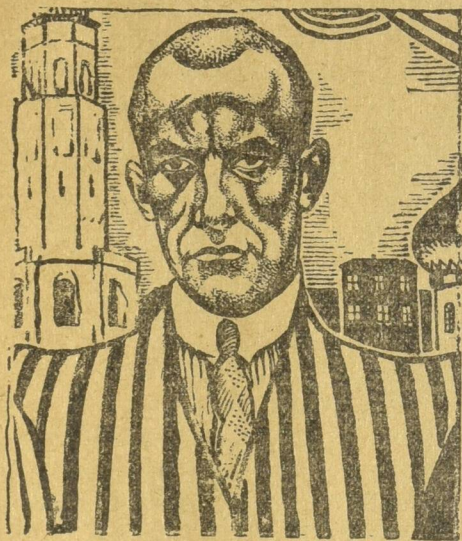
LA PLUS PETITE REPUBLIQUE

Aujourd'hui où le monde compte tant de vastes républiques, il n'est pas sans intérêt d'en connaître une infiniment petite, la plus petite de toutes.

C'est la république de Tavolara, petite île sise à sept milles et demi de la Sardaigne, dans la Méditerranée. Elle a un peu plus d'un mille de longueur et nourrit une population de cinquante-cinq habitants.

La souveraineté de l'île fut donnée à la famille Bartoleoni, en 1836, et jusqu'en 1882, l'aîné de cette famille régna sur son île avec le titre de Paul 1er, roi du Tavolara. Mais à sa mort, les insulaires proclamèrent la république.

D'après la constitution, le président est élu pour dix ans et hommes et femmes jouissent du droit de vote.



Le poète bolchéviste Constantin Maïakovsky

France" sur la littérature russe, il écrivait de ce poète: "Les menaces de Constantin Maïakovsky ne sont pas moins précises au sujet du "Panmogolisme":

Compagnons
Sur les barricades!
Barricades de coeurs et d'âmes
Celui-là seul est un communiste sincère
Qui incendie tous les points de la retraite

.....
Nous, tels la crue d'un second déluge,
Nous balayerons les cités du monde.

LA POPULATION DES ETATS-UNIS

Elle s'élève à 144,321,000 habitants et s'est accrue en 1924 de 1,627,000. L'immigration est passée de 446,000 en 1920 à 915,000 en 1924 malgré de sévères exclusives. La moyenne de la progression est de 1,560,000 par an. Pendant les seize dernières années on

a enregistré aux Etats-Unis plus de 41 millions de naissances et à peu près 22 millions de décès. La principale cause de l'accroissement de la population aux Etats-Unis n'est point l'immigration, mais plutôt l'excédent des naissances sur les décès.

—o—

QUELLE EST LA HAUTEUR DES VAGUES

Les plus hautes vagues de l'océan s'élèvent à 40 pieds, prétend un savant allemand qui les mesura pendant plusieurs mois, à l'aide d'un appareil photographique récemment inventé.—Des vieux lous de mer en ont vu de bien plus hautes.—Une vague de 100 pieds.

Des hommes roulent depuis des siècles sur toutes les mers du monde et l'on ne s'entend pas encore sur la hauteur de la plus grande des vagues, voire même sur leur hauteur moyenne. Les uns disent 40 pieds et d'autres 80 et 100.

Un savant allemand, accompagné de plusieurs collègues, parcourut toutes les mers, pendant plusieurs mois, armé d'un appareil photographique récemment inventé et qui devait lui donner la hauteur maximum des vagues de l'océan. Il n'en photographia pas de plus hautes que 40 pieds. Leur hauteur moyenne serait de 32 à 35 pieds, pas davantage.

Mais les marins, qui sont comme les pêcheurs un peu vantards de leur nature, n'admettent pas aussi facilement qu'on l'eût pensé les statistiques du savant allemand, lequel pour-

tant se sert, pour la première fois, d'un instrument de précision pour mesurer la hauteur des vagues.

Trouvez un pêcheur qui n'ait pas pêché un poisson plus gros et plus pesant que celui dont vous lui parlez. De même pour les navigateurs qui ont toujours assisté à des orages plus violents, ont vu des vagues beaucoup plus hautes, que les orages et les vagues qu'il vous est donné de contempler ensemble.

Aussi est-il fort difficile de s'entendre. La vérité ne sort pas de la bouche des marins aussi facilement que de celle des enfants.

Cependant, il faut croire, tellement d'experts en ces choses le soutiennent, qu'il existe vraiment des vagues, au coeur de l'océan, dans certains océans surtout, qui dépassent la limite fixée par le savant allemand dont il est ici parlé. Il s'en trouve de 70 et de 80 pieds, mais qui se voient rarement. Des vagues de 35 à 40 pieds sont déjà assez fortes pour donner du mal à un pilote et au capitaine d'un vaisseau. Ce sont ordinairement les plus terribles qu'on rencontre.

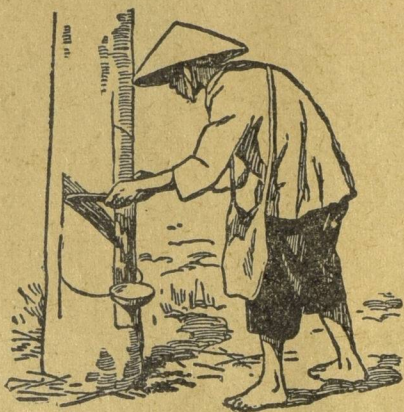
C'est au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance que se voient les vagues les plus hautes.



On peut voir, d'après cette vieille gravure sur bois, que les anciens marins attribuaient les vagues aux serpents de mer.

LE CAOUTCHOUC

Depuis la guerre, lit-on dans "Le Pèlerin", la production des plantations de caoutchouc a largement dépassé la production du caoutchouc des forêts naturelles équatoriales. On estime aujourd'hui à un million et demi d'hectares la superficie plantée, en majeure partie, d'hévéas, arbre originaire du Brésil. La France, qui consomme annuellement 30,000 tonnes de caoutchouc, ne récolte dans ses



colonies que le quart de la quantité nécessaire à son industrie. L'Indochine en fournit la majeure partie ; son sol est particulièrement favorable à la culture de l'hévéa. Les applications du caoutchouc sont devenues très nombreuses dans l'industrie ; on l'utilise pour les usages les plus divers : semelles de chaussures, parquage des maisons, pavages des rues, gants de chirurgie, coussins, cuves industrielles, etc.

LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE EN 5 HEURES

En novembre dernier, le record de vitesse en aéroplane était détenu par Bonnet, un as français : 276 milles à l'heure.

Nous nous en tiendrons, pour nos statistiques, à l'avant-dernier record, celui de l'aviateur américain Cyrus Bettis, qui couvrit 250 milles à l'heure, au camp Mitchell.

A cette vitesse, on atteindrait Londres—3,812 milles—en quinze heures et l'on traverserait l'Atlantique, d'un continent à l'autre, en moins de cinq heures.

Le contour de la terre n'est que de 25,000 milles. A la vitesse de 250 milles à l'heure, on la pourrait parcourir tout entière en quatre jours et quatre heures.

Les progrès de l'aviation en fonction de la vitesse sont extraordinaires. Les aviateurs font en 1925 cent milles de plus à l'heure que leurs confrères de 1920.

La machine volante la plus rapide de l'an 1916 était la Bristol qui faisait quatre-vingts milles à l'heure. L'année suivante, le "Sopwith Camel" volait à 110 milles.

Tous les experts s'accordent à dire que dans cinquante ans peut-être un avion pourra voler à 500 milles à l'heure. C'est-à-dire qu'on pourra se rendre en dix heures de New-York à Londres.

Ces chiffres sont effarants ! Toutes nos notions de la vitesse et de la distance en sont bouleversées.

—o—

C'est à la gymnastique de provoquer dans la nature corporelle de l'enfant tout le développement qu'elle comporte, de même que l'instruction littéraire doit assurer, à l'intelligence de cet enfant tous les progrès dont ses facultés sont capables.

Savoir se taire lorsqu'on est en colère, c'est ce que l'on a de mieux à faire ; car si l'on a quelque défaut ou quelque secret important à garder, on s'expose à le dévoiler sans le vouloir.

Celui qui dit un mensonge ne sent point le travail qu'il entreprend, car il faut qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.



UN ROMAN COMPLET

PRES DE LUI

Par DYVONNE

PREMIERE PARTIE

I

AMBITIONS DÉÇUES

Le rapide de Calais à Paris est un des plus accélérés de France.

Au travers des prairies, des tourbières, des plaines de toute cette partie de la France qui ne semble plate que pour mieux faciliter sa course, le train se rue, vertigineux, comme s'il voulait désespérément s'arracher à cette monotonie, atteindre enfin la capitale fascinante; et sa course fait trembler au passage les portes et les vitres des petites maisons de gardes-barrières où rougissent des géraniums naïfs.

Dans les wagons, les voyageurs fument, lisent ou bavardent, regardant à peine le paysage, et, ce jour-là, on ne tentait même pas d'y jeter un coup d'oeil, car la pluie obstinée obscurcissait les fenêtres; parfois, quand on essayait l'étroite fenêtre couverte de buées, les prairies inondées apparaissaient pleines de miroitements rompus, comme des miroirs cassés, et les hauts peupliers retenaient de lourdes quenouillées de brume.

Au printemps, la pluie semble une insulte à la nature, un soufflet donné au soleil, un signe manifeste de mauvaise foi et la désolation des campagnes devient agressive...

Dans un compartiment de première classe, un homme assis, non pas confortablement dans un angle, mais au milieu,—ce qui semblait ajouter à sa mauvaise humeur,—tentait vainement de lire un journal. Vainement, car des préoccupations l'arrachaient sans cesse à sa lecture, et, le front barré de plis droits, la bouche amère, il regardait vaguement devant lui, trop absorbé par ses pensées pour s'intéresser à la politique ou aux faits divers. Puis il hochait la tête, secouait ses épaules lourdes de cinquantenaire, passant la main dans ses rudes cheveux grisonnants, redressait le journal à demi tombé de ses mains, et dont la bande d'abonnement portait son nom: "M. Deléris".

Il avait dû être beau dans sa jeunesse, d'une beauté robuste de dieu marin, mais, avec l'âge, la force qui émanait de cet homme semblait avoir quelque peu dégénéré en brutalité; l'âpreté de la lutte, de l'ambition déçue peut-être, se trahissait

par des regards coupants qu'il adressait à quelque adversaire invisible. Enfin, il parut soulagé quand le train, après une longue série d'appels, et le fracas de la vapeur renversée, s'arrêta en gare d'Abbeville.

L'homme ne descendit pas, mais cet arrêt, c'était un peu de distraction forcée; il tenta d'apercevoir la ville par une fenêtre ouverte, et ne vit presque rien, car les petites cités provinciales ont souvent l'air de tourner le dos au chemin de fer, et ne montrent aux passants que des faubourgs sans intérêt. Alors, il regarda ses compagnons de voyage. Certains descendaient, d'autres arrivaient, encombrés de colis et tous avaient l'air à la fois inquiet et indigné de voyageurs qui voudraient bien que ceux qui sont assis depuis des heures leur cédassent la place... Par contre, les occupants, venant d'Angleterre pour la plupart, forts de leur droit de premiers arrivants, enveloppaient les nouveaux venus d'un regard hostile et glacé. Une vieille Anglaise desséchée poussa deux ou trois "aoh" furibonds quand un homme à cheveux blancs s'insinua de force dans le compartiment pour prendre une place, seulement occupée par des valises, en face de M. Deléris.

Sans s'inquiéter de l'indignation de la voyageuse, le vieillard se mit à placer les sacs dans le filet, déroula un plaid de voyage, s'installa, poussa deux ou trois soupirs de satisfaction. Avec son cache-nez, ses grosses lunettes rondes, il rappelait le portrait de Chardin, peint par lui-même. Enfin, après avoir essuyé ses conserves, embuées par la chaleur humide du compartiment, il regarda autour de lui et sursauta en disant:

—Jacques Deléris!

L'interpellé se pencha et dit, à son tour, avec un fuyatif sourire dans sa barbe noire:

—Le... le docteur Thiet? n'est-ce pas? Je ne fais point erreur?

—Moi-même. C'est un hasard de se trouver face à face après tant d'années! Il est loin, ce temps de Tunisie, quand votre ménage et le mien allaient aux bains de mer de Carthage!

Carthage! comme ce nom d'une antique solennité, chaud de soleil, évoquant les temples prodigieux et toute la féerie païenne, sonnait bizarrement dans ce wagon moderne, emporté au travers des plaines inondées. Plusieurs voyageurs levèrent la tête, inconsciemment intéressés.

—Oui, c'est loin! dit enfin Deléris avec un soupir. Depuis, votre femme et la mienne nous ont quittés pour un monde meilleur... et vous êtes devenu un oculiste célèbre. Mais oui, j'entends souvent parler de vous. Habiteriez-vous Abbeville, par hasard?

—Non. Je suis allé passer quelques jours à Abbeville, où est toute ma famille, dit le docteur, je regagne Paris.

—Moi aussi, je vais à Paris.

—J'avais entendu dire que vous vous étiez fixé en Angleterre?

—Oui, à Londres, mais ma fille est en pension à Paris, et je vais la voir...

A ces mots, M. Deléris prit une expression de colère âpre, tandis que le docteur sans le remarquer, disait:

—C'est vrai, vous aviez une enfant ravissante... Colette... Marie... Non, je me rappelle, on l'appelait Denise, je crois.

—C'est exact, reconnut brièvement M. Deléris, de plus en plus âpre.

—Ce doit être maintenant une délicieuse jeune fille, dit le docteur Thiet en souriant.

—Oui, elle n'est pas mal... répondit M. Deléris, tandis qu'une bizarre expression d'orgueil paternel et de fureur crispait son visage.

Le silence tomba subitement. M. Deléris tortilla sa moustache avec impatience, comme un homme pris entre le désir de parler, d'épancher sa colère, et la volonté de se taire. Brusquement, il dit:

—Si nous allions fumer un cigare dans le couloir, vous n'êtes pas trop fatigué, docteur?

Ce disant, M. Deléris sortait un étui, amplement pourvu de cigares de choix. Le docteur s'épanouit.

—Pour un "Henry Clay", vous me feriez aller au bout du monde, confessa-t-il en choisissant un cigare.

Les deux hommes gagnèrent le couloir, et M. Deléris, tirant d'un portefeuille une petite photographie, la tendit au docteur Thiet, qui l'approcha de ses yeux.

C'était un adorable visage d'adolescente, clair, neigeux sous l'amas ondulé des cheveux sombres. La bouche se dessinait, passionnée et candide tout ensemble et les paupières, naturellement ombrées, agrandissaient le regard ardent. Rien de plus enchanteur que ce contraste entre la chaude animation des yeux et l'ovale, si pur qu'il eût suffi à donner à Denise Deléris un grand caractère de beauté.

Le docteur admira avec enthousiasme:

—Je vois, dit-il, que la jeune fille est mieux encore que ne le promettait la fillette. On dirait que, de sa petite enfance passée sur le sol arabe, elle a gardé une vague ressemblance avec les beautés de ce pays: de longs yeux qui ne disent pas leur mystère, la pâleur de Salammbô...

—Elle ressemble à sa mère, dit M. Deléris.

—Oui, je revois Mme Deléris, murmura le docteur, et dans ses yeux passa la vision d'une jeune femme élégante et hiératique comme une langoureuse idole.

—Enfin, reprit-il, vous êtes un heureux père, Deléris... On vous enlèvera sans doute bientôt une personne aussi remarquable.

—Je me rends à Paris pour son mariage, répliqua sèchement Deléris.

Thiet allait se répandre en compliments, mais la mine rébarbative du père lui fit comprendre que les félicitations d'usage n'étaient peut-être pas de circonstance, et, prudemment, il hasarda seulement:

—Ah! ah!... vous êtes content, j'espère...

—Autant que peut l'être un homme qui voit sa fille faire une sottise impardonnable et gâcher un avenir merveilleux!

Les yeux du docteur pétillèrent. On a chacun ses défauts. Cet excellent homme, diagnostiqueur de gêne, compatissant à toutes les infortunes, était curieux... Peut-être était-ce chez lui désir de connaître les peines pour y remédier, car sa bonté était illimitée. Bref, il pressentait des confidences de la part de Deléris et souhaitait vivement les entendre. Il dit donc, sans appuyer:

—Il est si rare que les enfants se marient au gré de leurs parents...

Deléris saisit au vol l'occasion de s'épancher et répliqua amèrement:

—Ils ne comprennent pas qu'on veut leur bonheur! Croyez-vous, docteur, qu'une femme d'artiste puisse être bien heureuse?

—Ah! elle épouse un artiste?

—Oui, un peintre de qui elle s'est amourachée, c'est le mot.

—Il était sans doute bien séduisant... risqua Thiet en sourdine.

Sans l'entendre, Deléris poursuivait:

—C'est un désastre, positivement, pour Denise. L'été dernier, elle était venue passer ses vacances chez moi, près de Londres et là, elle avait été remarquée, plus que remarquée même, par un jeune Anglais, lord Ferling, qui a un château dans le Sussex, un autre dans le Lancashire et des chasses en Ecosse...

—Je comprends... murmura Thiet, pensivement.

—De plus, excellent garçon, et Denise avait été touchée de son adoration silencieuse. Ils étaient très émus l'un et l'autre au moment du départ de ma fille pour sa pension. Ils échangèrent des cartes postales tout l'hiver. Enfin, aux environs de Pâques, lady Ferling vient me voir et m'invite, ainsi que ma fille, à passer les vacances en Ecosse, cela en termes tels que tous les espoirs m'étaient permis. Je viens à Paris chercher Denise, et là, j'apprends que mademoiselle a promis au premier venu de n'épouser que lui ou d'entrer au couvent!

—Bigre!

M. Deléris s'était tu, à demi suffoqué par la colère et devenu rouge comme s'il avait une congestion. Ses mains robustes pétrissaient la poignée de la portière, et le docteur Thiet, en regardant ces doigts vigoureux, avait l'impression que Deléris eût volontiers broyé sa fille à ce moment-là. Il avait assez fréquenté Jacques Deléris en Tunisie, alors que celui-ci essayait de faire fortune dans les mines, pour savoir qu'une ambition illimitée dominait cet homme. Le destin avait été favorable à Deléris; industriel prospère, il aurait pu être parfaitement heureux si le but de sa vie avait été seulement la richesse. Mais son rêve était de se mêler à l'aristocratie. Un titre, une particule, une couronne gravée sur le papier à lettre, le droit d'écrire son nom en deux mots:

"de Lérís", voilà quel était le but secret de cet homme. Au début de sa carrière, il avait épousé M^{lle} de Luré, une Française née à Tunis, et qui, par sa mère, descendait de princesses arabes et de sultanes authentiques. C'était de ces lointaines aïeules que Denise D. Lérís, Parisienne et vingtème siècle, tenait sa beauté d'idole et ses yeux où l'Orient avait à jamais laissé son ombre d'or et sa fascination.

Cette union, contre l'espérance de Delérís, ne l'avait pas lancé dans le grand monde. Toute sa vie, du reste, tandis que ses affaires florissaient, le hasard l'écartait de cette caste, la seule intéressante à ses yeux.

Or, un jour, lord Ferling venant d'hériter d'un château, voisin de la propriété de Delérís, s'était mis à fréquenter l'industriel. Les beaux yeux de Denise l'attiraient. Il était de grande famille, apparenté à l'antique aristocratie anglaise, et M. Delérís, dans un ébouissement, s'était enfin cru le futur beau-père d'un marquis. Bientôt il serait le familier de pairs et de païresses commandant à des valets, — roides et soennels comme des suisses de cathédrales dans une livrée aux armes des Ferling, — ou chassant à courre, en Ecosse, dans les campagnes mauves de bruyères, au bord des lacs où flottent les fantômes héroïques de Walter Scott.

Pour un vaniteux, quel mirage enchanteur. Mais, par la volonté de Denise, cela restait un mirage... Jamais il ne pourrait lui prêter cela, ni avoir de la sympathie pour le fiancé, cet artiste, ce bohème coureur de dot, qui s'était permis de ravir Denise... à un marquis!

Le docteur Thiet, sans connaître tous ces détails les imaginait assez aisément, et, rompant le silence, il dit, enfin, pour apaiser son compagnon:

— Et les déceptions d'icelui, acheva Delérís avec vivacité. Elle connaîtra les échecs dont il faut consoler monsieur, les commandes qui ne viennent pas, les factures qui s'accumulent, alors que, d'ici trois mois, elle pouvait avoir automobile, château et yacht!

— Et un titre... ajouta Thiet entre ses dents.

Evidemment, l'un ne pouvait se comparer à l'autre, et Thiet ajouta, en guise de consolation:

— Bah! tant qu'un mariage n'est pas fait, il y a toujours de l'espoir.

— Jamais je ne ferai plier Denise. Cette enfant n'a de commun avec moi que l'obstination du caractère; je maudis bien cette ressemblance! Pour le reste, c'est toute sa mère. Pour elle, l'argent, les honneurs, le luxe, rien ne compte. Une romanesque comme ma femme, un coeur, une chaudière, et voilà le rêve de mademoiselle, en attendant que les années lui fassent changer d'avis. Enfin, entre son mariage avec Fargès et le couvent, j'ai préféré le mariage... c'est moins éternel que les vœux.

— Un obstacle peut encore surgir... dit le docteur machinalement.

Mais Delérís bondit:

— Quel obstacle? Il n'est plus temps, le mariage a l'eu jeudi. Ah! je ne mettrai pas souvent les pieds dans ce ménage-là! Ils se débrouilleront. Denise a, du reste, une fort belle dot. A quoi bon la lui refuser? Fargès la prenait aussi bien sans argent! Au fond, il savait ce qu'il faisait. Depuis deux mois, je ne décolère pas, c'est simple!

Ils se turent, allumant de nouveaux cigares; Thiet dit enfin:

— J'espère avoir le plaisir d'assister à la messe de mariage de M^{lle} Denise...

— Mais certainement, et faites-moi donc le plaisir d'être des nôtres, si rien ne vous en empêche.

— Oh! je craindrais d'être indiscret.

— Nullement!

Avec persuasion, Delérís répliqua:

— Rendez-moi le service de m'accompagner. Mais oui, le service. Je dois réunir à l'hôtel Meurice, où je descends, ma fille, son fameux fiancé, une parente de celui-ci et la directrice de la pension, cette directrice qui n'a pas su voir clair à temps et empêcher les fiançailles! C'est bien la peine de tenir une jeune fille presque cloîtrée!

— Le fait est, reconnut Thiet, qu'ils ont dû faire connaissance par miracle!

— Pas du tout, mon cher! On s'est positivement amusé à introduire le loup dans la bergerie! Incroyable, vous dis-je. Bref, vous pensez si tous ces gens m'horripilent. Venez donc avec moi, vous reverrez Denise, et j'aurai quelqu'un à qui parler, vous me calmez.

Pour un excellent homme curieux, l'occasion était trop agréable pour la laisser échapper. Le brave docteur accepta avec empressement, et, un peu soulagé par son expansion, Delérís retourna s'asseoir, suivi de Thiet, et continua jusqu'à Paris de rêver au bonheur perdu, un bonheur titré, couronné, plein de fêtes sous les lambris des vieux châteaux d'Angleterre et les manoirs écossais, où le seigneur reçoit encore l'hommage de son clan comme un suzerain du moyen âge.

II

LE LOUP DANS LA BERGERIE

L'institution de Mme de Monfermeil était située face au Luxembourg, et, des fenêtres, on dominait la tête ronde et verte des marronniers, couverts de grappes roses en ce mois de mai. Les cris allégres des enfants, la mélodie des oiseaux, les chansons du vent dans les feuilles parvenaient aux oreilles des pensionnaires.

Chaque jour, on les menait dans ce Luxembourg qu'on pourrait appeler "le Jardin des Reines", car il est peuplé de statues de souveraines, couronnées de hennins, de boucles, de perles ou portant la petite couronne carolingienne à pointes archaïques.

Dans un tel jardin la rêverie s'ennoblit et les fastes du passé s'évoquent spontanément sous les frondaisons coossales qui suspendent au-dessus des statues royales un véritable palais de ramures. Le destin tumultueux d'une Marguerite d'Anjou émouvait les jeunes filles qui relisaient sur le socle la phrase lapidaire et désespérée: "Si vous ne respectez pas une reine proscrire, respectez une mère malheureuse."

Denise connaissait tous les aspects de ce parc, et chérissait particulièrement cette fontaine Médicis, allée d'ombre enveloppant un étroit couloir d'eau, retraite de verdure que le soleil nuaît d'or, comme le plumage des paons; le mystère agreste des grands bois est enfermé là, à deux pas du Paris tumultueux.

Mais, ce jour-là, il n'était pas question d'aller se promener dans le jardin, enseveli sous la pluie printanière.

Toutes les fenêtres étaient fermées et, dans le petit salon de la directrice, Denise feuilletait un album.

Mme de Monfermeil examinait des livres. Elle dit enfin en soupirant.

— Quel affreux temps! n'est-ce pas, Denise?

La jeune fille leva vers Mme de Monfermeil un visage où semblait se concentrer toute la lumière du jour, et ses dents parurent très blanches entre ses lèvres rouges quand elle répondit ingénument :

— Affreux temps! Pourquoi? Ah! oui, il pleut!

Elle dit cela avec une telle insouciance, que Mme de Monfermeil se mit à rire.

— Faut-il que vos songes soient ensoleillés, pour que vous ne vous aperceviez même pas de la pluie. Que lisez-vous donc? interrogea-t-elle, intriguée, faisant mine de saisir l'album que feuilletait Denise.

La jeune fille devint très rose, ses paupières battirent et elle répondit, en crispant un peu de ses mains sur l'album :

— C'est mon journal... madame...

— Voyez-vous ces jeunes filles avec leur littérature en chambre! Alons, gardez vos documents secrets. Leur lecture est certainement bien agréable, puisqu'elle vous empêche de vous rendre compte du temps.

Denise sourit. Oui, son journal la passionnait, parce que c'était l'histoire même de son cœur depuis ces derniers mois et elle aimait revoir par quelles alternatives son amour était passé avant d'arriver au dénouement prochain, certain, délicieux : son mariage avec Jean. Elle retrouvait dans cet album, commencé le soir de sa première communion et tenu du reste fort irrégulièrement, ses premières impressions sur le jeune homme et se retenait pour ne pas rire en lisant.

"14 janvier 19..."

"Mon cher journal, un drame à te confier. M. Lépervier (ah! quel beau nom, fier et sonore!), M. Lépervier, notre distingué professeur de dessin, idole secrète de toutes ses élèves, a la grippe et ne peut venir mettre au point le chef-d'œuvre que nous destinons à la fête de charité du mois prochain!

"A bien distinguer, ce sont même deux catastrophes. *Primo*: nous allons être privées de la vue de M. Lépervier, de la coupe impeccable de ses vêtements et de sa barbe blonde, de ses grands saluts arrondis et des jeux ineffables de ses mains longues... longues comme des skis... Mais, chut! on me honnirait si l'on savait que j'ose critiquer le talentueux professeur qui... que... etc.

"*Secundo*: nous avions entrepris, à l'huile, des petits tableaux représentant des coins divers du Luxembourg. O! d'innocentes copies, ma foi! rien d'après nature, le temps est trop rigoureux. Or, que vont devenir ces reproductions? Odette Grafeuil, qui est justement fière de sa science en peinture et en dessin, — M. Lépervier la loue beaucoup, elle a tout à fait pris sa manière, — pourra nous aider, mais alors, tous nos tableaux seront pareils..."

"En réalité, je n'ai pas d'aptitude pour cet art, mais est-ce faute de savoir, je n'apprécie pas exclusivement le genre de M. Lépervier. Avec lui, le chêne le plus vénérable, le palais le mieux planté dans le sol ont l'air d'être portés sur des nuages. Rien n'est solidement posé, toutes les lignes flottent et s'évanouissent on ne sait où... Il paraît que ce genre flou est plus "distingué" et que d'appuyer les traits est de mauvais goût. Alors..."

"Bref, nous voilà abandonnées, au moment le plus pathétique de notre carrière!"

"16 janvier.

"Nous avons un sauveur..."

"Mais, comment va-t-il être? Mme de Monfermeil, qui toujours nous présente soigneusement nos professeurs, nous a très brièvement annoncé "que quelqu'un viendrait corriger nos tableaux" et a esquivé nos questions. Odette Grafeuil en a conclu que nous allions avoir quelque famélique individu, aux mains et aux ongles noirs de fusain, à la cravate élimée... qui, assure-t-elle, va "massacrer" nos oeuvres. Est-ce que je vais à mon tour regretter l'irrésistible M. Lépervier?"

"18 janvier.

"A deux heures précises, IL a paru dans la petite salle où nous peignons. Mme de Monfermeil ne nous a pas dit son nom, et lui ne nous a pas enveloppées toutes de ce regard onctueux et protecteur qui assurait le succès de M. Lépervier.

"Mais est-il moins bien que lui? Grand, mince, le teint mat et les cheveux bruns, il est d'une élégance sobre et raffinée. Ni bohème, ni famélique, il fait bien plutôt songer à un homme du monde qu'à un professeur besogneux. Il n'a regardé personne et, après s'être incliné courtoisement, retira ses gants. J'ai remarqué ses mains fines, nerveuses et très soignées. Immédiatement, il s'est mis à examiner le dessin d'Odette Grafeuil.

"Odette, debout près de lui, très sûre et très contente d'elle-même, attendait l'exclamation admiratrice. Mais, sans rien dire IL s'est mis à effacer, d'abord la première colonne, puis la seconde, enfin la troisième et toute la suite aperçue en enfilade. Odette tressaillait, avec un geste si vif que je crus qu'elle allait lui arracher son tableau des mains. Mais, elle se contenta et, béante d'horreur ou à peu près, nous le vîmes qui, à grands coups de crayon, très accentués, ma foi, semblait planter violemment chaque colonne dans le sol. Puis, ce fut le tour des arbres; il arracha les nuages qui les embuaient, abolit les lignes imprécises, les remplaça par des traits d'une netteté et d'une force qui eussent fait évanouir M. Lépervier. Bref, au bout d'un quart d'heure, le dessin d'Odette Grafeuil semblait jaillir avec le relief d'une sculpture, mais pas une ligne originale n'était restée..."

"Nous subîmes à peu près toutes le même sort et, prudemment, quand ce fut mon tour, j'effaçai entièrement mon dessin et lui offris une page blanche... Il a campé mon tableau en quelques minutes: j'ai l'impression que, pour la première fois, nos co'onnades n'ont rien de commun avec la tour penchée de Pise.

"Mais, après le départ du professeur, ce fut, mené par Odette indignée, un joli fracas. Odette nous affirme qu'il n'a aucun savoir, qu'il commet des erreurs de perspective grossière, enfin, elle veut "l'exécuter" à la prochaine séance. Comment accueillera-t-il ses remarques? Il a de grands yeux noirs dont il ne tire aucun effet (à l'opposé de M. Lépervier), ne nous adresse que juste les paroles nécessaires. Il a l'air susceptible et hautain. Certes, avec son allure aristocratique, il porterait le titre de marquis avec une mâle élégance et mieux que... l'excellent lord Ferling, par exemple...

"C'est dommage qu'il ne nous parle pas davantage. Je voudrais bien savoir son nom.

"22 janvier.

"A deux heures précises, avec une exactitude d'un goût déplorable, a affirmé Odette, il est revenu. C'est à elle que, de nouveau, il s'est adressé, mais, tranquille, dédaigneuse, Mlle Grafeuil a refusé de lui montrer son dessin.

"Il s'en étonna et elle secoua la tête en répondant:

"—Nous n'avons pas les mêmes conceptions, monsieur, nous n'appartenons probablement pas à la même école...

"—Mon Dieu, mademoiselle, répondit-il avec une douceur qui me surprit, il y a bien des écoles pour la peinture, mais, pour le dessin, je crois que tout le monde reconnaît qu'un paysage doit, avant tout, être d'aplomb; à moins qu'on ne le pose sur des nuages, comme une allégorie.

"Mme de Monfermeil n'était pas là, il n'y avait que notre surveillante, Mlle Agnault; Odette s'énhardit à dire:

"—Peut-être, mais il "faut" savoir dessiner pour cela, et je dois vous avouer que mon cousin Pascal Guérand, le grand peintre de l'Institut, a estimé qu'il valait mieux que je me fie à mon jugement...

"Nous étions stupéfiées de son audace, d'autant plus qu'il y a bien six mois qu'Odette n'a pas vu Pascal Guérand; et moi, je dois le dire, j'étais consternée, je n'osais regarder le pauvre garçon, me demandant comment il allait recevoir cet affront. J'ai horreur de sentir les autres souffrir et je m'en voulais de ne pas trouver quelque phrase victorieuse pour faire taire Odette et le mettre à l'aise, mais, très tranquille, souriant avec une ironie amusée, il répliqua:

"—Mon Dieu, mademoiselle, j'ai passé trois ans à la villa Médicis, j'ai eu, l'an dernier, une médaille d'or au Salon, je reconnais que ce sont là de trop faibles preuves pour que je prétende savoir dessiner, et je crois en effet qu'il vaut beaucoup mieux vous fier à votre jugement...

"Il y a des gens indémontables. Je croyais qu'Odette allait rentrer sous terre. Pas du tout. Un peu surprise cependant, elle riposta:

"—Il est bien malheureux alors, monsieur, que vous soyez dans la cruelle nécessité de donner des leçons à des êtres aussi peu intéressants que nous!

"—Ce n'est pas une nécessité, mademoiselle, c'est un service que je rends, en passant, et dont je vais du reste me libérer, car je ne voudrais pas gâter davantage de jeunes talents.... répliqua-t-il sèchement.

"Alors nous nous écriâmes toutes que nous ne faisons pas cause commune avec Odette, que nous étions enchantées de sa science et, très humblement ma foi, nous le priâmes de daigner, etc...

"Il ne voulait rien entendre. Je le comprends. Enfin, sentant que nous étions sincères, il est resté, mais il a refusé de nous dire son nom, prétendant que c'était sans intérêt...

"Je croyais que cet incident tumultueux aurait brisé la glace, il n'en a rien été et le reste de la leçon fut aussi calme que d'habitude. Pourtant nous essayâmes de lier conversation avec le jeune homme, voulant effacer la mauvaise impression produite par la sottise d'Odette, mais il se déroba à toutes nos avances et, comme toujours, parut presque observer une consigne qui lui interdirait de nous regarder ou de nous adresser la parole...

"Peut-être a-t-il une femme, une fiancée jalouse? L'absence d'alliance à la main gauche ne prouve pas grand-chose. Quel est son genre en peinture? Daffodil lui a demandé s'il ne voudrait pas faire son portrait. Il a décliné courtoisement ayant déjà trop de commandes... Certes, il doit plaire. Rien dans son élégance ne rappelle le peintre d'autrefois, toujours un peu bohème d'allure. Il est correct, distant, volontairement taciturne. Pourtant, je suis sûre que sa conversation peut être intéressante et variée. De la poche de son pardessus un petit livre dépassait. Daffodil Craig, l'Américaine, l'a adroitement fait tomber de la poche et nous avons lu *Anthologie des poètes persans*. Monsieur lit des poèmes... Pourquoi ne nous en parle-t-il pas? Ah! son mutisme m'agace un peu.

"27 janvier, 10 heures du matin.

"Il est revenu deux fois et a observé la même attitude courtoise et froide. Au fond, il doit nous juger de petites pécotes sans intérêt.

"Je l'imagine, hors de la pension, se gaussant de nous avec ses amis, avec sa fiancée ou sa femme. Le mystère qui l'entoure—mystère dû beaucoup à la réserve exagérée de Mme de Monfermeil—nous intrigue. Daffodil est notre alliée, Chère Daffodil—au nom de printemps et de fleur car, en anglais, Daffodil signifie "narcisse"—quelle compagne délicateuse! Venue à Paris pour étudier le français, les quarante-huit Etats d'Amérique semblent vibrer en elle! Elle est grande, éclatante, impatiente comme les jolis chevaux qui galopent dans ses prairies natales. Bref Daff a promis de chercher le nom des derniers médaillés au Salon. Ses parents l'autorisant à sortir seule, elle est partie à la recherche de l'identité de notre ténébreux professeur. Et je l'attends avec une impatience!... Ça m'amusera de confondre son incognito. Ça y est, j'entends la voix de Daffodil, oh! elle a un accent triomphant. Je me précipite.

"11 heures du matin.

"Daffodil a trouvé. L'année dernière le peintre Jean Fargès a été médaillé pour son tableau *la Cueilleuse d'oranges* que j'ai déjà vu souvent chez les marchands de reproductions, sous les arcades Rivoli. Or, un de ces marchands, ami de Jean Fargès, l'a suffisamment décrit à Daffodil pour que nous reconnaissions en lui notre mystérieux professeur. Au fond, nous nous demandons pourquoi

Mme de Monfermeil ne nous a pas tout simplement dit la vérité... Nous eussions été très fières d'annoncer à nos parents qu'un maître daignait venir redresser nos colonnades défaillantes...

"Enfin, Daff a acheté une photographie de la *Cueilleuse d'oranges* et nous l'étudions toutes..."

"Ah! l'illustre M. Lépervier ne saurait entrer en compétition. Le modèle, une longue fille, souple comme une cravache, tend les mains vers un orange courbé par le fardeau des fruits et, dans son geste, il y a une vivacité si ardente, une convoitise si aiguë, que son visage même paraît moins expressif que ses bras allongés, tout palpitants de gourmandise, dirait-on; le sang doit courir avec une impatience désordonnée dans les doigts qui vont saisir le fruit, dans cette silhouette la vie nerveuse frappe par son intensité."

"Nous avons tous ressenti la puissance allègre du dessin; Odette, boudeuse, a refusé de regarder et, comme M. Fargès doit venir cette après-midi pour la dernière fois, nous plaçons la *Cueilleuse d'oranges* bien en vue, à côté de notre modèle."

"Et si ce n'était pas lui, Jean Fargès? Ah! madame la directrice, comme vous avez eu tort de nous intriguer. Vous vouliez donc que nous rêvions toutes à notre professeur?"

"Même jour, 6 heures du soir."

"C'est lui. Tassées en petit groupe, la tête baissée, la mine indifférente, nous guetions passionnément son entrée et la confrontation du coupable avec la *Cueilleuse d'oranges*. D'abord, occupé à retirer ses gants, il ne la vit pas. Enfin, il releva la tête et... eut une brève exclamation, puis un sourire amusé, et Daffodil, secouant son éclatante chevelure blonde, lui a dit avec son petit ton nasillard qui fait notre joie:

"—Cher matre, nous rêvons de votre *Cueilleuse d'oranges*. C'est votre femme ou votre fiancée? interrogea-t-elle avec hardiesse."

"Nous n'avons guère été renseignées, car il répondit succinctement:

"—C'est une juive de Tunis, mademoiselle."

"—Oh! vous êtes allé à Tunis? m'écriai-je intéressée, me rappelant mes années d'enfance là-bas."

"—Oui, j'y ai passé quelques mois; je voulais étudier le soleil de plus près... Connaissez-vous la Tunisie?"

"C'était la première fois qu'il me parlait directement, fixant sur moi ses yeux qui ne sont pas noirs, mais bruns, mêlés de lumière, obscurcis par les cils, bien plus expressifs que ceux de M. Lépervier, qui joue de la prunelle avec les quatre-vingts élèves qu'il se flatte d'avoir. J'étais si occupée à songer à tout cela que j'oubliais presque de répondre, et M. Fargès cessait déjà de s'occuper de moi, quand je répliquai:

"—Je suis née à Carthage, dans une petite maison rose, au patio d'un blanc de neige, et aux moucharabihs ouvragés comme le filigrane. On prétendait que cette villa occupait l'emplacement du temple de Tanit!"

"A mes paroles une lueur passa dans ses yeux; il est trop sensible à la poésie pour ne pas évoquer tout de suite Salammbô, le voile féérique de la déesse, le chatoiement entier de l'antiquité païenne; je crus même qu'il allait me faire un

compliment. Mais, reprenant immédiatement son expressif courtoise et froide, il dit seulement:

"—Je vous en félicite, mademoiselle; la destinée d'une personne née sur un sol illustre ne peut être que brillante."

"Sa réponse m'a déconcertée. Pourtant, j'ai tenté de renouer la conversation. Je désirais revoir passer sur son visage impassible cette lueur d'intérêt, d'enthousiasme, qui, pendant une seconde, l'a magnifié. Un artiste est fatalement ardent, chaleureux... Comment peut-il être toujours aussi correct et glacé? Pourquoi cette attitude qui ressemble à de la contrainte?"

"Et qu'ai-je à m'occuper de cela? C'est fini. M. Fargès ne reviendra plus. Il n'a même pas voulu me promettre de passer à la vente de charité pour voir en place nos chefs-d'œuvre. C'est fini, et j'éprouve à écrire ces mots un malaise, une sensation vague et pénible, curiosité déçue, probablement. C'est absurde. Voilà que maintenant je ne veux plus mettre mon tableautin en vente. Si je le gardais? Je le regarde, je l'étudie. Jamais je n'ai rien fait d'aussi bien. Naturellement! C'est lui qui a campé le croquis, indiqué les tons, donné les premiers et les derniers coups de pinceau. Cette petite toile au sujet banal possède une âme. Mes arbres ont l'air de penser et mes marbres de respirer par leurs pores séculaires."

"Comme il sait donner de l'expression aux choses inertes! Quelle vie palpitante ne doit-il pas communiquer à l'existence même, aux heures monotones de chaque jour. Je voudrais le voir agir librement au milieu des siens, tour à tour rêveur et éloquent, enthousiaste et méditatif."

"Denise, que tu es curieuse! Jamais je n'ai été ainsi! A quoi bon te demander s'il a une famille, où il habite, ce qu'il pense. Tu ne le reverras sans doute jamais."

"Mais ça m'étonnerait qu'il habitât Montmartre et qu'il se plût aux plaisanteries vulgaires des rapins..."

"Que m'importe? Ah! je me sens triste. C'est la faute du temps. On dirait qu'il va neiger..."

"Le lendemain, 6 heures du soir."

"Mon insatiable curiosité est satisfaite. Mlle Agnault, notre surveillante, douce comme son tendre nom, a reçu les confidences de Mme de Monfermeil. Mlle Agnault à son tour m'honore des siennes et je connais maintenant presque toute la vie de Jean Fargès."

"Au fond, je crois la chère Mlle Agnault un peu amoureuse de notre pseudo-professeur. Elle a donc habilement interrogé Mme de Monfermeil qui fut une amie d'enfance de Mme Fargès, la mère de Jean. Or, il paraît que Mme de Monfermeil se félicite du départ du jeune homme et souhaite qu'il ne revienne jamais ici! Comme je m'étonnais d'un pareil sentiment envers un jeune homme si froidement correct, Mlle Agnault m'a répondu en soupirant:

"—Madame était affolée parce que M. Fargès avait émis le désir de faire le portrait de l'une de vous... je ne sais pas qui, ajouta-t-elle hâtivement."

"—C'était, en somme, une proposition "bien honnête" dis-je en tressaillant."

—Madame avait peur que M. Fargès plût trop aux élèves, et elle redoutait des complications matrimoniales.

—Eh bien? où serait la catastrophe? Ce n'est pas tout le monde, ce monsieur!

—Madame prétend que sa position sera très belle d'ici quelques années, mais beaucoup de parents redoutent d'unir leur fille à un artiste et, par précaution, elle avait prié M. Fargès de conserver l'incognito.

—Je comprends donc la réserve excessive de M. Fargès à notre égard, il aura deviné la pensée de Mme de Monfermeil et, sans l'incorrection d'Odette, nous n'aurions jamais su qui il était. En tout cas, la directrice peut être rassurée: il n'a fait la cour à aucune de nous.

—Mlle Agnault soupire deux ou trois fois, puis timidement, risque:

—Cependant, il avait remarqué une des pensionnaires... pour le mariage.

—A ces mots, j'ai éprouvé le besoin de laisser tomber mon mouchoir sur le tapis, puis de me baisser pour le ramasser, ce qui justifiait la rougeur de mes joues; car (pourquoi, je ne puis le comprendre), j'ai senti mon cœur battre, le sang me monter au visage et je ne sais quel tourbillon de pensées incohérentes m'envahir. J'interrogeai, en regardant obstinément un plâtre accroché au mur de la salle où nous étions et qui—je ne l'oublierai jamais—représentait une grappe de raisin monstrueuse:

—Qui donc a-t-il remarquée ainsi? J'avoue que je n'ai eu vent de rien, moi.

—Moi non plus, mais il paraît qu'il a demandé à Mme de Monfermeil des renseignements sur l'une d'entre vous... la directrice a refusé de me dire qui, c'est la jeune fille au portrait, probablement.

—Vous n'avez pas une idée? ai-je poursuivi, m'approchant du plâtre qui, décidément, me passionnait.

—Pas la moindre.

—Alors voilà une idylle qui va s'ébaucher?

—Du tout, M. Fargès ne reviendra jamais ici et ne la reverra point.

—Grands dieux! Mme de Monfermeil a donc donné de bien mauvais renseignements?

—Trop bons, au contraire, il a compris que les parents souhaitaient pour leur fille un mariage plus brillant.

—Puis, en hésitant, Mlle Agnault a ajouté:

—J'ai un peu questionné madame sur ce jeune homme... Il est du Midi...

—Vous êtes bien curieuse, chère mademoiselle; M. Fargès vous intéresse-t-il à ce point?

—Ne vous moquez pas de moi, Denise... j'ai un frère qui... qui lui ressemble... voilà pourquoi...

—Mes compliments, mais vous inventez bien mal, pauvre chère mademoiselle Agnault. Alors, quels sont ces détails?

—Vous intéressent-ils donc? s'écria la sous-maîtresse, me rendant ironie pour ironie.

—Non, mais je les répéterai à qui sera heureuse de les connaître.

—Dites-moi qui? interrogea Mlle Agnault, ardente.

—Après. Parlez d'abord. Vous dites qu'il est du Midi. Un Marseillais à l'accent claironnant? Je n'ai pas trouvé!

—Non, du Midi italien, de Nice. Il a le teint pâle, les beaux yeux des Niçois. Mme de Monfermeil lui connaît là-bas une villa charmante, située sur une colline pleine de palmiers et de mimosas; au bas s'étend la mer. Son père était lui-même un artiste, un graveur. Il est mort quand M. Fargès avait dix-huit ans; sa mère l'a suivi peu de temps après, et Jean n'a d'autre famille que de vagues cousins et une tante qui est dans les affaires ici.

—Il habite seul à Paris, alors? ai-je demandé, m'intéressant derechef au relief fabuleux de la grappe de raisin (importée en droite ligne d'En-gaddi, certainement).

—Oui, avec un vieux domestique. Mme de Monfermeil m'a parlé de la rue de Varenne... il a son atelier et un petit appartement dans un vieil hôtel. Le faubourg Saint-Germain l'a bien accueilli. Il va faire le portrait de la marquise de Montmélian. Oh! du reste, on voit tout de suite qu'il a l'habitude du grand monde; vous ne trouvez pas, Denise?

—Oui, il n'est pas mal, évidemment, répondis-je d'un ton badin. Un de ces jours nous apprendrons son mariage avec une héritière du noble faubourg...

Mais précipitamment Mlle Agnault s'est enfuie car on l'appelait; je suis restée là, le nez sur la grappe de raisin et me répétant sans arrêt: "Il a remarqué l'une de nous."

—Laquelle? Je suis dévorée du désir de le savoir. Qu'ai-je donc? Moi qu'on accuserait presque de manquer de curiosité, me voilà nerveuse, avide de questionner encore Mlle Agnault et d'étudier sur le visage de mes compagnes ce qui en elles a pu lui plaire. Daffodil a de si jolis cheveux ensoleillés, de petites dents nacrées, le teint des filles de la libre Amérique? N'a-t-elle pas aussi une silhouette arquée, une grâce trépidante? Enfin, elle a osé l'interpeller plusieurs fois, se mettre en évidence; elle sait se faire remarquer.

—Comme je deviens méchante...

—A moins qu'Odette, assez attachante, bien qu'un peu vulgaire, l'ait séduit en le vexant. Elle l'a forcé à penser à elle; il rêvait peut-être de lui faire changer d'avis, de la conquérir. Il y a encore Marie, si incolore, si douce... Justement, il y a des hommes que la douceur conquiert pardessus tout. Enfin, il reste... moi. Mais ce n'est certainement pas moi qui l'ai frappé, car il a répondu très brièvement aux questions que je lui ai posées.

—Et que m'importe? Je me fatigue à chercher, à supposer... tout cela, Dieu merci, il m'est indifférent! J'écris ces sottises pour me distraire... je m'ennuie, en ce moment. Il fait un temps épouvantable. Père ne m'écrit pas, tout le monde me délaisse, nul ne s'intéresse à moi. Mon Dieu, comme je me sens orpheline aujourd'hui...

"2 février.

—Il dégèle. Tous les arbres s'égouttent, on ne peut faire un pas dehors sans être inondé de boue par les autos, père continue de m'oublier et je suis infiniment heureuse...

—Il m'aime.

—Il m'aime. Il faut que je me le répète, que je me regarde dans toutes les glaces pour voir exac-

tement comment est faite celle qu'il aime, et je crois que je l'ai aimé dès la première minute, quand il est entré dans la salle de dessin, le mois dernier, calme, élégant, sans timidité ni hardiesse.

"Or, l'autre jour, j'étais avec Odette dans cette fameuse salle de dessin. Elle avait reçu d'Algérie des écharpes multicolores et une gandoura barbare et charmante pour le matin; elle les étalait sur les grandes tables et, prenant une sorte de voile, rose comme un crépuscule, et lamé d'or et d'argent comme par des rayons de soleil et de lune, je m'enveloppai dedans.

"—Ne bouge pas, cria Odette en riant; tu as l'air d'une houri!"

"Et, prenant une posture théâtrale, Odette qui possédait une belle voix chaude et profonde, commençait à déclamer des vers de Ben Hassen, le poète arabe :

Songe ou réalité? J'ai vu dans le soir bleu
Passer une déesse en robe de lumière...

"Je fermais à demi les yeux en écoutant, buvant les belles paroles rythmées où semble passer l'âme sauvage, raffinée et odorante de la Tunisie, ma première patrie. Je me rappelais notre petite maison de Carthage, et le temple de la grande Tanit. N'était-ce pas le voile de Tanit que je portais? Et j'entendais la voix d'Odette clamant la douleur du poète, amoureux de l'apparition:

J'aime et je dois, hélas! mourir de mon amour.
On n'épouse pas les déesses!

"—Ah! monsieur Fargès, vous êtes là!

"Cette exclamation était lancée par Odette et, rouvrant les yeux, surgissant précipitamment hors de ma léthargie enivrée, je regardais dans la direction de la porte. M. Fargès était là, debout crayonnant, et répondit:

"—Oui... je suis venu voir Mme de Monfermeil... la bonne la croyait ici. Et je vois qu'elle n'y est pas. Je prenais des notes.

"Il continua de griffonner quelque chose sur son carnet et, nous saluant, se retira.

"Je n'avais pas eu le temps de dire un mot. Odette, dès qu'il fut parti, se tourna vers moi:

"—Ma chère, me dit-elle en riant, moitié ironique, moitié flattée, M. Fargès est amoureux de moi.

"Je dus devenir un peu pâle. Pourtant, j'avais envisagé cette possibilité et interrogeai:

"—Il te l'a dit?

"—Je l'ai deviné. A l'instant, tandis qu'il disait "prendre des notes", il prenait bel et bien un croquis de mon auguste personne. J'ai vu ses regards arrêtés sur moi.

"Il te plaît? demanda-t-il faiblement.

"Elle haussa les épaules d'un air superbe mais en devenant si rouge que je la sentis conquise et... je recommençai à souffrir du mauvais temps, du silence de mon père trop absorbé par ses affaires, de la vie en général et de mon existence en particulier.

"J'étais donc dans cet état d'esprit désenchanté quand le jour de la Vente de charité arriva. Et je vendis avec ardeur, oubliant tout dans un accès de subit mercantilisme, annonçant des prix

déraisonnables, m'amusant à voir les gens accepter, habitués "à la vie chère", quand Odette vint me tirer par ma manche:

"Laisse un peu la place à Marie, tu tiens tout le comptoir! dit-elle.

"J'étais surprise de la subite sollicitude d'Odette pour Marie, de qui elle se moque impitoyablement à toute occasion. Mais, Odette ajouta:

"—Viens faire un tour dans la salle...

"Et comme je résistais, elle surajouta:

"—Fargès est venu... naturellement. Je l'aurais parié!

"Alors je la suivis docilement, retombée dans une mélancolie noire, mais incapable de résister à Odette. Adroitement, entre des groupes, nous gagnâmes un coin, jonché d'arbustes, et non loin de là, accoté à une colonne, nous aperçûmes M. Fargès, crayonnant sur un feuillet d'album.

"—Il aura voulu prendre quelques notes supplémentaires, souffla Odette. Je me demande s'il veut faire un tableau dont je serais l'héroïne?

"Je ne répondis pas et vis Mme de Monfermeil, solennelle dans sa robe de Chantilly, s'avancer vers Jean, lui parler amicalement. Mlle Agnault accourut à son tour, demandant qu'on l'aidât à transporter des chaises dans la salle à manger où l'on servait le thé. Jean s'offrit et instinctivement, chercha des yeux un endroit pour mettre son album. Il avisa la porte de la salle de dessin, y entra et ressortit précipitamment.

"Odette me regarda et dit avec décision:

"—Je vais aller me voir, m'accompagnes-tu?

"Je rougis:

"—Odette, ne fais pas cela. Il peut y avoir des études dans son album, des lettres... des remarques!

"—Je sais à peu près où il faut que j'ouvre l'album. Ne viens pas si tu veux, moi ça me concerne trop! Je ne sais pas encore si je veux donner le droit à ce monsieur de me prendre comme sujet!

"Elle entra délibérément dans la salle de dessin, droite sous ses lourdes nattes luisantes et plates qui font sa gloire et, brusquement, je la rejoignis.

"Elle ouvrit l'album précautionneusement, ayant repoussé le chapeau de M. Fargès, posé dessus, et souleva un feuillet.

"On ne pouvait encore voir le sujet mais nous lûmes, hâtivement tracés au crayon, ces quatre vers que je connaissais bien:

Songe ou réalité? J'ai vu dans le soir bleu
Passer une déesse en robe de lumière...

J'aime et je dois, hélas! mourir de mon amour.

On n'épouse pas les déesses!

"Odette acheva de soulever le feuillet et... je fus bien obligée de me reconnaître, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte, écoutant ravie les vers de Ben Hassen...

"Odette et moi nous nous regardâmes, incapables de parler, et nous entendîmes M. Fargès qui entraînait dans la salle pour prendre son bien...

"C'était Odette la plus coupable. Elle le sentit, et se rappelant son animosité contre Fargès, les vertes répliques de celui-ci, me jeta un coup d'œil d'animal traqué; je murmurai, presque malgré moi :

—Excusez-moi, monsieur, c'est moi qui...

"Odette s'était déjà éclipcée et je restai seule, non pas exultante d'amour, certes, mais honteuse comme un voleur pris la main dans la caisse. Il eut pitié de mon embarras et dit simplement d'une voix brève:

—Je n'ai été absent que cinq minutes... je ne me savais pas si bien surveillé.

"Puis, plus doucement, avec une subite lassitude:

—Ce qui est fait est fait... mais vous n'ignorez pas qu'il ne faut jamais prêter attention aux rêveries des artistes?

"Pourquoi cette parole m'a-t-elle soudain donné une force révoltée? mon embarras d'isparut et une émotion délicieuse m'envahit; si j'étais celle qu'il souhaitait épouser? Je devinais que jamais il ne me l'avouerait de son plein gré et, au risque de connaître l'affront déchant d'une dénégation, il fallait que je tentasse de savoir. Avec une hardiesse dont je ne me serais point crue capable, je demandai:

—N'est-ce vraiment qu'une rêverie?

"Ce fut lui qui détourna les yeux, pâlit et rougit en même temps je compris qu'il m'aimait; un bonheur merveilleux passait à côté de nous, un profond domaine féérique s'ouvrait devant moi, et j'eus l'intuition que toute la félicité de ma vie future était enclose dans la minute que nous vivions. Si, dominée par ma timidité, j'hésitais à parler, tout le soleil disparaîtrait de mon âme, les portes du domaine féérique se refermeraient à jamais! Aussi, avec un tremblement désespéré, j'interrogeai:

—J'ai entendu dire que vous désiriez épouser une jeune fille d'ici. Était-ce moi?

"Et je fondis en larmes avant sa réponse. Jamais, de toute ma vie, je n'avais autant pleuré sans savoir pourquoi. Il balbutia, s'appuyant à la table et incliné, vers moi:

—Je vous en prie, je vous en prie, remettez-vous. A quoi vous servirait de connaître la vérité? N'ai-je pas inscrit au bas de votre portrait: "On n'épouse pas les déesses."

—Mais, criai-je, consternée d'être "si bien considérée", je n'ai rien d'une déesse... je suis moins que vous qui êtes déjà célèbre...

—Il est vrai, dit-il, qu'en plus de ma situation d'artiste j'ai des revenus, mais, si je me retire, c'est que votre père a pour vous des projets si fastueux que je ne puis lutter. Songez que ma femme ne sera jamais présentée à la cour et n'aura ni château historique, ni chasses, ni couronne. Je n'ai que mon pauvre amour à offrir, c'est pourquoi je ne me mettrai pas en travers des plans de M. Deléris, acheva-t-il avec amertume.

—Même si je le voulais?

"Je le regardais à travers mes larmes. Il s'était redressé et je ne reconnaissais plus dans ce visage tourmenté, soudain fiévreux le distant et paisible jeune homme des leçons de peinture. Il prit ma main, interrogeant:

—Vous... je ne vous déplais pas?

—Non...

"Il comprit tout ce que cette syllabe renfermait de consentement dans sa forme négative, mais subitement laissant tomber ma main il dit:

—Qu'importe! ce n'est pas de vous-même que je puis vous tenir, mais de votre père. Je ne veux pas être celui qui a profité de la confiance accordée par une femme dans l'embarras pour séduire une de ses pensionnaires et mettre Mme de Monfermeil dans une position faussée!

—Vous vous retirez! Vous vous êtes joué de moi! criai-je désespérée.

"Il sursauta à cette supposition et, plus calme, très grave même, répondit:

—Je suis persuadé que votre père me refusera votre main. Cependant, j'accepte de tenter cette démarche et s'il consent—une flamme passa dans ses yeux et illumina tout son visage—je serai le plus enivré des hommes et l'Art lui-même me paraîtra digne tout au plus d'exalter votre grâce, votre beauté, petite-fille de Tanit...

"Il s'inclina avec emportement, saisit ma main, mais, sans la baiser, la posa sur son front comme un viatique en murmurant:

—J'ignore ce que nous réserve l'avenir, mais laissez-moi regarder votre visage une fois comme je n'ai jamais osé le faire. Il semble parfois qu'il y ait le mystère de l'Islam dans vos yeux, vous êtes secrète comme un reliquaire: il y a en vous un reflet de la magnificence musulmane, des visions splendides dorment dans votre âme que je voudrais réveiller et fixer sur la toile!

"Emue, je répondis:

—Père viendra à Paris pour Pâques, et si, d'ici là, vous ne m'avez pas oubliée...

"Jean eut un regard magnifique de tendresse, de confiance, de protestation, de reproche, un regard qui valait toutes les paroles... et je regagnai mon comptoir de vendeuse de fleurs...

"Mais, je n'avais sans doute plus ma raison, car j'offris à un vieux monsieur un bouquet de roses pour le prix scandaleux de... cinquante centimes, et un malheureux petit brin de mimosa pour le prix non moins scandaleux de vingt francs.

"Marie dut venir à mon secours."

Denise se laissa tomber le journal. Il s'arrêtait là. Elle n'avait pas voulu rélater sa lutte avec la volonté de son père, indigné dès les premiers mots. Mais elle tenait de lui une grande fermeté, un ambitieux et insatiable désir de conquérir, non pas un titre ou la fortune, comme lui, mais le bonheur. Et ce bonheur entrevu, elle ne voulait pas le laisser fuir loin d'elle. Denise s'étonnait même qu'elle ait pu être un instant émue, l'année précédente, par la cour timide de lord Ferling. Elle comparait, avec un sourire, la maigre silhouette de l'Anglais, aux joues rouges, aux cheveux blonds, à l'élégance sobre et mâle de Jean, à son beau visage fier, presque un peu sévère. Cette sévérité, la jeune fille s'en était rendu compte peu à peu, ne servait qu'à dérober aux étrangers la sensibilité extrême d'une âme d'artiste, ardente, enthousiaste, la tendresse d'un cœur, né pour chérir éperdument une femme.

Un sourire s'irradia sur le visage de la jeune fille en même temps qu'un grand rayon de soleil entraînait dans la pièce. Pendant sa lecture, la pluie s'était arrêtée et le ciel de mai, jonché de nuages roses pareils à des bouquets, s'étalait lumineux et doux. Dans une heure, son père arrivait à la gare du Nord où elle devait aller le chercher avec Mme de Monfermeil et son fiancé.

Au même instant, la portière en face d'elle fut soulevée et Jean parut. Le velours sombre retomba derrière lui, il demeura pendant une seconde à contempler Denise, tandis qu'elle disait un peu moqueuse et très tendre :

— Restez ainsi, vous avez choisi l'emplacement exact pour faire valoir votre silhouette, monsieur, sur ce fond de pourpre, vous êtes extrêmement décoratif.

Il s'avança vivement saluant Mme de Monfermeil et dit :

— Vous vous moquez de moi, Denise, vous m'accusez de rechercher des effets alors que je laisse ce soin aux esthètes.

Il riait maintenant et Denise répondit :

— Vous n'avez pas besoin de recherches. Mais, est-ce à moi à vous faire des compliments, je vais vous rendre d'une fatuité ! J'ai tort, n'est-ce pas, madame ?

Elle cachait sous des plaisanteries l'impression très vive qu'elle venait de ressentir en voyant Jean, mince, découpé, se profilant avec l'allure dégagée et un peu hautaine des seigneurs espagnols dans les portraits de l'école castillane. Certaines attitudes des êtres chers se gravent ainsi dans la pensée, à l'exclusion de beaucoup d'autres. Bien longtemps après, la jeune fille se rappellerait cette brève minute, où Jean avait inconsciemment posé pour un fier et idéal portrait de lui-même.

— Qu'est-ce que cet album ? demanda-t-il en avisant le journal de Denise.

— Oh ! fit-elle vivement, n'y touchez pas. C'est le récit de ma vie depuis ma première communion. Très délaissé, j'avais repris ce pauvre journal la veille de... votre venue ici.

— On y parle de moi ? interrogea-t-il en caressant la petite main douce de la jeune fille, dont il aimait à baiser les doigts délicats et fuselés.

— Un peu... comme d'un comparse probablement, répliqua Denise taquine.

— Je suis passionnément intéressé, dit le jeune homme, sans lâcher la menotte satinée.

— Eh bien, je vous donnerai cela à lire... plus tard, quand nous serons mariés. Il n'y a plus longtemps à attendre.

— Je l'espère, dit-il d'une voix subitement voilée, tandis que ses doigts minces et très forts serraient ceux de Mlle Deléris.

— Comment, vous l'espérez seulement ? Moi j'en suis sûre, dit-elle, puisque nous nous marions jeudi...

— C'est vrai, je suis absurde. Ah ! quel triste mari vous allez avoir, ma chère Denise !

— Pourquoi cela ? Vous ne m'aviez jamais dit de telles choses !

— Parce que je suis comme tous les artistes, un nerveux, un être ridiculement impressionnable. Parce que, si l'ébauche que je commence n'est pas réussie, il ne faudra rien moins que toute votre persuasion pour me redonner de la confiance en moi. J'exagère. Mais, vous le saurez bientôt, un artiste aimant véritablement son art est rarement content de lui. En échange je serai toujours enivré de vous...

Il avait posé sur son cœur les deux mains de Denise, et elle le sentait battre. Elle était devant lui, plus petite, levant sa tête brune vers le visage de Jean.

— On dirait que vous êtes triste, soucieux, mon ami, qu'avez-vous ?

Tout l'amour dévoué de la femme vibrerait dans ses paroles. Il répondit vivement :

— Je n'ai rien... ce temps de pluie et de boue m'a agacé, irrité. Et puis, l'arrivée de votre père, de cet homme que je voudrais aimer, qui m'est cher à cause de vous, me tourmente ; je redoute des paroles blessantes auxquelles je serai porté à riposter alors que je ne le veux pas. J'imagine qu'il vient pour mettre obstacle à notre bonheur, que quelque chose d'imprévu, que je ne puis imaginer, va surgir, nous séparer...

Et, brusquement, la serrant dans ses bras, l'étouffant presque, il dit, éperdu :

— Denise, je ne pourrais plus vivre sans vous !

Mme de Monfermeil, occupée à fouiller dans sa bibliothèque, leur tournait le dos, mais déjà il avait lâché Denise qui riait doucement, le câlinant comme un jeune frère :

— Êtes-vous enfant ! quel obstacle pourrait surgir maintenant, si près ? Rien, rien, entendez-vous ne pourrait me séparer de vous.

Il l'écoutait avec une ardeur triste dans ses yeux sombres, avec une sorte d'angoisse, irraisonnée et puissante comme un pressentiment. Il suivait le mouvement de la petite bouche cerise sur les dents d'ivoire et la palpitation des longs cils satinés, ombrant encore les paupières bleutées ; il sentait que nulle créature jamais ne l'avait ému comme cette jeune fille qui, dans quelques jours, devait être sa femme, la chère compagne de toute sa vie et, incapable de résister, il se pencha furtivement sur les lèvres vives comme pour sceller la promesse qu'elles venaient de prononcer : "Rien ne pourrait me séparer de vous."

— Il va être temps de partir, dit Mme de Monfermeil en refermant sa bibliothèque.

— Oui, dit Denise, je n'ai plus qu'à mettre mon chapeau.

Légère, elle s'enfuit hors du salon. Non, elle ne partageait pas le pressentiment déraisonnable de son fiancé ; pourtant, de ce baiser rapide et brûlant, la jeune fille gardait une impression violente et angoissée, la sensation qu'avant bien longtemps peut-être elle ne connaîtrait plus la douceur de cet amour, de cette tendresse qui maintenant était nécessaire à sa vie comme l'air ou le soleil et, un peu inquiète à présent, elle murmurait machinalement en mettant son chapeau :

— Père, ne fais pas souffrir ton enfant...

Et c'était comme une plainte très douce, une imploration faible au destin...

III

LE DESTIN

— Quelle étrange idée a eue votre père d'inviter un étranger pour ce repas tout d'intimité ! disait à Denise Mlle Brémond, la tante de Jean, un peu avant de se mettre à table à l'hôtel Meurice, le même soir.

Denise secoua la tête :

— Ce n'est pas un étranger pour moi, j'ai connu le docteur Thiet quand j'étais toute petite, père aura pensé que cela m'amuserait de le revoir.

—Et je pense moi, dit Mme de Monfermeil en s'approchant, que c'est beaucoup mieux ainsi. Vous remarquerez que M. Deléris n'a pas l'air disposé à être aimable; sans le docteur Thiet la conversation traînerait, tandis que Jean et lui paraissent déjà très bien s'entendre.

En effet, tandis que M. Deléris, nerveux, arpentait le salon, le docteur et l'artiste causaient avec animation. Thiet avait été fort surpris que le fiancé de Mlle Deléris—si décrié par son futur beau-père—fût, non pas un simple rapin comme l'oculiste avait cru le deviner, mais ce Jean Fargès de qui il appréciait particulièrement la saine maîtrise. Il fallait être comme Deléris aveuglé par l'ambition, pour méconnaître les avantages moraux de l'union de ces jeunes gens raffinés, créés l'un pour l'autre.

De son côté, Fargès avait entendu parler des cures merveilleuses du docteur et, après quelques éloges mutuels, les deux hommes trouvèrent un sujet de conversation qui les passionnait l'un et l'autre. Thiet adorait le Midi où il ne pouvait aller que rarement et pour peu de temps; il l'aimait comme on aime un bien délicieux dont on n'a pas le loisir de profiter. Jean, d'origine niçoise, élevé au bord d'une mer incomparable, connaissant Nice et les environs dans tous leurs replis charmants, s'enthousiasmait vite en en parlant. Les trois femmes se rapprochèrent, on se mit à table et Thiet continua de célébrer le soleil, les magnolias de juillet, les lauriers-roses d'août et les mimosas de janvier.

Denise écoutait avidement, car, dès le lendemain de leur mariage, Jean et elle partiraient pour Nice; elle aimait entendre son fiancé décrire la petite maison qui serait la leur.

—C'est une villa très b'anche avec quelques niches où j'ai fait placer de bonnes copies d'antiques. Mais la propriété vaut surtout par son jardin qui descend jusqu'au bord des flots dans un pullulement d'orangers, de géraniums, de roses, de plantes grasses à houppes rouges et de palmes vernies. Et partout, entre les pins parasols ou les chênes verts, la mer apparaît d'un bleu de pierre précieuse.

Denise ferma à demi les yeux. Elle avait vu autrefois à Carthage les orangers et les palmiers dont il parlait. Elle se rappelait son déchirement en quittant ce pays de l'éternel soleil. Quelle douceur de retrouver un climat lumineux tandis que l'amour mettrait dans ses yeux son prisme qui embellit encore la beauté!

En parlant, Jean se tournait fréquemment vers Denise. Il semblait lui faire l'hommage de cette nature éclatante qu'entourerait leur félicité prochaine; aucune crainte de l'avenir n'assombrissait leur joie maintenant ils étaient sûrs d'eux-mêmes et de leur bonheur.

M. Deléris se prit enfin au charme de la conversation. Faisant un effort pour chasser son mécontentement, il parla à son tour de la Tunisie, puis de l'Angleterre, enfin de la politique et le dîner s'acheva cordialement.

Après le repas, les hommes allèrent fumer et Thiet interrogea Fargès sur la guerre.

Le jeune homme s'était battu pendant trois ans; envoyé ensuite en Pologne il avait été gravement blessé, on avait dû le trépaner; remis maintenant, il ne voulait plus songer à cette noire

période de sa jeunesse. Fier d'avoir fait son devoir et d'avoir refusé le poste moins périlleux de camoufleur, il ne parlait pas volontiers de la guerre ni de la médaille militaire qu'il avait méritée. Deléris, un peu à l'écart, feuilletait une revue; machinalement, Thiet en saisit une autre à portée de sa main et dit, en désignant une gravure de mode:

—Le chiffon envahit jusqu'aux publications les plus sérieuses. L'amour de la toilette est bien la plus grande différence existant entre l'homme et la femme...

—D'aujourd'hui, acheva Jean, car autrefois la complexité du costume masculin et le choix des broderies, de la dentelle du jabot, de la perruque et du fard occupaient fatalement les hommes les plus graves. Or, ces soins frivoles n'empêchaient pas les Turenne, les Colbert, les Racine d'être virils et grands. Napoléon lui-même, qui ne fut petit esprit en rien, était coquet à ses heures et paraît ses maréchaux comme des poupées. Par conséquent, quoique nous en disions, la monotonie de nos costumes modernes n'influe en rien sur notre moral, car nous n'éclipsions pas les emperruqués d'autrefois...

—Bref, les femmes ont raison d'être coquettes...

—Oui, puisque le port du pantalon et l'abandon de toute élégance vestimentaire ne suffisent pas pour nous élever l'âme...

Ils se mirent à rire et tournèrent les feuillets de la revue. Une autre illustration apparut.

—Une vue de Varsovie, vous reconnaissez peut-être? dit le docteur.

Le jeune homme prit la publication et l'approcha très près de ses yeux.

—Je ne vois pas ce que cela représente, dit-il, le dessin est brouillé... Est-ce un monument ou des arbres?

Thiet le regarda avec surprise et dit:

—C'est une église... à moins que ma vue ne me trompe? Mais non, je distingue très bien... Jeune homme, dites-moi si je vois mal.

—Docteur, dit Jean vivement, ce doit être moi. Je crois qu'il va falloir que je porte un lorgnon; j'ai des troubles de la vue depuis quelque temps, ce n'est pas grand-chose du reste, et je pense que des verres appropriés corrigeraient cela. Ainsi, en ce moment, j'avoue que cette gravure m'apparaît comme un enchevêtrement de lignes... ah! cela s'éclaire... oui; je distingue maintenant. Il va falloir que je m'occupe de trouver un opticien capable.

—Vous devriez voir un oculiste, dit Thiet. J'ai mauvaise grâce à dire cela, moi qui, étant oculiste, semble vouloir attirer un client. Mais, venez donc me voir en ami. Je vous dirai exactement les verres qu'il faut que vous portiez; il serait dangereux, pour la première fois, de vous fier à un opticien.

—Je vous remercie, docteur, et, dès mon retour de Nice, je me ferai un plaisir d'aller vous voir.

—Mon Dieu, dit Thiet paternellement, si votre vue est mauvaise, il serait imprudent d'attendre pour la soigner. Vous vous fatiguerez inutilement les yeux; ne pouvez-vous venir demain ou après-demain?

—Facilement, et, en effet, il sera plus sage que je suive votre avis. Demain après-midi, vous trouverai-je?

—De deux à quatre. C'est entendu. Vous direz votre nom et je vous ferai passer tout de suite. Je sais, ajouta-t-il, bonhomme, qu'un fiancé a beaucoup à faire si peu de jours avant son mariage. Où allez-vous habiter à Paris?

—Oh, nous n'aurons qu'un pied-à-terre; nous comptons, si Denise se plaît là-bas, nous installer à Nice.

—Eh bien, messieurs, vous nous délaïssez? dit Mme Brémont en apparaissant dans la galerie.

En souriant, les trois hommes rentrèrent dans le grand salon. Denise les attendait, accotée à la cheminée, les yeux mi-clos, les lèvres entrouvertes sur ses dents brillantes, écoutant l'orchestre du hall. Un éclat extasié émanait d'elle et Mme de Monfermeil dit en riant:

—Voilà Denise qui pose pour son portrait.

—Ah! monsieur, dit Jean en se tournant vers M. Deléris, vous ne m'avez rien dit du portrait de Denise qui est achevé et que j'ai fait placer dans votre salon cet après-midi.

—Je ne suis allé que dans ma chambre, répondit M. Deléris, et ne l'ai pas vu.

—Papa, allons dans ton appartement, supplia Denise.

—Eh bien! montons, dit-il moitié bourru, moitié souriant. Thiet, vous me direz comment vous trouvez le tableau de Fargès.

Ils gagnèrent le petit salon particulier de Deléris et, tournant le commutateur, le portrait de Denise surgit en pleine lumière. On l'avait posé sur un chevalet: il semblait à lui seul occuper toute la pièce. Ainsi certains chefs-d'œuvre, dans les musées d'Italie ou les églises romaines, annulent leur entourage par la puissance de leur personnalité.

La fameuse écharpe, "tissée de lune et de soleil", enveloppait la tête de la jeune fille. Le visage, dans ce halo lumineux, apparaissait à contre-jour et c'était un tour de force que d'attirer invinciblement le regard, non pas sur la clarté, mais sur cette ombre vivante et mystérieuse où la bouche était de pourpre sombre et les yeux profonds comme des puits dans le désert.

—Vous vous jouez des difficultés, dit Thiet. Devant ce tableau énigmatique, ce n'est pas de l'admiration que l'on éprouve, mais de l'émotion; on dirait que votre modèle va émerger du clair-obscur, s'approcher, parler, révéler un secret merveilleux...

Fargès et Denise goûtaient ces louanges en souriant.

Thiet posa sa main sur l'épaule du jeune homme:

—Deléris me dit que vous allez exposer ce tableau au salon. Lui donnez-vous un titre?

—Primitivement, répondit Fargès, j'avais l'intention de l'appeler "la Fille de Tanit", mais j'indiquerai simplement: "Portrait de Mlle D..."

Thiet répondit:

—Le public, enclin à donner un nom à tout, l'appellera spontanément, j'en suis sûr, la *Jeune fille à l'écharpe*, et le gouvernement vous l'achètera pour le Luxembourg.

—Non, répondit Fargès, nul ne m'achètera le portrait de ma femme.

—Vous êtes jaloux, Jean? interrogea Denise en souriant.

Il la regarda. Il la trouva parfaitement belle, riche de toutes les évocations qui reposaient en

elle; dans ses grands yeux sombres, il croyait voir les mirages du désert et des jardins de palmes. Combien d'hommes ne séduirait-elle pas inconsciemment? combien la courtiseraient? Heureusement qu'il se sentait la force et le pouvoir de lutter contre les tentateurs, mais il pâlisait à la pensée que d'autres oseraient peut-être lui dire, un jour, des paroles d'amour! S'inclinant sur la jeune fille il dit, violent et doux à la fois:

—O ma musulmane, je suis plus farouche qu'un despote oriental et plus sensible que Werther! ayez pitié de moi!

Et Denise sourit tendrement, attendant tranquillement l'avenir.

Le lendemain soir, Mme Brémont invitait à son tour les Deléris, Jean et Mme de Monfermeil. De bonne heure elle avait quitté sa maison de commerce et, rentrée chez elle, surveillait l'exécution du menu et la décoration florale de la salle à manger.

Elle voulait qu'en entrant les fiancés poussent un cri d'admiration et la blancheur des jardins de mai semblait s'être répandue dans la vaste pièce. Enfin tout était prêt. Les menus fleuris détaillaient des mets, enrichis de noms littéraires ou poétiques. On y trouvait un poulet à "la Deléris" et des pêches Chantilly à "la Denise", et Jean, — bien qu'il fût assez peu partisan de ces illustrations... culinaires, — avait consenti à dessiner une vignette sur chaque nom, pour faire plaisir à sa tante.

La bonne dame exultait. Elle achevait de vaporiser de la rosée sur les fleurs du motif central et rien ne l'avertissait de l'inutilité de ce décor, de l'ironie tragique qui allait se dégager de ces préparatifs... Le Malheur est un voyageur muet qui, tout à coup, vient frapper à la porte, entre d'un pas lourd dans la salle joyeuse sans que, dix minutes plus tôt, nulle vigie ait annoncé sa venue et préparé les âmes...

Certes, Mme Brémont n'avait que d'allègres pensées quand on sonna.

—Les voilà déjà! cria-t-elle, j'ai encore des capillaires à disposer!

Mais ce fut Jean qui parut, seul. Lui jetant un coup d'oeil désappointé, Mme Brémont lui dit:

—Bonjour, mon grand, je pensais que tu viendrais avec ta fiancée... enfin, la surprise sera pour elle.

Sans répondre, il se laissa tomber dans un fauteuil de la salle à manger et Mme Brémont, baissant la tête, l'aperçut, tressaillit et dit:

—Qu'est-ce que tu as? tu es livide!

Le jeune homme jeta un coup d'oeil vers une longue glace et répondit d'une voix entrecoupée:

—Oui, j'ai l'air d'un cadavre... Je me demande comment j'ai pu arriver jusqu'ici.

—Que se passe-t-il? interrogea Mme Brémont, subitement inquiète. Un accident? tu as eu quelque chose, tu...

Sans la laisser achever, il dit d'une voix morne:

—Il y a, ma tante, que je suis un homme fini, perdu! perdu sans recours!

—Que dis-tu? Mais, ah çà! qu'y a-t-il? Un malheur? Oui, à Denise? Non. Alors à toi, mais parle, parle, tu me fais mourir!

—J'aimerais mieux être mort, comprenez-vous? mort, répéta-t-il obstinément. Je n'ai plus d'avenir, je n'ai plus d'espérance! Et moi qui avais

fait tant de rêves, qui attendais tout de l'avenir! je croyais tenir le succès, il m'était dû après tant de travail! Ah! de quel crime suis-je donc châtié?

Mme Brémont joignit les mains, ne comprenant pas, éperdue et brusquement, Jean clama avec une colère douloureuse:

—Avant six mois je serai aveugle, oui, aveugle, complètement, et je n'aurai plus qu'à faire des broches pour gagner ma vie!

D'abord Mme Brémont ne dit rien tant elle était suffoquée. Délirait-elle?

Alors d'une voix sourde, comme s'il devait arracher chaque mot de son cœur en sang, mêlant les termes techniques à son récit, Jean raconta sa visite au docteur Thiet.

Non, ce n'était pas des verres qu'il lui fallait. Les éblouissements, les obscurcissements subits de la vue qu'il éprouvait depuis quelque temps avaient une cause tragique et impatible; sa blessure à la tête, reçue en Pologne. On le lui avait expliqué longuement, la cécité venait, lente, inexorable. C'était comme un enlèvement que nul pouvoir humain ne pouvait enrayer, une fatalité sourde et obstinée, aucun verre n'empêcherait ses yeux de mourir, de n'être plus!

Mme Brémont compréhendait maintenant la tragique vérité. Elle baillait des mots sans suite, puis, tout à coup, elle éclata:

—Mais ce docteur est un âne, un imposteur! cria-t-elle véhément. Tu ne vois donc pas qu'étant l'ami de M. Deléris, c'est sur l'instigation de cet homme qu'il...

Fangès l'arrêta d'un geste las:

—Ma tante, M. Deléris n'est pas un malhonnête homme. Il me hait, je le sais, mais il ne s'abaîsserait pas à commettre une telle action. Le docteur Thiet est au-dessus de tout soupçon. Enfin, si j'avais douté de sa compétence, sinon de sa probité, je ne le pourrais plus maintenant. J'ai été voir Moreau, mon médecin habituel. Il a été effrayé positivement des ravages récents d'une blessure qui paraissait guérie. Il m'a confirmé l'atroce vérité. Je vous le dis, je suis fini, perdu... pire que mort!

Mme Brémont s'approcha de lui, serrant contre son cœur la tête de son neveu, répétant:

—Mon pauvre petit! mon pauvre enfant! comme tu dois souffrir!

Il reprit:

—Non, je ne souffre guère... J'éprouve une sorte de stupeur, d'accablement tel, qu'il me semble que c'est un autre qui parle par ma bouche. On dirait que mon cerveau ne fonctionne plus. Ah! je voudrais qu'une trappe s'ouvrit sous moi et me laissât glisser dans le néant, ne plus savoir, ne plus entendre, ne plus penser... C'est affreux!

Il ferma les yeux et une contraction douloureuse crispa ses traits; il dit, toujours inerte dans le fauteuil, et de cette voix atone qui faisait songer à une agonie:

—Thiet a été très paternel avec moi... il m'a offert de parler à M. Deléris. J'ai refusé. Je suis homme, c'est moi qui dois lui dire...

—Mon Dieu, tu ne redoutes pas cette scène...

—Je ne redoute rien au monde. J'ai l'impression que je suis tombé d'un seul coup au fond de l'abîme du désespoir. Rien ne peut m'arriver

de pire que ce qui m'a frappé si brutalement, tout à l'heure.

—On sonne, dit Mme Brémont en sursautant. Pourvu que ce ne soit pas M. Deléris.

—Mais si, mais si, il vaut mieux que ce soit lui! dit Jean d'une voix blanche.

—Tu me fais peur; tu es défiguré, écoute...

—Ah! pourvu que Denise ne soit pas avec lui! s'écria le jeune homme avec un subit sursaut de vie et d'angoisse terribles.

Mais, on ouvrait la porte du vestibule et ils n'entendirent qu'un pas d'homme. Deléris était seul. Mme Brémont se tordit les mains.

—C'est moi qui vais lui parler. Comment vais-je lui dire cela?

—Ma tante, fais-le entrer et que nous en finissions tout de suite. Je ne peux plus, je ne peux plus supporter ce que je ressens en ce moment. Fais-le entrer, ici, qu'importe.

Un peu surpris, M. Deléris fut introduit dans la salle à manger où la table, toute lumineuse de sa nappe, de l'orfèvrerie et des cristaux taillés, fleurie de roses blanches, avait un air de fête et de jeunesse.

Jean ne se leva pas en le voyant entrer. Il demeura anéanti dans le fauteuil comme si tous ses muscles étaient brisés. Il se sentait étrangement calme avec parfois une sorte de frisson nerveux qui le forçait à grincer des dents, et parfois aussi une minute d'extrême douceur, d'oubli, avec l'impression fugitive que tout cela n'était qu'un cauchemar, qu'il allait se réveiller heureux et tranquille. En quelques heures, il semblait avoir vieilli de plusieurs années et ses yeux hargards surprirent M. Deléris:

—Qu'avez-vous, Jean? interrogea-t-il, êtes-vous souffrant?

Alors, le malheureux garçon eut l'intuition qu'il ne pourrait prononcer les mots affreux encore une fois et désignant Mme Brémont affolée, il dit:

—Ma tante va... va vous dire.

Confusément, s'appuyant à la table où couraient les roses charmantes, la pauvre femme dit alors que Jean était allé voir Thiet, l'oculiste, celui-ci avait reconnu une grande faiblesse de la vue... il faudrait de longs soins... et même... enfin...

Elle s'arrêta, étouffant. Non, elle ne pouvait dire la vérité, et le regard qu'elle attachait sur M. Deléris était si tragique, si désespéré, celui d'une bête traquée demandant grâce, que l'homme murmura enfin, presque bas:

—Vous ne voulez pas dire qu'il va devenir aveugle?

Mme Brémont baissa la tête et il y eut un silence mortel comme si cette révélation plus brutale qu'un coup de poignard congelait l'âme, arrêtaît les sensations. M. Deléris passa sa main sur son front, puis se tourna vers Jean:

—C'est vrai? interrogea-t-il faiblement.

—C'est vrai! répondit le jeune homme, et il fut surpris de se sentir plus fort, comme prêt à affronter les pires paroles. M. Deléris était tombé sur une chaise, puis s'animant légèrement, il demanda:

—Est-ce que Denise sait?

—Oh, non! c'est à vous en premier que je devais en parler, répondit Jean en se redressant, mu par un besoin de faire face,

Il y eut un nouveau silence. Il fallait, positivement, que M. Deléris comprît, dans toute son étendue la révélation de ce drame. Un peu de sang revint enfin à ses joues devenues blanches, puis, tremblant, il dit :

—C'est affreux... je vous plains... vraiment, vous ne méritiez pas.... Et ma fille.... mais, que va-t-il arriver? Il me semble que Denise ne peut plus....

—Elle est libre, monsieur, libre.... Je comprends trop mon devoir!

—Libre? reprit Deléris en s'aninant progressivement. Non, elle ne l'est pas. Elle refusera de se libérer, c'est certain. Ah! je ne voudrais pas être cruel, pourtant: comment se fait-il que ce soit justement.... deux jours avant le mariage, quand il est impossible de rompre, que vous découvriez... comme par hasard, que bientôt.... vous n'aurez plus de situation.

—Assez, interrompit Jean en se redressant, lucide, fouetté par la supposition outrageante qu'il lisait dans les yeux de Deléris. C'est un hasard affreux, je le confesse, mais vous vous trompez en disant qu'il est maintenant impossible de rompre. Je ne suis pas homme à me faire entretenir par ma femme et Denise est libre, entièrement libre à partir de cette minute!

—Des mots que tout cela! riposta Deléris sombrement. Denise est rivée à vous. Croyez-vous qu'une fille honnête acceptera de se séparer d'un fiancé parce qu'il est éprouvé? Le voudrait-elle, dans un accès de clairvoyance, qu'elle n'oserait pas le faire! Vous êtes le héros. Se détourner de vous serait une vilaine action. Et moi, le père, ne rêvant que le bonheur de mon enfant, ne la mariant qu'avec répugnance—vous le savez—à l'homme d'avenir que vous étiez, je suis condamné maintenant à vous prier, à vous supplier d'épouser ma fille! Comment donc!

Il mit dans ces paroles une ironie cruelle et reprit, haletant, grincant des dents:

—Je le sens, ce mariage est devenu plus que jamais certain; ma pauvre fille est vouée à une existence de larmes, de regrets, de mesquineries, et c'est pourquoi je maudis l'heure où vous avez paru dans sa vie!

La colère, le désespoir l'emportaient maintenant. Il ne se contenait plus. Mme Brémond suppliait à voix basse:

—Calmez-vous! calmez-vous!

Il reprit, rougissant de minute en minute, cédant à sa violence d'homme sanguin:

—Voilà, voilà où j'en suis! Il y a six mois, Denise pouvait faire un mariage splendide, je l'avais près de moi en Angleterre, tous les bonheurs m'accueillaient. Et maintenant ma pauvre enfant n'aura de la vie que la tristesse noire du dévouement obscur, la tâche, magnifique peut-être, mais trop lourde pour ses dix-sept ans, de consoler, de soutenir, d'entretenir un homme qu'elle ne connaissait pas un an plus tôt!

—Monsieur.... commença Jean.

Ma's Deléris ne le laissa pas parler:

—Et vous vous étonnez que je sois content? Ah non! rappelez-vous encore une fois que je n'ai pas attendu que vous fussiez éprouvé pour regretter ce mariage. Je donnerais dix ans de ma vie pour que ma fille fût restée à Londres aux dernières vacances! Fou que j'ai été! Oh! vous avez la

part belle. Plus vous voudrez vous désister, plus elle s'attachera à son devoir, à sa tâche. Les femmes sont si romanesques! Et quand Denise se sentonnera, comme moi, que vous n'avez eu vent de votre cécité que.... deux jours avant la noce, il sera trop tard pour que sa clairvoyance lui serve à quelque chose! Vous pouvez être avec elle un mari détestable; on n'abandonne pas un aveugle! Qui m'assure même que vous n'avez pas escompté tout cela?

—Ne m'insultez pas, monsieur, dit Jean avec une sombre énergie. Je reconnais que vous êtes vrai en supposant Denise incapable de m'abandonner. Si je disparaissais....

—Allons, ne faisons pas de théâtre, ne parlons pas de suicide.

—Mon suicide n'arrangerait guère les choses; Denise, je connais ces âmes ardentes et dévouées, se consacrerait à ma mémoire et ce n'en ferait pas votre compte. Non.... il y a mieux.... si dur que cela soit, je préfère encore une solution atroce à la douleur d'être soupçonné d'un calcul odieux, poursuivit Jean avec une violence croissante; je préférerais cela au martyre de voir un jour ma femme, mon unique refuge, ma seule consolation d'infirmité, croire, à votre instigation, que je l'ai dupée pour m'assurer sa fortune.

—Que pensez-vous faire? interrogea Deléris frémissant.

—Je ne sais pas! Mais rien ne me semblerait trop dur pour vous prouver ma probité. Lui dire.... lui faire croire.... vous ou moi....

Il marcha à grands pas, cherchant furieusement un moyen de libérer la jeune fille, indigné par les suppositions de Deléris. Soudain, il dit:

—Ma tante, une feuille de papier, une plume, vite, vite!

Mme Brémond s'exécuta, machinalement comme une somnambule. Jean se mit à écrire rapidement. Deléris, sceptique, le laissait faire, les poings crispés. Enfin le jeune homme signa et tendit la feuille encore humide à Deléris qui lut d'une traite:

"Denise, permettez-moi de vous donner ce nom pour la dernière fois. Un malheur imprévu m'accable. Je croyais être libre de m'attacher à vous, n'avoir aucune attache avec le passé. Je m'étais trompé. J'apprends aujourd'hui qu'un nouveau devoir me réclame des engagements antérieurs me lient formellement et je dois renoncer à vous....

"Ne me jugez pas, plaignez-moi, hélas! Je n'ose vous demander de m'absoudre. Je n'espère de la vie qu'une chose pour vous: l'oubli. L'oubli total qui vous permettra de refaire votre existence comme je dois faire la mienne d'un autre côté. Adieu.

"Jean FARGÈS."

—Vous lui laissez supposer que... vous en épousez une autre? balbutia Deléris n'en croyant pas ce qu'il lisait.

—Oui, cette idée m'est venue subitement; elle me torture mais vous ne pourriez jamais m'accuser d'avoir convoité la fortune de votre fille. Elle est libre maintenant. Vous saurez lui trouver un autre mari.... plus heureux, plus riche....

—Vraiment, reprit Deléris, je ne trouve pas de mots pour vous dire....

—Ne dites rien, je n'ai plus la force de vous entendre. Partez, partez vite pour que je n'aie pas le temps de revenir sur ma décision. Moi, je vais quitter Paris, votre fille ne me reverra jamais, je m'y engage par serment et ma tante s'engage aussi à ne pas révéler la vérité à Denise. Mais partez, partez!

Il le chassait presque dans un dégoût, une souffrance inexprimables. Deléris pressa son front dans ses mains. Ainsi, l'effroyable cauchemar se dissipait, tout s'annulait, Denise était libre, l'avenir lui appartenait! Quelle délivrance! Mais il était trop bouleversé pour s'en réjouir. Il dit encore, tendant sa main:

—Pardonnez-moi, j'ai été implacable... je suis père, vous ne pouvez comprendre.

—Mais partez donc! cria Jean, hors de lui à son tour, partez, vous m'avez assez torturé et si je revoyais De... M^{lle} Deléris, je ne répondrais plus de moi, comprenez-vous?

L'homme courba les épaules et sortit, éprouvant une honte mortelle devant cet homme qu'il avait outragé et qui avait le droit de le chasser au nom de sa valeur morale. Au bas de l'escalier, il se heurta à Mme de Monfermeil qui arrivait avec Denise.

La nécessité de ruser, de mentir lui rendit sa clarté d'esprit. Prenant le bras de sa fille, il dit vivement:

—Il y a un changement, nous dînons au Meurice, allons à l'hôtel. Chauffeur! attendez-nous, ne démarrez pas.

Le chauffeur s'arrêta et tous trois remontèrent dans le taxi-auto, tandis que Mme de Monfermeil, un peu étourdie, disait:

—Qu'y a-t-il donc! Mme Brémond n'est pas malade?

—Non, non, pas du tout, je vous d'rai cela là-bas. Tu vas bien, fillette?

Pour se donner contenance, il tapota la joue de sa fille, mais la lettre, dans la poche de sa jaquette, lui brûlait le côté. Il sentait qu'il allait commettre une mauvaise action et se répétait, pour s'en absoudre:

—C'est nécessaire, je suis père avant tout... Pauvre Denise, comme elle va souffrir... pendant quelque temps, mais dès demain je l'emmène à Londres. Elle ne sait pas, elle ne saura jamais la vérité!

Sous le lustre de la salle à manger de Mme Brémond, la table blanche était toujours parée, scintillante de son orfèvrerie, de ses cristaux taillés, toute fleurie de roses pâles, mais la fiancée ne devait pas paraître...

L'heure fatale, l'heure du Destin venait de sonner!

IV

LE MALHEUR DES UNS...

Mme Stéphanie Fargès était une vieille dame soigneuse, alerte, curieuse comme une chatte, qui, selon les paroles de son entourage, "avait eu des malheurs".

Mariée jeune, elle avait tour à tour soigné son mari, mort phthisique, puis une fille morte à vingt ans. Un de ses fils, ayant fait de mauvaises affaires, s'était expatrié en Amérique et avait été tué

en Californie dans une rixe banale et sombre entre chercheurs d'or. Enfin, son petit-fils, qui l'aidait à vivre de son travail, avait disparu en Champagne et, à soixante ans, Mme Stéphanie était seule avec de très petites rentes.

Elle vivait en recluse dans son appartement de trois pièces, sis dans un quartier populaire de Nice, et c'est là qu'un jour Jean Fargès vint sonner.

Elle ouvrit et cria, toute joyeuse:

—Toi! et ta femme?

Mais tout de suite, à l'air accablé du jeune homme, à cet aspect "mutié" eût-on dit tant l'épreuve l'avait amputé de toute ardeur, elle devina un drame et l'introduisit dans son humble salle à manger où de fausses faïences décoraient naïvement des murs indécourageables...

Jean lui fit part de son malheur très succinctement. De M^{lle} Deléris il dit seulement: "Je lui ai rendu sa parole" et détourna nettement la conversation quand la vieille dame lui posa des questions sur "ce qu'elle avait dit en apprenant cela."

Elle écoutait, ses petites mains ridées posées sur ses genoux, et ses yeux s'emplissaient de larmes sincères et peu abondantes comme en ont les vieillards. Elle cherchait, sans les trouver, des paroles de consolation et n'osait même plus, devant ce grand désastre, sortir du buffet la liqueur de mandarines, réservée aux visites et dont elle était économe.

Cependant, c'était du malheur de Jean que devait jaillir sa prospérité.

En rentrant dans la villa, Fargès avait senti qu'il n'aurait pas la force d'y vivre seul en compagnie d'une bonne qu'il ne saurait guider. Il redouta la solitude effroyable, le désespoir sans adoucissement qui viendrait quotidiennement le visiter dans cette villa déserte. Au milieu de son désarroi, il avait pensé à sa vieille cousine.

Aussi quand le jeune homme lui demanda si elle consentirait à quitter son petit appartement sombre pour venir tenir la Villa Bleue, où Dévote, la jeune bonne, entretenait le désordre avec son, Mme Stéphanie pâlit, rougit, sourit, et, finalement, accepta, exultante!

La Villa Bleue, que Jean avait héritée de ses parents, représentait pour la pauvre femme l'équivalent d'un domaine princier.

Elle n'avait pourtant rien d'ostentatoire. Plantée au flanc du Mont Boron, qui domine la Baie des Anges, la Villa Bleue avait un toit de tuiles vernissées d'azur qui justifiait son nom. Toute blanche, des plantes grimpantes la masquaient à demi du côté de la route et elle ne se révélait, c'était, nue, d'une grâce italienne, que du côté du jardin, qui dégringolait dans un chaos de verdure et de rocs jusqu'à la mer.

Mme Stéphanie entra avec respect dans la villa. Pendant trois jours, sous prétexte de s'orienter, Jean la vit fureter dans toutes les pièces, ouvrant les placards, poussant des goussements d'admiration, émue, ravie, ébouie.

Jean l'avait fait meubler avec amour, cette Villa Bleue, où Denise et lui auraient dû passer de si tendres jours!

Stéphanie foula avec révérence le carrelage noir et blanc de la salle à manger, sévère de ses meubles de vieux chêne massif; elle apprécia

moins le salon Directoire, plein d'une sorte de nonchaloir heureux qui lui fit hocher la tête avec réprobation: trop de coussins dans ce salon-là!

Au premier étage, elle hésita pour elle-même entre une chambre jaune, avec un ameublement d'acajou, et une autre voisine, toute petite celle-là, tendue d'une toile de Jouy dont le sujet symbolique s'adornait d'un cartouche explicatif: "L'Amour fait passer le Temps", avec la réplique: "Le Temps fait passer l'Amour".

Cependant Stéphanie estima que ces tendres conseils étaient peut-être inutiles pour elle et se décida pour le vertueux acajou.

Enfin, elle eut bientôt la joie de faire savoir à ses amis "qu'elle serait très heureuse de recevoir leur visite". Et ce fut dans la villa un défilé de vieilles personnes qui poussaient des exclamations de "connaisseurs" devant la profondeur des placards, la tenue de la cuisine; soulevaient le tissu des rideaux et s'ébahissaient devant les tableaux qui avaient de... si beaux cadres.

Jean ne s'inquiétait pas de ces visites. Stéphanie le voyait à peine. Il vivait enfermé dans sa chambre, très vaste, lumineuse, encore éclairée par un immense tapis blanc, moelleux comme une peau d'ours polaire. Ou bien, il se réfugiait dans son atelier, attenant à la villa, et dont la baie, placée un peu haut, n'encadrait que le bleu de la mer. Bientôt, il ne verrait plus tout cela! bientôt cet atelier d'une nudité grecque que le soleil emplissait à midi d'un fleuve d'ombre serait pour lui comme un souterrain! Et pris de désespoir, il sortait, étudiait son jardin, le panorama, les jeux du ciel et des eaux afin de ne rien oublier.

Souvent il descendait au bord de la mer par un chemin tortueux, âpre et délicieux, tout fleuri de masses de géraniums roses. De place en place, une étroite terrasse supportait un grand arbre, un banc, un coin charmant où il avait rêvé jadis. Il revoyait son enfance heureuse, entre son père et sa mère tendrement unis. Un soir, son père avait rapporté une très belle copie de la *Ronde de nuit* de Rembrandt et l'enfant avait eu à peine le droit de la regarder. "Tu la verras quand elle sera encadrée", dit son père, qui voulait placer le tableau dans la salle à manger.

Or, cette nuit-là, Jean ne put dormir. Il conservait un souvenir étrange de ce tableau, entrevu à table à la lueur du lustre. De grand matin il se leva et, se glissant dans le cabinet de travail de son père, il s'empara du rouleau et courut dans le jardin pour être seul.

C'était l'hiver et l'aurore montait rose, tiède, emperlée de rosée. Sans bruit, il gagna l'étroit sentier, atteignit une terrasse où trois palmiers embarrassés de leurs palmes énormes, abritaient un banc, et là, tranquille, sûr de n'être point dérangé, il défit le rouleau.

Et cette ombre géniale répandue sur le groupe de Rembrandt, l'éclat admirable de la tunique jaune, cette vie ardente et retenue l'enthousiasmaient. Ce fut de ce matin-là qu'il sut qu'il était peintre. Sa vie d'artiste était née de cette heure, tandis que l'aurore d'hiver montait dans le ciel, translucide.

Parfois, Mme Stéphanie l'accompagnait jusqu'aux rochers de la grève. Quand la mer était forte, il était dangereux de s'y aventurer. Un

homme eût été facilement emporté par les vagues; assise un peu plus haut, sous les pins maritimes, Mme Stéphanie, tout en tricotant des "cache-nez" pour son petit-cousin Jean, tentait de lui faire la morale. Mais il l'interrompait et lui demandait seulement: "Parlez-moi de vos malheurs."

Sur ce sujet, la pauvre femme était intarissable. Certes, dans la vie courante, elle témoignait d'une regrettable mesquinerie et peut-être Jean s'était-il donné là non point une gouvernante mais une despotique souveraine. Mais il n'oubliait jamais ses épreuves et trouvait juste que la catastrophe qui le retranchait du reste des humains profitât au moins à quelqu'un...

Elle profitait certainement à Stéphanie. La bonne dame grossissait, ses maigres épaules se renversaient en arrière maintenant: elle portait avantageusement une robe d'intérieur neuve; de jour en jour, elle se sentait devenir propriétaire.

Pourtant elle se demandait souvent comment consoler son jeune cousin. Puis, elle hochait la tête se disant que le jeune homme avait l'air, en somme, de très bien accepter l'épreuve. Elle inclinait à penser qu'il n'aimait peut-être pas sa fiancée et ne la regrettait point...

Quant à son art, Stéphanie ne se doutait pas une seconde que le jeune homme pût le regretter comme un fils mort. Un talent? c'est si peu de chose pour le commun des mortels! Ne voit-on pas chaque jour, du reste, des gens qui changent de profession, le comptable devient vendeur et le boutiquier représentant! Pourquoi l'artiste n'agirait-il pas de même?

Hélas! un art c'est un être qui vit de sa vie propre et fiévreuse dans un autre être, et qui veut agir, dominer, qui a si bien imprégné la moelle, le sang de sa séduction terrible que, pour l'arracher de soi, il faudrait s'arracher le cœur avec toutes ses racines!

A quoi bon dire cela à Stéphanie? Il sentait chez sa cousine une si profonde et naïve incompréhension que, devant elle, Jean affectait un calme inerte; cette placidité trompait la vieille dame. Mais, quand il était seul dans son atelier, des accès de douleur éperdue, des révoltes contre le destin, de sourds désirs de courir à Londres s'emparaient de lui. Il agonisait dans son génie et son cœur mutilés; la détresse de sa jeunesse, rognée aux aîles, l'étreignait. Il avait tant attendu de la vie, se déclarant la force de dompter le sort! Là-bas, à Rome, on lui reprochait d'avoir une âme d'autocrate, des instincts de grand seigneur sifflant le bonheur comme il sifflerait ses chiens. Hélas! il avait tiré des traites sur la vie... et elles étaient protestées.

Alors Jean sanglotait sans larmes, succombant sous l'assaut de souvenirs corrosifs et Stéphanie n'eût pas reconnu dans cet homme égaré le grand garçon mélancolique qui lui faisait vis-à-vis chaque jour dans la salle à manger, tournant le dos à cette *Ronde de nuit* de Rembrandt qu'un matin elle avait voulu nettoyer, les tableaux noirs "n'ayant pas l'air propre", disait-elle.

De jour en jour la vue de Jean s'obscurcissait. Parfois il souffrait de longues heures, déjà noyé dans une ombre sans lumière. La lecture, le dessin lui devenaient impossibles, le paysage radieux tantôt s'endeuillait sans raison, tantôt se défor-

maît d'une façon grotesque et tragique. Il en venait parfois à fermer les yeux, à se rendre aveugle... avant le temps.

Un jour qu'il était ainsi, il tressaillit.

Quelqu'un jouait du piano dans le salon.

Jean n'aimait guère la musique. Autrefois son esprit—toujours bruisant de projets merveilleux, empli de visions d'art—ne s'intéressait pas aux souples jeux de l'harmonie. Mais, ce jour-là, il lui sembla que la musique était le langage des d'eux... Le regret éperdu des bonheurs impossibles, le lyrisme exaspéré de la souffrance, palpitait et sanglotait dans la mélodie poignante; ce scherzo de Chopin fit monter des pleurs à ses yeux et ses larmes tombèrent sur son cœur aride comme une pluie bienfaisante.

La musique le détendit. Ah! Qui jouait ainsi? Était-il possible que les mains de Stéphanie, si habiles à fourbir et à tricoter, sussent lier des notes avec une telle virtuosité? Intrigué, il entra dans le salon.

Une jeune fille en simple robe grisâtre était là qui jouait devant Mme Fargès. Elle tourna la tête en entendant entrer le jeune homme et il lui tendait les mains en disant vivement:

—Maria Chasler? n'est-ce pas?

Les Chaslier étaient des amis de sa famille, Maria avait joué avec lui autrefois dans le jardin de la Villa Bleue, et chez elle, à Monte-Carlo, où elle habitait. Elle avait vingt-deux ans, un air de vaillance et de belle santé. Grande, forte, lourde même, ses longs cheveux plats et noirs s'enroulaient sur sa tête en tours sans élégance; son honnête visage coloré luisait, ignorant la poudre de riz; Fargès remarqua ses dents larges et saines et dit:

—Comme vous jouez bien, Maria! Moi, un profane, moi qui faisais profession de dédaigner le plus coûteux des bruits, vous m'avez charmé. Voulez-vous continuer ce morceau?

Elle obéit de bonne grâce tandis que Mme Stéphanie lui racontait que Maria possédait toutes les qualités et, actuellement, se dévouait à soigner sa grand-mère perclus depuis plusieurs années.

Elle était sympathique du reste, tant on la devinait bonne personne. Il ne fallait pas demander à son jeu, correct jusqu'à la sécheresse, les nuances passionnées qui émeuvent les foules, mais la netteté absolue semblait triompher aisément de tous les obstacles de mesure et de doigté et, pendant une heure, Jean l'écouta avec plaisir.

Mme Stéphanie l'observait.

Quand Mlle Chaslier parla de rentrer chez elle, Mme Fargès offrit de l'accompagner; elle était si occupée à causer avec la jeune fille qu'elle ne vit pas le facteur apportant un courrier à la Villa Bleue.

Jean, debout près de la grille où il venait de reconduire Mlle Chaslier, prit les lettres des mains du père Sarriguet et devint terriblement pâle en reconnaissant sur une large enveloppe ivoire l'écriture de M. Deléris.

—Eh ben, monsieur Jean, qu'est-aco? interrogea le père Sarriguet en replaçant sur ses épaules la courroie qui tenait sa boîte.

—Rien, rien, répondit le jeune homme qui sentait le facteur dévoré de curiosité et ne voulait rien dire.

Le laissant planté devant la porte, Fargès tourna les talons et monta rapidement dans sa chambre.

Chaque battement de son cœur semblait répéter: "Denise! Denise!" et il se rendait compte que son art mort, la cécité même, étaient moins douloureux que la perte de la jeune fille au visage d'une blancheur de neige sous l'ombre des bandeaux ondulés. Qu'allait-on lui dire dans cette lettre? Quelles paroles d'espoir renfermait-elle? Contre toute espérance il espérait de bonnes nouvelles. Peut-être Denise savait-elle et voulait venir. Mais elle eût écrit elle-même dans ce cas!

Debout près de la fenêtre, il décachetait la lettre et lisait avidement:

"Londres, juin 19..."

"Cher Monsieur Fargès,

"Ne soyez pas surpris de recevoir une lettre de moi. Je sens que je vous dois des nouvelles et je veux vous réitérer ma sincère admiration pour la façon héroïque dont vous avez agi."

Jean laissa tomber la missive. N'était-ce que cela? Il ne voulait pas des louanges de cet homme. Mais non, il devait y avoir autre chose pour justifier quatre pages serrées. Il reprit la lettre, sauta par-dessus les assurances d'estime, les excuses prévues: "Vous ne pouvez comprendre, je suis père", etc., et tomba enfin sur ces mots:

"Le billet que vous avez écrit à ma fille était nécessaire dans sa concision, brutale pour trancher tous les liens, mais j'ai compris qu'il serait inique que Denise, de ce fait, cessât de vous estimer. Je lui ai donc expliqué que vous aviez, dès le début, agi avec une honnêteté parfaite, ayant véritablement cru être libre de vous engager. Je lui ai répété tant de fois: "J'estime Jean Fargès beaucoup plus maintenant que jadis, il a fait preuve d'héroïsme en acceptant de remplir un devoir sans attrait au lieu du mariage d'argent et d'amour qu'il pouvait conclure", j'ai tant dit à ma fille qu'elle devait vous plaindre et non vous condamner que je puis vous affirmer qu'elle n'éprouve à votre égard aucun sentiment de mésestime.

"Je me devais, je vous devais également de créer cet état d'esprit."

Jean avait caché son visage dans ses mains.

Il lui semblait qu'une partie de sa douleur venait d'être brusquement enlevée de ses épaules. La pensée du mépris de Denise l'avait torturé plus que toutes les autres considérations et c'était en cédant à l'excès de désespoir causé par cette pensée, qu'il avait plus d'une fois écrit une lettre, révélant tout à la jeune fille, lettre jamais envoyée. C'était en songeant à ce mépris de la part d'une créature chérie, que le jeune homme était parfois descendu au bord de la mer, quand les vagues étaient fortes, dans l'espoir secret d'être emporté...

Puis il avait honte de sa faiblesse, remontait à la villa, reprenait son déchirant fardeau de misère et tâchait à surmonter sa peine en songeant à Stéphanie, trotinant alerte, vaillante malgré tant de deuils et de larmes.

Maintenant, il n'aurait plus ce fer rouge posé sur son cœur; pendant une seconde, il eut l'il-

lusion que tout le reste s'effacerait aisément puisqu'il était sûr de ne point être méprisé par elle. C'était bien une illusion! Il semble que les douleurs sont comme les mauvaises herbes; quand on en arrache une, toutes les autres grandissent plus libres et plus ardentes!

Mais pour la première fois, depuis son arrivée à la Villa Bleue, Jean connut quelques instants de trêve.

Pendant ce temps, Mme Stéphanie, passant son bras sous celui de Mlle Chaslier, causait avec la jeune fille.

Elle donnait des détails sur la vie de son cousin. Elle savait peu de chose sur la fiancée mystérieuse, "une drôle" qui n'avait pas dû insister beaucoup pour l'épouser. Puis elle fit glisser la conversation sur des sujets généraux et dit enfin légèrement, plissant ses petits yeux astucieux:

—Et vous, Maria, toujours des idées de religion?

Car ce n'était un mystère pour personne que Mlle Chaslier parlait souvent de se faire religieuse.

—Avez-vous enfin prononcé des vœux? demanda la vieille dame, taquine.

—Non, répondit Maria avec une gravité tranquille, ne paraissant pas sentir la taquinerie de la vieille dame.

—Bah, reprit Stéphanie, vous vivez quasiment comme une religieuse, soignant votre grand-mère comme vous la soignez!

—Père Anselme, mon confesseur, me le dit souvent et je le crois, dit Maria avec douceur.

—Et vous n'aimeriez pas devenir ensuite le modèle des épouses chrétiennes?

—Les jeunes gens d'aujourd'hui sont tellement frivoles! répondit Maria avec plus de vivacité. La vie de mes amies mariées m'apparaît si vaine, si vide. Je voudrais de plus grands devoirs... Vous me trouvez vaniteuse peut-être?

—Non, Maria, mais je pense... que tous les jeunes gens ne se ressemblent pas... Il y a quelquefois des êtres qui demanderaient dans la vie conjugale un dévouement exceptionnel...

Mme Fargès sentit le bras de Maria tressaillir légèrement. Elle avait compris l'allusion voilée de la vieille dame et ses paupières battaient un peu. Stéphanie pensait qu'elle en avait dit assez et enchaîna sans interruption:

—Je vous assure que ma vie a été beaucoup plus triste que celle des religieuses. Mais, voici votre tramway, Maria. Puis-je vous demander une faveur?

—Parlez, dit vivement Maria.

—N'oubliez pas de venir quelquefois distraire la détresse d'un pauvre garçon aveugle, abandonné par sa fiancée.

—Je n'oublierai pas, répondit la jeune fille lentement en baissant les yeux.

Le tramway arrivait, grinçant horriblement. Mlle Chaslier y monta, lourde et agile, bien en équilibre sur ses vastes pieds à chaussures sans talon, et Mme Stéphanie revint vers la villa l'esprit tout envahi de pensées:

—Elle est si dévouée... tout à fait son affaire... et puis... elle a l'habitude des vieillards... elle me connaît... je ne quitterais par la Villa Bleue...

Et, relevant la tête, elle regarda de loin la villa sous ses draperies de feuillage, l'enveloppant d'un

coup d'oeil paisible et fier de propriétaire anticipée.

Les mois passèrent, la misère de Jean ne passa point, mais il parut en prendre la sombre et amère habitude. Un jour, pourtant, tout le passé qu'il s'efforçait d'ensevelir, reentra brusquement dans la maison avec deux lettres recommandées. L'une émanait du gouvernement et lui proposait d'acquérir, pour le musée du Luxembourg, le tableau de la *Jeune fille à l'écharpe* exposé au Salon dernier. L'autre était envoyée par un Américain offrant une somme considérable pour le portrait de Mlle Deléris.

Vendre le portrait de Denise! Mais, que pouvait-il en faire? M. Deléris n'en voudrait pas, refusant de placer sous les yeux de sa fille un souvenir constant de Jean. Le garder? Bientôt, il ne le verrait plus!

Eh, bien! il donnait la préférence au gouvernement. Denise, perdue pour lui, irait au Luxembourg; elle poursuivrait, sous les lambris officiels, le rêve extasié qui illuminait son pâle visage. L'Américain n'en aurait pas.

Mais, en envoyant sa réponse, le jeune homme eut l'impression qu'une autre muraille s'élevait entre lui et la jeune fille; il lui semblait, en livrant ce portrait à la foule, répudier le passé! Pourtant, il lui était doux de songer qu'à défaut de son amour, il donnait à Denise l'immortalité!

Et quand les mimosas refleurirent, l'hiver suivant, le jeune homme ne les vit pas. C'était fini. Pour cet homme, épris de couleur et de lumière, il n'y avait plus désormais d'aurore ni de crépuscule, de mer bleue ni de roses ardentes. Il n'y avait plus que la nuit.

Et Denise? Que devenait-elle à Londres? Avait-elle déjà épousé ce lord Ferling à qui elle avait préféré Jean? Il ne voulait plus se le demander. Autour de son cœur mutilé, il mettait une dure armure de froideur, d'impassibilité, d'ascétisme, mais, parfois, les vers du poète arabe revenaient bruire dans l'âme héroïque du jeune homme:

Songe ou réalité? J'ai vu dans le soir bleu
Passer une déesse en robe de lumière...

Et, pâle comme un supplicié sur la roue, Jean fermant ses yeux demeurés purs et transparents, songeait: "Se souvient-elle seulement que nous nous sommes aimés?"

DEUXIEME PARTIE

I

FACE A FACE

Les mouettes volaient à ras des flots; avec leurs grandes ailes blanches, on eût dit un peu d'écume qui soudain s'incarnait et s'échappait de la crête des vagues. Parfois, aussi, elles se réunissaient en une seule nuée et s'abattaient dans le sillage éblouissant que le yacht *Ariel* laissait sur la mer saphirine.

Et le yacht, vu des côtes espagnoles qu'il venait de quitter, n'avait-il pas l'air lui aussi d'un oiseau de mer, avec sa coque immaculée et sa légère aigrette de fumée?

Il filait, rapide, d'un air pressé et compréhensif comme une hirondelle qui retourne au nid de ses amours. Rien n'est plus expressif qu'un bateau pour qui sait le regarder: le transatlantique est ventripotent et lourd comme un financier; les cuirassés sont pontus comme des poulaines. Le bateau à voiles a toujours un air décoffé et frivole et le yacht, c'est comme un meuble de salon, semble savoir où il va et pourquoi il y va...

Septembre était sur la Méditerranée la grâce de ses rayons couchés. Les saisons se sentent aussi bien sur les flots que dans les forêts. A défaut de feuillages roux, la mer automnale a un air convalescent et attendri, provenant d'une lumière oblique.

Dans sa course, le yacht froissait les flots et, dominant ce froufrouement, on entendait des rires sur le pont.

Les yachtmens ne devaient pas s'ennuyer. C'était du reste tous gens fortunés, sans souci du lendemain, promenant leur oisiveté sur les plus belles eaux du monde.

Peut-être aussi que, malgré les apparences de bonne humeur, le petit yacht promenait des douleurs inavouées, des colères et des haines...

Ma's la correction mondaine n'en laissait rien paraître sur le visage des passagers et Walter Jones, debout derrière son appareil photographique, désespérait de mettre au point et d'obtenir un peu de tranquillité. Il répétait:

—Ne bougeons plus! un, deux.... Qui remue encore? Miss Ellen vous sortez de l'objectif. Je vous en prie, rapprochez-vous de lord Ferling.... encore un peu plus près...

—Ah! vous m'agacez! protesta subitement Ellen en se détachant du groupe que Walter Jones voulait photographier. Attendez une seconde, je vais aller à côté de lady Ferling, il y a de la place et je ne "sortirai" plus de l'objectif, comme vous dites.

Faisant demi-tour, Ellen Ferling alla se placer à droite de la mère de lord Ferling qui lui prit la main, l'attirant contre elle, tandis que le jeune Walter Jones recommençait:

—Ne bougeons plus! Voyons, mistress Dodge, empêchez donc votre voile de voler...

—Et le vent de souffler peut-être? répliqua avec impertinence la jeune et vive Anglaise qui répondait au nom de mistress Dodge. La peste soit des photographes amateurs qui accusent toujours les éléments de leurs bêtises.

—Je ne suis pas un amateur, madame, rétorqua vivement M. Jones. Quand on a, comme moi, un passé de onze mille sept cent onze photographies, prises sous toutes les latitudes, réunissant les types les plus variés, les sites les plus connus ou les plus rares, on ne saurait être traité d'amateur.

—Et pendant ton discours, mon vieux, interrompit Eric, le vent a eu le temps de tomber et de se relever. Vite, vite, j'ai hâte de faire un bridge, moi. Allons, voilà la mer qui commence à faire des siennes.

Enfin, le déclin fonctionna et le groupe put se disperser juste au moment où de grosses vagues soulevaient le yacht *Mouette*, résidence flottante et temporaire d'Eric Ferling, de sa mère et de ses invités, en croisière dans la Méditerranée.

—Et vos photos d'Alger sont-elles réussies? interrogea, en s'approchant de M. Jones, Denise De'érés.

—Incomparables! répondit modestement Walter Jones qui toujours employait, en parlant de lui-même ou de ses œuvres, des qualificatifs superlatifs. Vous les verrez après le dîner. Lady Ferling en almée, mistress Dodge en mariée arabe, vous, miss Denise, en sultane, voilà trois portraits que n'importe quelle revue d'art m'achèterait à des prix d'or. Vous entendez bien? A prix d'or!

—Et vous avez l'intention de continuer ainsi à fixer nos divines silhouettes tout le long du voyage, interrogea Mme Dodge.

—Oui, madame. A Marseille il faudra que je vous fasse en Provençale. A Naples....

—En Napolitaine, probablement.

—Et au Caire....

—Nous n'y sommes pas encore, dit Mlle De'érés. Y arriverons-nous jamais?

—Comment! vous espérez faire naufrage?

—Non, mais il me semble qu'un pays, la Sicile peut-être, ou les Cyclades, va nous retenir.

—Oh! j'ai toujours rêvé de la Sicile, dit lady Ferling.

—J'ai entendu parler, reprit Denise, d'un cloître adorable à Palerme, Saint-Jean des Ermites, je crois....

—Denise ne parle que de cloître! exclama miss Dodge en riant. A Alger tout ce qui a un air de mosquée vous passionnait; les Carmels espagnols vous laissent rêveuse... auriez-vous la vocation?

La jeune fille rougit légèrement en répondant:

—Je suis un peu lasse de la vie, c'est tout!

Lady Ferling sourit avec amertume.

Soudain, Eric qui s'était absenté, revint, brandissant des lettres en disant:

—Oh! Denise dear, je suis terriblement excité!

Mlle De'érés le regarda avec un étonnement paisible.

—Je lis des choses excitantes dans les lettres de mon ami Dick Cock. Vous savez que c'est un des meilleurs footballeurs d'Angleterre?

—Ravie! dit Mlle De'érés d'un air absent.

—Son équipe n'était pas encore au point, il s'est rencontré avec les Tottenham Court, une des meilleures équipes de Londres. Cock a fait des dégagements impressionnants. Il s'est cassé trois dents à cause d'un croc-en-jambe d'un concurrent qui a été disqualifié, mais il est heureux quand même car son équipe a gagné avec le score de deux buts à un! Excitant, n'est-ce pas?

Denise ouvrait de grands yeux ébahis: "dégagements", "score", "buts"? autant d'arcanes pour elle. Eric reprit, enthousiaste:

—Quand je serai revenu en Angleterre, vous verrez miss Denise, comme je sais dégager de la tête au pied...

—Vous cassez-vous trois dents chaque fois? interrogea Mlle De'érés simulant l'inquiétude.

—Oh! Denise, je sens que vous n'aimez pas le noble football! dit le jeune lord avec reproche.

Denise préféra les sujets artistiques! fit une voix sarcastique près d'eux.

—Un bridge! clama Eric sans avoir l'air d'entendre! Vite, mademoiselle Denise, soyez ma partenaire, installons-nous.

—Non, impossible, je pense que j'ai de longues lettres à écrire et si nous sommes à Marseille ce soir, je veux absolument les mettre à la poste.

—Alors, vous refusez de faire un bridge?

Le jeune homme prit une expression désolée très comique sur sa rouge figure, plus foncée que ses cheveux blonds. Décidément,—pensa Denise malicieusement,—la mélancolie et toutes les manifestations physiques de la contrariété ou de la tristesse lui seyaient fort mal. Il ne faut pas être couleur de brique pour prendre des airs intéressants qui supposent un teint pâle, des yeux noirs fatals....

Allons! Allons! qu'allait-elle penser là?

Elle secoua la tête en répondant, courant vers la cabine:

—Vous ne m'attendriez pas, il faut que je me retire!

Denise se sauvait en riant et, prête à rentrer dans sa cabine, elle se heurta à une grande jeune fille très blonde, l'air impérieux et digne d'une Elisabeth d'Angleterre toisant Marie Stuart. C'était celle qui, quelques minutes plus tôt, avait insinué que Denise préférait les arts aux sports...

—Ah! lady Gwendoline, dit Mlle Deléris, pourquoi n'êtes-vous pas venue vous faire photographier?

—L'objectif est trop petit pour tant de personnes, répondit la jeune fille froidement. Une de nous devait se retirer... je me suis retirée.

—Je vous aurais volontiers cédé la place, répondit Denise d'une voix un peu basse.

—Mais, ma chère, je ne le souhaitais pas, croyez-le, répliqua lady Gwendoline Farigham avec hauteur.

Denise la regarda avec une expression de douceur et de regret, puis, sans insister, elle laissa passer la jeune fille et rentra dans sa cabine.

Là, elle s'assit devant un petit bureau, mais elle n'écrivit pas et songea, le menton dans ses paumes.

Pourquoi devait-elle blesser quelqu'un? Lady Gwendoline Farigham, petite-cousine d'Eric, aimait le jeune homme et, de tout temps, les Farigham avaient destiné leur fille riche et titrée, à lord Ferling. Denise, apparue dans la vie du jeune Anglais, détruisait ces plans et faisait souffrir une créature qui ne lui avait jamais rien fait.

Parfois la jeune fille avait essayé de parler à Eric en faveur de lady Gwendoline, mais le jeune homme détournait la conversation, ou bien il déclarait qu'il ne pouvait souffrir les blondes, en regardant d'un air admiratif les sombres ondulations de Denise.

Était-ce cela, la vie? Souffrir et faire souffrir? Elle médita quelques instants. Lady Gwendoline regrettait-elle vraiment son cousin? Devait-elle croire, comme la jeune Anglaise semblait le dire, "qu'elle cédait volontiers la place"? Alors pourquoi avoir accepté plusieurs mois d'intimité sur le yacht? Indifférence ou secret désir de ne pas abandonner le champ de bataille?

Tout cela était odieux à Mlle Deléris. Elle soupira.

Pendant ce temps, le brusque mouvement de houle était tombé, il fallait profiter de l'accalmie pour mettre à jour la correspondance et celle de Mlle Deléris était terriblement en retard. Elle prit, dans un casier, un papier à lettre où des

mouettes volaient autour d'un ancre et commença d'écrire à Mme de Monfermeil.

"En mer. 22 septembre 19....

"Chère Madame,

"L'en-tête de ma lettre va vous surprendre d'autant plus qu'il est extrêmement vague et, si le timbre de la poste où je vais jeter cette missive n'est pas apparent, vous ignorerez si cet "en mer" décrit les flots de l'océan Indien ou les coraux de la mer Rouge.

"Je suis simplement en Méditerranée, entre Alger et Marseille, plus près de cette dernière ville. Je vogue depuis trois semaines en compagnie de lady Ferling et de son fils Eric, ainsi que de nombreux amis.

"Vous serez peut-être étonnée que j'aie ainsi quitté Londres si vite après la mort de mon pauvre papa. Je ne le voulais pas. Le chagrin de cet adieu si brusque et si déchirant, l'horreur de cette disparition subite, alors que, le matin même, père paraissait en bonne santé, m'emplissait l'âme. Depuis qu'il était ainsi parti d'une congestion en quelques instants, je n'avais d'autre soulagement que d'aller au cimetière, de m'asseoir près de sa tombe, de lui parler, de me sentir encore près de lui qui m'a si profondément aimée.

"Nous n'avions pas toujours les mêmes idées, et comme je regrette maintenant de l'avoir contrarié! Au reste, n'était-ce pas lui qui avait raison? Quelles que fussent nos divergences d'opinions, comme je sens qu'il m'aimait et voulait mon bonheur! Depuis que j'ai quitté la pension pour aller vivre à Londres, comme il me gâtait pour me faire oublier... ce que je n'oublierai jamais.

"Bref, quand lady Ferling vint m'inviter à la croisière qu'elle allait faire en Méditerranée, j'ai refusé avec une sorte de répulsion. Lady Ferling a toujours été très bonne pour moi et, malgré la différence de caste, m'a toujours traitée comme sa fille. Mais abandonner ainsi mon pauvre papa dans l'humide tristesse d'un cimetière londonien m'apparaissait comme une action impie qui me bouleversait. Je refusai donc. Malheureusement, sur ces entrefaites, je pris de la bronchite et le docteur m'ordonna de quitter l'Angleterre, au moins pendant l'hiver. Lady Ferling l'apprit et, d'instances en instances, me décida à l'accompagner.

"Nous avons quitté Plymouth le mois dernier. Dans la Manche, la mer a été brumeuse et douce; dans le golfe de Gascogne, ce fut terrible, et nous dûmes nous éloigner beaucoup des côtes. C'est au Portugal que nous fîmes les premières escales. Je ne vous décrirai pas ces pays que vous-même avez visités.... Mais, vous rappelez-vous l'apparition de Lisbonne, au bord du Tage, quand le ciel rouge du crépuscule s'étend derrière elle comme un étendard crépé d'or? Et je vous avoue que j'aurais voulu pouvoir demeurer quelque temps dans le monastère de Bélem, à rêver sans doute, à pleurer certainement....

"Après nous être arrêtés à Gibraltar, Alger, Malaga, nous faisons route pour Marseille. De là, sans longer la côte d'Azur, nous gagnons directement la Corse, puis Naples et, à la façon dont Eric Ferling dit: "Naples est le seul en-

droit "sur terre où l'on ne peut s'empêcher de laisser "parler son cœur", j'en conclus qu'il a l'intention de m'avouer sa flamme entre le Vé-suve et le Pausilippe.

"Car voilà le but réel du voyage, le dénouement prévu qui entrerait pour beaucoup dans mon refus de me joindre à la croisière. Certes, je dois être flattée de la tendresse de lord Ferling pour moi et du consentement affectueux de sa mère, mais... Vous me comprenez, chère madame. Je redoute Naples. J'ai l'impression que mon père, s'il s'est vu mourir, a, de toutes ses forces, souhaité ce mariage, m'a fiancée à lord Ferling. Je sens que la sagesse mondaine, toutes les considérations sociales me poussent à cette union; que mon devoir filial est presque d'accepter et je crains, au moment de la déclaration, d'être envahie d'une neurasthénie, d'un découragement qui me ferait dire non, ce qui serait déraisonnable.

"Déraisonnable". J'en suis à ne voir le mariage qu'à un point de vue "raisonnable". Est-ce ma faute s'il m'est impossible d'éprouver le plus petit battement de cœur quand Eric penche sur moi son honnête et rouge figure? Il n'est pourtant pas mal comme silhouette, un peu carré, un peu en bois, mais pas mal en somme....

"Et il est bourré de qualités morales. Sa transparence d'âme est indiscutable. Il n'y a aucun repli dans ses pensées, qui sont du reste trop peu profondes pour qu'on s'y perde. Allons, voilà que je me moque de lui! je ne puis en parler deux minutes sans en arriver là! C'est un sentiment fort peu conjugal. Dire que j'avais rêvé d'admirer celui que j'épouserai.... J'ai été bien désillusionné."

Denise s'arrêta d'écrire. Un flot amer de souvenirs submergeait son cœur. Admirer celui qu'elle épouserait! quelle folie et quelle chute! Certes, elle avait admiré, chéri, exalté un être par-dessus les autres. Il l'avait comme emportée sur des cimes adorables et, brusquement, froidement, comme on lâche un fardeau, il l'avait laissé retomber, très bas, dans la tristesse glacée de l'abandon.

Abandonnée.... Non, elle ne pouvait, sans un sursaut de douleur renouvelée, évoquer sa détresse, son désespoir quand la lettre de Jean lui avait été remise. Et d'abord, comme dans tous les malheurs imprévus, l'incompréhension, puis la révolte, presque la haine, et maintenant que la plaie était sinon guérie tout au moins un peu refermée, un désenchantement la minait, une amère défiance contre toute l'humanité, même contre le brave Eric. Pouvait-elle croire en ses paroles plus passionnément, plus énergiquement qu'elle n'avait cru en celles de Jean? En Fargès, elle avait placé son plus fier idéal, tout le bonheur de sa vie; elle se sentait comme spoliée de son droit à la joie, à la tendresse. Jamais plus elle ne connaîtrait cet abandon, cette tendre dévotion envers un jeune homme de qui on veut être, non seulement la compagne, mais l'inspiratrice émue et la consolatrice ingénieuse aux heures de lassitude....

Pourtant, se disait Denise, elle aurait dû se méfier.... Parfois Jean avait de brusques accès de découragement; était-ce bien alors ce "doute de soi" dont elle voulait être consolatrice où, simplement, un remords passant dans son âme, la

crainte—réalisée depuis—de voir son mariage entravé même, et cette pensée plus que tout déchirait Denise, n'avait-elle vu en elle que la dot? malgré ce que lui avait affirmé son père.

Sa tête brune appuyée contre la cloison de la cabine, les yeux fermés, Mlle Deléris ne pouvait s'empêcher d'évoquer la silhouette de Jean, tel qu'il était apparue, le jour de l'arrivée de son père, debout, svelte et gaîb sur le fond de pourpre de la portière, hautain comme un seigneur espagnol de la Renaissance, mais un seigneur énamouré, prêt à incliner sa haute taille devant la femme aimée.

N'était-ce pas ce jour-là que, plus clairement que jamais, il avait exprimé la crainte d'un obstacle? Mentait-il à ce moment-là? se demandait la jeune fille angoissée, et ce baiser brûlant et fugitif qui l'avait si profondément troublée, n'était-ce pas de sa part un baiser d'adieu?

Ah! pourquoi retourner vers les heures torturantes! Elle avait eu du courage cependant à ce moment-là; soutenue peut-être par sa dignité meurtrie. Très vite, avec son père, elle avait quitté Paris pour Londres, échappant aux commentaires des amies et des compagnes, écrivant peu, tâchant à oublier sans y parvenir.

Mais elle avait trop perdu en perdant Fargès. Pendant leurs fiançailles le jeune homme lui avait fait connaître une atmosphère rare, spirituelle et vivante. C'était l'esprit de Jean, son originalité, son ardeur qui créaient cette ambiance dans laquelle elle avait espéré vivre toujours. Il lui semblait, à Londres, être tombée du soleil latin dans les brumes saxonnes et, malgré elle, sa pensée retournait vers Paris.... le Luxembourg.... le salon de Mme de Monfermeil où Jean venait faire son portrait tout en parlant de leur voyage de noce à Rome. Jean, qui aimait cette ville comme la patrie de son âme, évoquait avec ferveur la cité noblement modelée, dirait-on, par la nature, les hommes et le temps; tels cyprès du Pincio valaient pour lui tous les obélisques de l'Egypte et le Jugement dernier de la Sixtine ne lui paraissait pas moins prodigieux qu'une forêt hindoue....

Elle l'écoutait, recueillie, et le moment du départ devenait chaque jour plus odieux que la veille. La jeune fille aspirait à l'heure enivrante qui les réunirait enfin pour toujours. *Toujours!* combien ce mot éternel paraissait bref pour l'immensité de son amour!

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la rupture.

Pourtant, jamais comme maintenant, le souvenir de Jean ne s'était imposé avec autant de despotisme. Était-ce parce qu'elle allait toucher aux côtes de France, à ce rivage méditerranéen au bord duquel il vivait avec....

Implacables, les deux mots se détachaient dans le cerveau de Denise: "sa femme". L'aime-t-il? A-t-il pour elle de ses regards ardents et doux qui la bouleversaient? Sans doute et elle.... Denise, est bien loin, bien loin, tout au fond de sa mémoire, comme une lettre d'amour oubliée dans un coffret....

Une brève révolte agite Denise; son joli corps souple se raidit dans la robe noire qui l'affine encore et elle sent des larmes mouiller ses longs

cils soyeux quand brusquement la voix d'Eric appelle, au travers de la porte:

—Miss Denise, venez, on aperçoit Marseille....

Alors elle se redresse et, courant presque, re foulant ses larmes, elle se précipite vers la lice pour voir dans le jour finissant Marseille dont les fenêtres incendiées de soleil couchant brillent comme des tisons sous la cendre bleuâtre du soir...

On fit une courte escale à Marseille. Le mistral rabotait la ville avec une puissance glaciale qui décevait. Dès le surlendemain, on proposa de reprendre le voyage et de fuir vers Ajaccio. Tout le monde restait à bord du yacht; seule Denise avec Dolly, sa femme de chambre, descendit à terre, voulant aller à Notre-Dame de la Garde et promettant de revenir après le déjeuner, vers trois heures.

Elle alla au sanctuaire célèbre qui semble pal piter de tant d'évocations ardentes inscrites dans le marbre de ses ex-veto. Vers midi et demi elle gagna un restaurant et, avec Dolly, s'installa à l'intérieur, bien que la terrasse ensoleillée fût suffisamment abritée.

Dolly étudiait le menu, et le débat était homérique entre sa connaissance limitée du français et le nom des plats. Jamais elle ne put prononcer bouillabaisse, et l'idée d'un perdreau couché sur un canapé la fit éclater de rire. Denise riait aussi et, écartant le brise-bise qui masquait la vue de la mer, jeta un coup d'oeil sur la terrasse.

Peu d'occupants par ce temps hostile. Machinalement, les regards de Mlle Deléris erraient de table en table, quand, soudain, elle devint très pâle, les yeux fixes, stupéfiée.

Non loin d'elle, Jean déjeunait. Non pas seul, mais avec deux dames, dont l'une était Mme Brémond, la tante de Fargès.

Paralysée par la surprise, Denise laissa retomber le brise-bise.

Depuis son arrivée à Marseille, elle n'avait presque jamais songé à Jean, trop accaparée par les excursions et ses compagnons de voyage. Le revoir lui donnait un choc d'autant plus violent, qu'il était inattendu, et, glacée, elle sentait cette présence la suffoquer d'une émotion grandissante. D'instinct, prudemment, elle souleva le soie du rideau et regarda de nouveau. Mais, aussitôt, son coeur battit plus fort, car elle s'aperçut qu'un massif de lauriers-roses voisin de la table en masquait une partie, et la jeune fille pensa immédiatement que là, invisible pour elle, devait être la femme de Jean...

Un désir passionné de la connaître avant de fuir ce restaurant l'envahit. Mais le maître d'hôtel, s'approchant de Fargès et de ses parentes, posa ostensiblement un plat à l'endroit où aurait dû se trouver Mme Fargès, ce qui indiquait péremptoirement que la place était inoccupée. Il n'était pas avec sa femme. Du reste, nulle alliance ne brillait à sa main gauche, longue, fine, un peu nerveuse, comme autrefois.

Comme autrefois!

Oui, elle devait partir tout de suite, ne pas risquer une rencontre. Que dirait-elle? Quels seraient son affront et sa détresse! Quelle attitude adopter? Le regarder dédaigneusement? A moins que ses yeux ne s'emplissent de larmes subites,

car Denise le sentait, malgré son aversion déclarée..., elle l'aimait toujours....

Elle l'aimait pour cette belle expression fière et tendre, pour ce mélange d'ardeur et de mélancolie qui rendait son regard si captivant. Elle l'aimait et le haïssait tout ensemble pour la gaieté aimable dont il faisait preuve à l'instant, penché vers les deux vieilles dames, riant en racontant quelque chose.

Ainsi, il était insouciant et heureux! Mais, tandis qu'une vague d'amertume noyait le coeur de Denise, elle vit le jeune homme se redresser et, tandis que ses parentes parlaient entre elles, il parut se détacher de la conversation; alors la gaieté disparut de son visage, le sourire s'éteignit sur ses lèvres, un air de découragement et de souffrance se répandit sur ses traits. N'était-ce pas là son expression coutumière maintenant? Il sembla que certains plis d'angoisse étaient marqués sur son front et aux coins de sa bouche. Son amabilité précédente était-elle un effort fugitif pour masquer le véritable désenchantement de son âme?

Peut-être avait-il été vraiment, comme le disait sa lettre, contrain par les événements. Peut-être ne connaissait-il plus le bonheur depuis qu'il s'était arraché de Denise. Il y avait des choses qu'elle ne pouvait comprendre encore, disait M. Deléris qui l'avait toujours poussée, du reste, à pardonner sans approfondir.... Mais n'avait-elle pas, hélas! dans la faiblesse de son coeur à maint, pardonné dès la première heure?

La main crispée sur le brise-bise qu'elle relevait un peu, Denise pensait toutes ces choses et elle tressaillait, stupéfiée, en voyant Mme Brémond, qui, débérément, prenait l'assiette du jeune homme, le servait et... lui coupait sa viande.

La surprise, l'incompréhension arrachèrent une exclamation à Denise, et Dolly, quittant l'étude du menu, eut la curiosité de voir ce qui étonnait sa maîtresse. Soulevant le rideau à son tour, elle jeta un coup d'oeil vers la table de Fargès, étudia pendant une minute les gestes incertains du jeune homme qui commençait de manger et dit, positivement:

—He is blind (c'est un aveugle).

—Aveugle? répéta Denise en écho.

—Oui, reprit Dolly avec assurance, voyez comme il hésite pour prendre son verre; il tâte avant de s'en emparer. Maintenant, ses doigts errent sur la table pour chercher le pain. Regardez. Le maître d'hôtel lui parle, et en lui répondant il regarde dans sa direction, mais non pas directement dans les yeux, comme on a coutume de le faire....

Puis, Dolly, examinant sa maîtresse, s'écria:

—Mademoiselle, il ne faut pas vous frapper comme cela. On dirait que vous allez vous trouver mal. Levez-vous, sortons.

—Laissez-moi, laissez-moi! dit Denise avec une sorte de volonté sauvage qui surprit la femme de chambre. Elle se tut, n'osant insister.

Alors, repoussant son assiette, Denise demeura immobile, les yeux braqués sur les mouvements de Jean, se demandant avec une anxiété terrible ce qui s'était produit et tremblant de deviner la vérité. Oh! non, non, son père n'aurait pas fait cela!

Ses pensées tourbillonnaient dans son cerveau. Elle s'oubliait à contempler le jeune homme, puis, de temps à autre, une certitude s'imposait à elle: "Il est marié, cela lui est arrivé depuis." Mais, alors, où donc était sa femme? Ah! elle ne pouvait demeurer dans cette incertitude.

Se lever, aller lui parler? Et s'il en avait épousé une autre? Comment l'accueillerait-il? Était-il possible qu'elle fit cela?

Mais, était-il possible aussi qu'elle le laissât partir sans savoir... sans le plaindre, sans lui dire —même marié—qu'elle lui pardonnait et qu'elle lui offrait son aide.

Car, hélas, s'il était aveugle, c'était fini de son talent, de son art. De quoi vivait-il? Ses rentes étaient modestes. A moins que sa femme...

Pendant qu'elle songeait ainsi, le repas de Fargès s'achevait. Sa tante lui avait tendu un fruit soigneusement pelé et il avait failli renverser son verre dans un mouvement dont la maladresse enfantine était déchirante chez ce grand garçon élégant et grave.

Denise ferma un instant les yeux, oppressée, sans entendre les réflexions de Dolly. Quand elle les rouvrit, elle sursauta. Jean, debout, donnant le bras à la vieille dame qui le conduisait, alors qu'il avait l'air de la conduire, s'éloignait de sa table.

Le laisserait-elle partir?

Denise se leva brusquement, livide, secouée par l'horreur et la pitié. Elle fit un pas vers la sortie, juste au moment où Mme Brémond rentrait dans la salle pour mettre son chapeau devant une glace. Il y eut une double exclamation:

—Vous, vous! balbutia Mme Brémond.

Puis, voyant le trouble de Denise, elle ajouta très vite, haletante:

—Est-ce que vous avez vu? Est-ce que vous savez?

—Oui... je devine... il est aveugle, n'est-ce pas?

—Hélas!... Mais vous, votre père?

—Mon père est mort, je suis seule ici et dites-moi... ah! il faut que je sache tout, parlez.

—Eh bien! oui, il faut que vous sachiez tout, s'écria Mme Brémond en saisissant le bras de Denise. Jean et sa cousine sont partis pour prendre le train qui va les ramener à Nice, mais moi, je ne partirai que ce soir et je vais tout vous dire, tout. Si Jean me le reproche, je lui répondrai... Non, au fait, c'est vous qui lui répondrez pour moi!

II

LA FOLLE ÉQUIPÉE

"Nice, le 17 septembre.

"Chère Lady Ferling.

"La lettre un peu incohérente, je l'avoue, que je vous ai écrite précipitamment de Marseille, afin de vous annoncer que je "devais" renoncer à poursuivre la croisière doit vous paraître inexplicable. Aussi, dans un vif sentiment d'affection et de gratitude pour la bonté que vous avez toujours daigné me témoigner, je m'empresse, dès que j'ai une heure devant moi, de vous donner

tous les détails auxquels vous avez mille fois droit.

"Du reste, je sais que vous approuverez ma conduite et même, si dans les circonstances actuelles, je n'agissais pas comme je le fais, vous me retireriez cette estime tendre dont vous m'honoriez et vous jugeriez que je ne remplis pas un devoir devenu doublement sacré.

"Mais ce n'est pas uniquement le devoir qui me guide. Vous n'avez certes pas oublié ce fiancé qui m'était cher, à qui j'avais juré ma fidélité et qui m'a rendu ma parole. Je n'ignore point comment les autres et moi-même l'ont jugé alors. Mais ce que l'on ignore, ce que je n'ai appris qu'hier, à Marseille, c'est que M. Jean Fargès, loin d'être un imposteur, était un héros et ne me déliait de mon serment que par grandeur d'âme. Menacé de cécité, perdant sa situation, il n'a pas craint de risquer mon mépris pour me libérer plus sûrement, et c'est vers cet aveugle que je suis partie, c'est vers lui que je vais aller tout à l'heure, pour lui offrir mon cœur, ma vie et ce que j'ai de fortune.

"Milady, je le sais, vous m'approuverez et me bénirez, vous qui eûtes souvent pour moi la douceur d'une mère. A mon bonheur de retrouver celui que j'aime, se mêle, croyez-le, l'obscur tristesse d'être éloignée de vous par les événements, de vous que, déjà, je chérissais filialement.

"Je garde de votre accueil, de la bienveillance fraternelle que m'a témoignée lord Ferling un souvenir reconnaissant et ému, et je vous prie d'agréer, ainsi que lui, l'assurance de mes sentiments affectueusement dévoués.

"Denise DELÉRIS."

Ayant fini d'écrire cette lettre, Denise la relut, fit l'enveloppe, glissa la feuille, la cacheta et considéra cette missive qui donnait un tour définitif à son existence.

Mais elle n'éprouvait pas, à la pensée de ce subit changement de situation, l'inquiétude qui suit les résolutions brusques. Après l'émotion causée par le récit détaillé de Mme Brémond, avait succédé une volonté ferme, inébranlable, d'aller trouver Jean, de lui vouer sa vie fervente. Tout de suite, elle avait accompagné Mme Brémond à Nice et, dès le lendemain de son arrivée, s'étant levée de bonne heure, elle venait d'écrire cette lettre qui scellait le passé. Avant midi, Denise serait à la Villa Bleue, près de son fiancé.

Son fiancé... Elle fermait les yeux en prononçant ces mots, en rouvrant son cœur aux délicieuses émotions d'un amour ennoblé par une admiration éperdue. Elle pouvait donc encore aimer, connaître la douceur d'être aimée, de consoler, de protéger. Cet être chéri qui avait souffert sans elle ne serait plus seul, peut-être retrouverait-il sur son cœur un peu de bonheur d'autrefois. Denise l'aimait d'un amour divers, multiple, comme une épouse, une mère, une sœur et elle redoutait presque la joie trop violente de leur réunion.... Oui, il était préférable, comme Mme Brémond le lui avait offert, qu'elle laissât la bonne dame révéler doucement à son neveu que la fiancée perdue revenait à jamais vers lui.

Une heure plus tard Mme Brémond et Denise se dirigeaient donc vers la Villa Bleue. Vue de

loin, son toit de tuiles vernissées bleues se confondait avec l'azur du ciel, la sérénité du firmament matinal l'enveloppait, semblait l'isoler dans une quiétude, une douceur sans limites. Enfin, les deux femmes atteignirent la grille. Elles sonnèrent. Dévotement vint ouvrir et, sur un mot de Mme Brémond, les conduisit sur la terrasse.

—Qui est là? interrogea de l'intérieur de la maison la voix de Jean.

—Mme Brémond, répondit la bonne, sans mentionner la présence de Mlle Deléris.

—Une minute et je suis à vous! répondit Jean, et son accent indiquait une sorte de joie légère. Figurez-vous, ajouta-t-il sans se montrer encore, que Stéphanie est au marché aux Fleurs; je suis seul ici.

Très pâle, le cœur battant, Denise s'assit à l'écart et vit Jean apparaître au haut des marches conduisant à la maison. Saisissant la rampe, il les descendit sans trop d'embarras et son visage était clair, ardent, presque joyeux. Mme Brémond, surprise de cette attitude, dit, un peu contrainte:

—Tu as un air illuminé! Qu'arrive-t-il donc?

—Une chose délicieuse, une chose qui m'enthousiasme, me transforme, me redonne la vie de l'esprit,—la seule vraiment enviable.—Ma chère tante, acheva-t-il en baisant les mains de Mme Brémond, vous voyez devant vous un homme heureux!

La figure de la bonne dame s'allongea comiquement. Non, vraiment, le "bonheur" de son neveu ne lui faisait aucun plaisir. D'abord, quelle était la cause de ce changement? Est-ce que par hasard Maria...

Mais le jeune homme reprit, volubile, chassant d'un mouvement habituel une mèche brune retombant sur son front:

—Je modèle, comprenez-vous? Oui! Oh! je serai éternellement reconnaissant à cette brave Stéphanie d'avoir eu cette géniale inspiration,—ce matin, elle a placé un bloc de glaise devant moi en me disant: "Puisque tu caresses tout le temps Mistral, le chat, tu dois connaître son anatomie par cœur? Essaie donc de modeler, peut-être cela t'amusera-t-il?" L'idée, je l'avoue, me séduisait peu. Mais dès que je sentis la glaise sous mes doigts, je compris que j'éprouverais une joie intense, une joie de créateur, à lui donner une forme déterminée et, depuis ce matin, envahi par un feu sacré que je ne connaissais plus depuis... depuis, ma foi, ce matin de mes douze ans, quand je compris que je serais peintre, je travaille, je travaille.... J'en suis las, las et enivré, car il me semble que, peut-être, je vais retrouver une raison de vivre....

Il parlait avec une ardeur extraordinaire, comme un homme tombant, d'un long coma, dans le délire. La faculté créatrice, devenue sans objet, et qui le minait, trouvait subitement dans ce nouvel art un moyen de revivre. Et, vraiment, cela lui rappelait son enthousiasme éperdu d'enfant devant la *Ronde de nuit* de Rembrandt, ce tableau qui avait éveillé chez lui la vocation de peintre....

La figure de Mme Brémond était un mélange curieux de contentement et de consternation. Non,

vraiment, se dire que l'on va apporter à un homme une joie inespérée, qu'on veut le tirer du désespoir, transformer d'un mot son découragement en allégresse et le trouver rayonnant, possédé par l'art.... cela renversait tous ses projets, et ses phrases si habilement et si longuement préparées n'avaient plus raison d'être. Déroutée, elle dit d'un ton piteux:

—Alors.... te voilà bien heureux, tu ne regrettes plus le passé?... Enfin.... oui, tu oublies ce que tu as souffert....

Jean aurait dû s'apercevoir du ton bizarre, presque vexé de sa tante, mais il était trop absorbé par la nouvelle révélation d'une oeuvre à entreprendre, à mener à bien, pour remarquer cela. Avec un geste volontaire qui semblait repousser la douleur décourageante, dans un besoin de revivre, de redevenir un homme, capable d'autre chose que de lamentations et de regrets stériles, il répliqua, décisif:

—Ma tante, je n'ai rien oublié, mais (et il appuya gravement sur les mots) je ne regrette plus rien, absolument rien!

—Tu m'étonnes... car enfin tu avais droit à un autre bonheur que celui de l'art pur... tu aimais.

—Je sais ce que vous voulez dire, mais je suis sincère en répondant: puisque je ne devais pas échapper à la cécité, la rupture de... mon mariage est le plus grand bienfait qui pouvait se produire!

—Jean!

—Oui, un bienfait! amer, poignant comme le coup de bistouri qui arrache un cri et pourtant préserve l'avenir de cruelles souffrances. Je le sais, je le sens. Mlle Deléris n'était pas la femme qu'il fallait à un artiste déchu....

—Oh! exclama Mme Brémond, inquiète, n'osant regarder du côté de Denise.

Vraiment la conversation prenait un tour si imprévu qu'elle ne parvenait plus à renouer ses idées. Jean poursuivait, s'animant un peu:

—Je ne doute ni de sa bonté, ni de son dévouement. C'est, je le sais, une âme charmante et délicate. Mais Mlle Deléris a été élevée dans le luxe, dans l'espérance d'une vie mondaine, ou, tout au moins, d'une existence artiste qui eût comblé les aspirations de beauté et de raffinement de son esprit. C'est justement parce qu'elle avait ces qualités exquises que je l'avais reconnue parmi tant d'autres comme une âme soeur. Mais, hélas! mon existence mesquine et obscure, l'amertume d'être une consolatrice et non une inspiratrice, l'eût blessée, froissée et si jamais—dans son abnégation—elle ne s'en était plainte, j'aurais senti qu'elle en souffrait et cela m'eût torturé!

—Tu exagères, Jean, dit Mme Brémond. Je suis persuadée, moi, que Denise eût trouvé dans sa tendresse, dans la joie de te consoler, un bonheur profond et émouvant qui l'eût empêchée de rien regretter.

—Peut-être, cela est possible, bien que ce ne soit qu'une hypothèse. Voyez-vous, ma chère tante, dans des cas de ce genre, il faudrait positivement pouvoir faire un essai. Si, après un an de vie commune, la personne ne s'était pas lassée, on pourrait alors espérer s'entendre pour le reste de

ses jours. Mais comment une jeune fille peut-elle affirmer qu'elle ne souffrira pas d'un état de choses dont elle n'a pas fait l'expérience? Il faudrait, pour s'engager sans crainte, avoir affaire à une personne un peu spéciale, d'aspirations particulières... sans quoi jamais, *jamais* je n'aurais confiance!

—Tu penses à Maria? interrogea Mme Brémont haletante.

—Je ne parle pas pour moi. Il est évident qu'une personne comme Maria, désirant se faire religieuse, s'étant vouée tout enfant à une vie de sacrifice et de dévouement sans récompense, représente bien mieux la garde-malade nécessaire à un homme mutilé qu'une adolescente ardente, ayant, depuis des années, formé son âme à un bonheur brillant. Non, je ne regrette pas la rupture de mon mariage et pour d'autres raisons encore, des raisons profondes... que je ne dis pas.

—Même à ta bonne vieille tante? Tu n'as donc plus confiance en moi? interrogea Mme Brémont prise entre le désir de connaître à fond l'âme de son neveu et l'angoisse d'entendre des paroles qui blesseraient Denise, silencieuse et pâle à dix pas d'eux.

—Oh! répliqua Jean avec une décision soudaine et volubile, comme un homme qui cherche à se persuader lui-même, ces raisons n'ont rien de mystérieux, mais elles m'ont puissamment aidé à dominer mon désarroi. Marié à Denise, j'aurais souffert un lent supplice quotidien.

Et comme Mme Brémont lui posait la main sur le bras, comme pour l'empêcher de continuer:

—Vous vous étonnez? dit-il, plus volubile encore. C'eût été un supplice d'un genre spécial, celui d'un artiste sentant auprès de lui une créature idéale, aiguissant perpétuellement son inspiration, lui rappelant qu'il a là un modèle adorable, l'entretenant dans une fièvre stérile et tragique, ne lui laissant—involontairement—aucun répit!

Il s'animait, passant ses mains dans ses cheveux. Puis, se calmant:

—Et l'autre torture: avoir sous son toit une trop jolie personne, attirant inconsciemment les adorateurs. Sentir qu'on la courtise, que des regards, des sourires fugitifs sont peut-être échangés là, devant soi, et qu'on ne peut rien pour garder son bien! Oh non! Il ne faut pas à un pauvre être comme moi une femme qui soit à la fois une inspiratrice inutile et une inquiétude douloureuse. Je suis, je serais follement jaloux!

Il s'arrêta, suffoquant, le visage torturé. Puis il esquissa un sourire pâle, et avec une douceur grave, ajouta:

—Ma tante, j'ai connu des heures si atroces que, si l'on pouvait mourir de douleur, je serais mort maintenant. Un jour, j'ai été sur le point de me suicider. Ce fut, je crois, le jour le plus noir de ma vie... J'ai résisté et je me suis juré d'être un homme, d'être fort à tout prix! J'y suis parvenu. Maintenant, je suis calme, pacifié, paisible et, non seulement Denise ne m'apparaît plus comme un bien perdu, mais elle me semble un péril qui ravagerait ma vie—sans le vouloir, la pauvre enfant!—et que Dieu m'a épargné!

Mme Brémont baissait la tête.

Certes, elle pouvait objecter triomphalement à son neveu que Mlle Deléris ne regretterait rien, serait heureuse près de lui, mais, comment lui persuader qu'elle ne serait pas l'inspiratrice stérile, lui rappelant sans cesse sa déchéance d'artiste?

Pouvait-elle lui affirmer qu'elle ne serait point courtisée, qu'il ne connaîtrait pas le tourment de la jalousie, décuplé par la cécité?

S'il redoutait ces deux souffrances, était-il possible de les nier? lui seul savait ce qu'il pouvait ressentir. Si l'on refuse à un être désespéré le droit de se tuer, il faut tout faire pour l'aider à dompter sa peine, à guérir de sa douleur. Enfin, il disait vrai en prétendant que Denise en l'épousant autrefois se fût engagée avant de savoir si, vraiment, cette vie pouvait lui convenir. Le souvenir de lord Ferling s'imposa à l'esprit de Mme Brémont. Denise ne regretterait-elle pas un jour cette vie luxueuse honorifique, titrée; ces châteaux et ces chasses, ce yacht et cette couronne qui éblouissaient un peu la bonne dame.

Mme Brémont regarda Jean. Il roulait une feuille d'orange entre ses doigts.

Vraiment il paraissait pacifié, comme il le disait. Il avait renoncé, le déchirement commençait à se cicatriser, Maria représentait l'épouse ascétique qu'il lui fallait. Elle eut peur soudain d'apporter non pas le bonheur, mais la douleur, à son neveu et soupira en regardant Denise d'un air impuissant.

Mlle Deléris ne la vit pas. La tête penchée, elle méditait et Jean reprit soudain:

—Eh bien, ma tante, vous voilà bien silencieuse! Avez-vous quelques instants à me consacrer? Si oui, je vous demanderai un grand service. Lisez-moi un chapitre des plaidoyers de Cicéron, dont vous trouverez le recueil sur la table de fer, là, sous le palmier. Voyez-vous, ajouta-t-il avec une gaieté un peu trop évidente pour être bien sincère, ma pauvre Stéphanie a de mauvais yeux et j'éprouve toujours des remords à lui demander de me faire la lecture. C'est pourtant un des passe-temps les plus sûrs. Quand j'aurai fait fortune dans la sculpture, achèvera-t-il en riant, je me paierai le luxe d'une lectrice....

—Oui, Stéphanie m'a déjà parlé de cela. Il est dommage que Mlle Maria habite si loin; ne vient-elle pas de passer six mois dans les montagnes? demanda Mme Brémont.

—Oui, de plus elle a beaucoup à faire chez elle et ne peut perdre tant de temps. Quant à une lectrice, ma pauvre Stéphanie voit en grand. De nos jours cela coûte trop cher....

—Mon cher Jean, dit Mme Brémont avec élan, si la question financière t'arrête, laisse-moi t'offrir cela!

—Vous n'y songez pas, ma tante!

—Si. Je serais heureuse de faire quelque chose pour toi. Stéphanie est si peu, elle aussi, la femme qu'il te faudrait! Elle lit comme une cuisinière. Parfaitement, je l'ai entendue! Ah! si mes affaires ne me rappelaient pas à Paris, je t'installerais chez moi, je te soignerais, je te ferais la lecture!

—Je sais, ma bonne tante, que vous seriez maternelle.

—Eh bien, laisse-moi te faire ce plaisir. Cherche une lectrice et elle sera à mes frais. C'est une affaire entendue, n'est-ce pas?

—Ne me tentez pas, j'aurais la lâcheté d'accepter!

—C'est bien, dit Mme Brémont; je ne te demande plus ton avis. Je t'impose une lectrice à ton choix. Si, d'ici un mois, tu n'en as pas trouvée une, je te déshérite. Mais qu'est-ce que ce coup de canon que j'entends? demanda-t-elle.

—Vous ne vous rappelez plus? ma tante. C'est cela qui annonce tous les jours à la bonne ville de Nice qu'il est midi. Vous restez à déjeuner avec nous.

—Non, non, dit vivement Mme Brémont, ne se souciant pas de voir Stéphanie qui eût trahi la présence de Mlle Deléris, je me rappelle que des amis doivent venir me voir à une heure, il est urgent que je m'en aille.

—Et Stéphanie qui n'est pas rentrée! Avant de partir, ma tante, laissez-moi vous remercier et, aussi, vous montrer ma nouvelle œuvre: ce pauvre *Mistral* de terre glaise que je ne vois point et qui est peut-être informé! Mais non, mes mains ne me trompent pas. Que ce soit plein d'erreurs, c'est certain, mais il suffit de me découvrir un peu d'aptitudes...

Se levant, il l'entraînait vers l'atelier et Mme Brémont le suivait, quand elle vit Denise se dresser d'un bond, glisser sans bruit sur l'herbe d'une pelouse, se rapprocher d'elle en lui faisant signe d'écouter.

Jean était entré dans l'atelier; Mme Brémont s'arrêta au bas des marches et Denise lui glissa à l'oreille dans un souffle:

—Je veux être sa lectrice.

—Eh bien, ma tante, vous ne venez pas? Où donc vous cachez-vous, je ne vous entends plus!

—Si, si, je viens, répondit Mme Brémont, tout abasourdie par les paroles de Mlle Deléris.

Elle atteignit l'atelier et poussa de grandes exclamations admiratives tandis que Jean, gauche et précautionneux, soulevait le linge mouillé posé sur la terre glaise. Mais en réalité elle ne voyait rien, songeant: "Elle, lectrice ici? Comment cela? Il la reconnaîtra certainement. Il ne voit pas, c'est vrai, et Stéphanie ne l'a pas connue. Son nom? elle peut en changer. Mais sa voix? voilà qui ne trompe pas. Dans les romans seulement, on ne reconnaît pas les voix ou on les modifie. Comment faire?"

—Voyons, ma tante, dites-moi sincèrement ce que vous en pensez. Est-ce ressemblant, au moins?

—Très, très, je trouve cela parfait, moi... Ah!

—Quoi? Vous vous êtes cognée contre quelque chose?

—Non, non, c'est parce que, vois-tu, j'ai à te parler justement à propos d'une lectrice. Tu sais que Stéphanie m'avait dit que tu en désirais une et je m'étais tout de suite—sans t'en prévenir—mise à la recherche d'une perle rare.

—C'est donc pour cela que vous m'en avez immédiatement proposé une? dit le jeune homme en riant, oubliant qu'il avait été le premier à en parler tout à l'heure, vous avez une protégée à caser?

—Mais oui, tu devines bien, répliqua Mme Brémont, cachant elle-même sous un rire son désarroi et, si je t'ai tant parlé de Denise, si j'ai voulu savoir si tu la regrettais encore, c'est aussi à cause de cela...

—Je ne comprends pas! dit Jean, fronçant les sourcils.

—C'est très simple. Je connais une jeune fille dans le besoin... je voudrais l'aider.

—Une Parisienne?

—...Oui... une de mes employées... sa santé exige le Midi... tu comprends? répondit Mme Brémont inventant à mesure et troublée comme une fillette devant un examinateur. C'est une enfant méritante, elle serait une excellente lectrice; as-tu l'intention de la loger ici?

—Oui, au besoin...

—Elle n'a qu'un défaut... ou plutôt une particularité bizarre qui me faisait redouter de te la proposer. Solange, c'est son nom, a dans la voix beaucoup d'intonations de Denise et je craignais que cela... ne réveillât en toi des souvenirs pénibles.

—Voilà donc pourquoi... vous m'interrogez ainsi? dit le jeune homme, sans avoir le moindre doute. Eh bien! soyez tranquillisée. Cette ressemblance ne me troublera pas. Je suis guéri, complètement guéri et cette jeune personne peut paraître; elle a besoin du Midi, dites-vous, je suis heureux de lui faciliter un séjour ici. Il faut s'entraider entre malheureux... Quand la ferez-vous venir? demanda-t-il après un instant de silence.

—Elle est déjà à Nice. Si tu n'avais pas voulu d'elle, je l'eusse placée chez une collègue comme vendeuse, mais je préfère qu'elle soit chez toi, cela sera plus reposant.

En parlant, Mme Brémont s'affermissait, étonnée même d'avoir si habilement improvisé une fable. Jean répondit machinalement, de nouveau absorbé par sa glaise qu'il maniait avec une vigilance inquiète:

—Eh bien, faites-la venir quand vous voudrez, c'est entendu.

—Je te laisse, Jean, je vois que tu m'écoutes à peine et que *Mistral* t'intéresse plus que ta vieille tante.

—Chère bonne, ne dites pas cela!

—Mais je ne te le reproche pas. Je suis heureuse de voir que tu te reprends à la vie, à l'art. Jean, mon chéri, acheva-t-elle en saisissant entre ses mains la tête de son neveu, je suis sûre, moi, que le bonheur reviendra pour toi.

—Etre heureux? non jamais plus! répliqua le jeune homme avec vivacité. Mais je veux être courageux et je le serai!

Il reconduisit Mme Brémont jusqu'à la grille et Denise, sur la pointe des pieds, les suivait. Quand il ouvrit la porte, Mme Brémont se recula pour la laisser passer et, comme une automobile bruyante filait sur la route à ce moment-là, le bruit léger des pas de Mlle Deléris ne fut pas perceptible. Maintenant, Mme Brémont avait hâte de s'éloigner, tremblant de rencontrer Stéphanie qui eût éventé la mèche et trahi la présence de Denise. Enfin, Jean rentra dans la maison et Mme Brémont, se tournant vers Mlle Deléris, dit à la jeune fille:

—Vous seriez sa lectrice, Denise, c'est entendu.
—Ne se doute-t-il de rien? interrogea l'adolescente en détournant la tête.

—Non. Je vous ai présentée comme une de mes vendeuses de Paris ayant besoin de l'air du Midi. Vous habiterez chez lui.

—Près de lui.... mu-mura Denise.

—Vous pleurez? s'écria Mme Brémont. C'est vrai, vous avez dû souffrir!

Une voiture passa t, elles la prirent et Denise, cachant son visage dans ses mains, se prit à sangloter.

—Hélas, toutes ses paroles étaient justes! Comment lui prouver que je trouverai le bonheur près de lui sans qu'il m'objecte que je m'engage avant de savoir? Je ne puis oublier cette phrase: "Jamais, jamais je n'aurais confiance...." Pour lui donner cette confiance, il faut que je puisse lui dire: "Je sais quelle existence je mènerais auprès de vous, je l'ai vécue et elle me plaît." Je voudrais lui persuader qu'il n'aurait pas à souffrir de la jalousie et si, malgré moi, je l'inspire dans son art, eh bien, c'est mon visage qu'il modèlera....

—C'est une idée. Dites-lui cela tout de suite, suggéra Mme Brémont, que la supercherie inquiétait un peu.

—Lui dire cela? reprit Denise amèrement. Je le ferais s'il me regrettait encore, si j'étais sûre de son amour et.... c'est de cet amour même dont je doute. S'il a cessé de souffrir du passé, n'est-ce pas parce que lentement.... une autre l'a charmé? Oh! comment est-elle? interrogea-t-elle ardente, songeant à Maria.

—Une bonne fille, mais moins que jolie; de grosses mains, une taille lourde!

—Je peux le rendre heureux plus qu'elle ne le saura t et je veux reconquérir ce bien que les circonstances m'ont arraché. Je n'agis pas uniquement pour son bonheur, hélas! mais aussi pour le mien.... je l'aime, moi, j'ai compris en l'écoutant que je ferais tout pour gagner ce cœur qui a été mien et, quand vous avez parlé d'une lectrice, tout de suite l'idée m'est venue d'être la sienne.... Oh! madame, vivre près de lui, le guider dans ses promenades, le sentir confiant s'appuyer sur mon bras et pouvoir lui dire un jour: "Si vous avez encore un peu d'amour pour moi, laissez-moi partager votre vie!"

Elle s'exalta t. Mme Brémont hochait la tête, pensant que Jean était certainement encore épris de M^{lle} Deléris et que très vite l'imbroglio se dénouerait. Elle pouvait, sans crainte, laisser aller les événements et Denise continuait de parler, enfiévrée, faisant des projets, tandis que la bonne dame, rassurée, songeait:

—Je ne leur donne pas quinze jours pour tomber dans les bras l'un de l'autre!

III

PRÈS DE LUI

Mme Brémont se trompait dans ses prévisions. D'abord, Denise, ou plutôt Solange Parny, comme l'avait appelée Mme Brémont, eut tout de suite une ennemie dans la Villa B'eu, ennemie qui eut vite fait de la présenter sous un jour défavorable.

Cette ennemie, c'était Mme Stéphanie.

Mme Stéphanie avait été profondément choquée d'apprendre—en revenant du marché aux Fleurs—que l'on avait décidé, pendant son absence, de faire venir une étrangère dans la maison! Elle oubliait positivement que Jean était chez lui; dirigeant l'intérieur, elle se croyait la maîtresse et estimait que le jeune homme n'aurait rien dû accepter avant d'avoir son approbation.

Ensuite Mme Stéphanie ne pouvait souffrir Mme Brémont, tout ce qui venait de la tante de Jean lui était antipathique et, quand Denise arriva le lendemain soir, très simple mais de grande allure cependant, Stéphanie fut souffoquée.

Voulait-on que cette trop belle adolescente fit la conquête de Jean? N'était-ce pas une ruse de Mme Brémont, désirant nuire à l'influence de Maria? Or, Maria, c'était la fiancée choisie par Stéphanie et celle-ci vit l'arrivée de cette Solange Parny une manœuvre pour déjouer ses plans, et la chasser de la maison.

C'était plus que suffisant pour faire naître en elle une antipathie violente. Mais, Jean ne pouvant voir la jeune fille, elle avait encore la partie belle et quand, négligemment, Fargès lui demanda:

—Comment est-elle?

Elle répliqua d'un ton décisif:

—Une espèce de grande bringue, noire comme un corbeau.

Les cheveux sombres de Denise justifiaient assez la comparaison avec un corbeau, mais la construction de la phrase semblait impliquer que sa peau était du même ton séduisant, et immédiatement dans la pensée de Jean se précisa une silhouette maigre, à l'échine osseuse, au visage sec et noiraud.

Pendant que Mme Stéphanie décrivait ainsi la sveltesse de Denise et son teint d'ivoire rosé, la jeune fille disposait ses vêtements dans l'armoire et la commode de la chambre de toile de Jouy au sujet symbolique: "L'Amour fait passer le Temps.... Le Temps fait passer l'Amour."

L'ameublement était simple, mais laqué de gris Trianon avec de légers rehauts turquoises qui suffisaient, avec deux belles gravures anciennes suspendues par des cordons du même ton, à donner à la pièce la grâce aimable des intérieurs Louis XVI. Sur le cheminée, elle vit deux flambeaux d'argent massif, d'un style pur et sobre et, accoudée sur le marbre blanc, Denise se regarda dans la glace avec la surprise de se voir en subalterne dans cette maison où elle avait dû venir en maîtresse....

En entrant, une heure plus tôt, elle n'avait pas aperçu Jean, occupé dans son atelier, pris par la passion du modelage. Tout à l'heure elle lui serait présentée; sans doute lui serrerait-il la main en signe de bienvenue; elle éprouvait à cette pensée une bizarre impression de gêne et d'angoisse comme si, au simple toucher des doigts de la jeune fille, il dût percer à jour son inconnu.

Elle gagna sa fenêtre, l'ouvrit. Elle donnait, non pas sur la mer, mais au-dessus du jardin qui, taillé dans le roc vif de la montagne, pullulait de plantes grasses à hampes de pourpre. Un géranium grimpait avec des roses jusqu'à la barre

d'appui, mais il y avait surtout les volubilis à larges corolles bleu de roi et des plumbagos dont les houppes légères et azurées rappellent l'hortensia. La chambre de Jean devait donner directement sur la mer. Elle se rappelait quelques paroles du jeune homme prononcées dix-huit mois plus tôt, au début de leurs fiançailles: "Le plus beau tableau de la maison est dans ma chambre et ce n'est pas moi qui l'ai peint, disait-il. Il est encadré par la baie et représente le panorama entier, le golfe des Anges, l'Estérel dressé en muraille d'ombre au fond de l'horizon." Ce tableau c'était le paysage même.

Denise ne le voyait pas.

Le soir venait. A sept heures, elle lissa ses bandeaux bruns, passa un peu de poudre sur les joues satinées et, le coeur battant, terriblement émue, descendit dans le salon.

Mme Stéphanie y était, tricotant avec une ardeur furieuse. En voyant arriver la jeune fille, elle dit quelques mots à mi-voix et, surgissant d'un fauteuil, Jean se leva.

— Mon cousin Jean Fargès, Mlle Parny, lectrice.

Denise s'inclina légèrement et son coeur se sera en s'apercevant que le regard de Jean, sans qu'il s'en doutât, errait au-dessus d'elle, la croyant plus grande probablement. Rien de plus navrant que ces erreurs presque ridicules, ces errements qui paraissent enfantins, cet aveu de faiblesse et d'impuissance chez un homme que l'on a connu agile, désinvolte. Mais son coeur se sera davantage en l'entendant dire très froidement:

— J'espère que vous vous plairez ici, mademoiselle.

C'était court et le ton sans chaleur aggravait la brièveté de d'accueil. Elle balbutia:

— J'en suis persuadée, monsieur.

Mais il ne parut pas l'entendre et, saluant en signe d'acquiescement vague, se tourna vers sa cousine et dit:

— Allons-nous à table, Stéphanie? Je suis fatigué d'attendre.

— Est-ce moi qui vous ai retardé? interrogea Denise-Solange avec une timidité réelle.

— Non, mademoiselle, c'est notre bonne, Dêvote, qui a laissé brûler le potage, répondit Stéphanie.

On passa à table. Denise examinait à la dérobée cette salle à manger dont les vieux meubles provinciaux, en chêne devenu presque noir avec le temps, rappelaient les intérieurs hollandais. Non pas l'ameublement clair et contourné qui pullule dans tous les magasins, mais les anciens bahuts sombres où brillent, discrets et sévères, des étains patinés, le cuivre d'un plat travaillé, la blancheur bleutée des vases de Delft. Le lustre de métal s'adornait d'une touffe de gui et le sol, carrelé de blanc et de noir, luisait dans l'ombre comme un dallage de marbre.

Denise n'osait parler. Positivement, elle se sentait devenue "tout à fait lectrice", pauvre fille redoutant de déplaire à ses patrons... Jean ne l'encourageait du reste pas; immobile, tournant le dos à la vaste copie de la *Ronde de nuit* de Rembrandt, il montrait un visage impénétrable et lassé qui déroutait la jeune fille. C'était ainsi

pourtant qu'il était à l'institution Monfermeil, quand il venait, hautain et dédaigneux, donner des leçons aux pensionnaires. C'était ainsi qu'il lui avait plu. Mais, alors, elle devinait en lui d'autres expressions, une double vie intéressante à connaître et qui l'avait enthousiasmée par son ardeur juvénile. Evidemment, il ne pouvait parler d'art ou d'idées générales avec Mme Stéphanie, mais à Marseille elle l'avait vu se forçant à être aimable.

Seul, Mistral, le chat, lui faisait bon accueil, ayant sauté sur ses genoux et ronronnant.

Enfermée dans ses rêveries, elle n'entendait pas Mme Stéphanie qui lui demandait si elle savait tricoter. Devant son mutisme, la vieille dame haussa les épaules, poussant le coude de son neveu:

— Mademoiselle Solange?

Denise l'entendit fort bien cette fois-ci, mais le nom de Solange ne lui rappela rien et Mme Fargès dut lui toucher le bras. Elle sursauta:

— Vous étiez dans les nuages, mademoiselle Solange? répéta Stéphanie aigre-douce.

— Vous m'avez appelée?

— Par deux fois, par votre nom!

— Mon nom? Ah! oui, Solange... je... que désirez-vous?

Devant cette réponse presque incohérente, Mme Stéphanie leva les yeux vers le lustre et parut en appeler à la touffe de gui d'une si apparente faiblesse mentale. Sur ce, Dêvote vint disposer les fruits sur la table et Denise se risqua à dire:

— Voulez-vous que je vous lise quelque chose ce soir... monsieur?

— Merci, mademoiselle. Reposez-vous, répondit Jean d'un ton neutre.

Puis se tournant du côté de sa cousine:

— Je vais aller modeler.

— A la lumière? cela ne vous gêne pas? interrogea étourdiment Denise.

— C'est toujours la nuit pour moi, mademoiselle, répliqua Jean sèchement.

Mme Stéphanie lui lança un coup d'oeil courroucé et Mlle Deléris se mordit les lèvres. Certainement elle lui avait déplu par sa réflexion inconsiderée. Elle cherchait un mot à lui dire. Il était affreux que, dès le premier soir, il y eût un malentendu entre eux. Hélas! autrefois, il lui parlait avec une douceur adorante, baisant ses mains, la serrant dans ses bras, embrassant parfois ses cheveux tièdes. Le voir sans même oser lui parler, lui devenait intolérable. Elle eût voulu se jeter sur son coeur, lui dire: "C'est moi, laissez-moi vous chérir." Une gêne affreuse la retenait. Elle essaya pourtant d'attirer son attention:

— Pourrais-je vous aider dans vos travaux de modelage? J'entretiendrais l'humidité de la glaise... dit-elle.

Il se levait de table et, les mains un peu avancées pour éviter tout obstacle, se dirigeait vers son atelier. Aux paroles de Denise, elle perçut un très léger mouvement d'impatience, il attendit une minute avant de répondre, comme pour se donner le temps d'adoucir sa voix et dit:

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle, mais ne vous occupez pas de moi. Quand j'aurai be-

soin de vos services, je vous les demanderai. Bonsoir, mademoiselle.

C'était une façon détournée de lui conseiller de se taire et d'attendre qu'on l'interrogeât avant de parler...

Mme Stéphanie le souligna en disant :

— Puisque Mme Brémond désire que vous vous reposiez, vous pourrez rester dans votre chambre autant que vous le voudrez. Je vous dirai quand il faudra descendre.

— Je vais donc y remonter, répliqua Denise froissée.

Et comme Jean disparaissait dans son atelier, Denise, consternée, rentra chez elle.

Avait-elle tort de se monter la tête? Il lui semblait percevoir dans l'attitude de Jean une sorte d'hostilité sourde... Lui était-il désagréable d'avoir près de lui une adolescente autre que cette Maria inconnue? La tête enfouie dans ses oreillers sous la mousseline de la moustiquaire azurée, Denise pleura longtemps avant de s'endormir.

De son côté, Jean ne parvenait pas davantage à trouver le sommeil.

Parti dans son atelier pour modeler, il avait senti tout de suite que ses doigts, cessant d'être anémés par son cerveau absorbé, ne communiqueraient aucune vie à la glaise morte, froide, gluante. Alors il gagna sa chambre et se jeta sur la chaise longue.

Par la fenêtre ouverte, la chaude douceur de l'automne pénétrait. Il la sentait passer sur son front en effluves parfumés par les derniers lauriers-roses; la mer modulait sur les rochers, et Nice semblait porter une vivante couronne d'étoiles. Le jeune homme se rappelait d'autres nuits semblables, dont la tiédeur détendait les nerfs les plus crispés.

Mais aujourd'hui, quelle fébrilité agissait Fargès? A table, il n'avait pu manger. Le modelage qui, la veille, le passionnait, le laissait brusquement indifférent; quelque chose d'amer, de douloureux, de sombre hantait en lui comme un autre être sanglotant. Qu'avait-il donc?

Eh bien, oui! il devait l'avouer: il souffrait. Sa conversation avec sa tante, l'attente de cette lectrice qui, disait-on, avait la voix de Mlle Deléris, son arrivée, les premiers accents entendus, tout cela avait bouleversé sa quiétude—factice hélas!—et, brutalement, le passé ressuscitait, ce passé qu'il s'efforçait courageusement d'annuler.

D'ailleurs, dès les premiers mots de Mme Brémond lui révélant la ressemblance vocale entre Mlle Parny et Denise, il avait compris que le son de cette voix lui ravagerait l'âme et avait été sur le point de crier: "Surtout que je ne l'entende pas!" Mais il venait trop d'affirmer sa parfaite guérison pour revenir aussi vite sur ses paroles. Il s'était dominé au contraire, pour affirmer avec désinvolture que "ce détail ne saurait l'impressionner".

Pour être sincère ne s'était-il pas mêlé tout de suite à l'angoisse d'entendre de nouveau cette voix chérie, le désir insensé, éperdu de l'ouïr encore, au risque de renouveler sa peine, de perdre en quelques heures le bénéfice de tant de mois d'efforts, de courage, d'admonitions!

Oui, il avait été faible. Il allait maintenant en être puni. Déjà, deux heures plus tôt, enfoncé dans le fauteuil, il attendait Solange Parny, se sentant alternativement glacé et fiévreux, comme dans l'attente d'un prodige, d'une illusion décevante et passionnément désirée. Il avait guetté le bruit de la porte du salon s'ouvrant et avait dû s'observer pour parler posément à la jeune fille.

Pourtant—Mlle Deléris ayant prononcé quelques mots d'un accent déformé par l'émotion—il n'avait pas trouvé qu'elle avait une voix tellement semblable à celle de son ex-fiancée! Tout le temps du dîner il s'était même attaché à découvrir dans les rares paroles dites par Denise, des dissonances qui n'existaient pas, pensait-il, dans l'organe de Mlle Deléris. Car, au fond, que cette grande "bringue tannée" eût le même ton que la belle adolescente lui apparaissait comme une sorte d'inconvenance, de spoliation, d'usurpation! Il lui en voulait comme d'une mauvaise action.

Il lui en voulait surtout—sans se l'avouer—de lui rappeler un bonheur révolu; d'être si différente et si pareille! Non, il le sentait, il ne connaîtrait plus de trêve à son mal et, fiévreux, harcelé par le passé, sentant croître en lui une véritable aversion contre Mlle Solange Parny, le jeune homme, se jurant de recouvrer la paix à tout prix, songeait :

"Ce n'est toujours pas à mon service qu'elle se fatiguera la voix... la lectrice de ma tante!"

IV

LA RIVALE

— Maître, dites-moi votre véritable impression. Je vous le répète: je ne cherche pas à devenir un sculpteur tirant profit de ses œuvres. Je voudrais que le modelage fût pour moi un passe-temps d'un attrait plus vif, plus ardent, que la lecture des livres Braille. Je ne vous demande donc point si j'ai du talent, mais uniquement si je montre quelques aptitudes...

Jean parlait ainsi à un vieil homme en redingote, maigre, petit, soigné comme un notaire. Des lunettes d'or semblaient agrandir le regard fin de ses yeux bleus il paraissait inoffensif et doux.

C'était Valiet, un "fauve", un sculpteur puissant et dur, taillant en pleine masse, préférant au marbre la pierre rude et fruste. Quand il était dans son atelier, au milieu de ses gueux et de ses athlètes, à peine dégrossis et rugissant de vie, il avait l'air d'un serviteur d'autel effacé. C'était son pouce, pourtant, qui tirait de la matière cette plénitude d'énergie et de force. Mais il était humaniste autant que sculpteur peut-être, et s'amusait à accentuer le contraste entre sa personne menue et correcte et l'incorrection évidente de ses créatures lapidaires.

Il venait souvent voir Jean et le jeune homme lui avait montré son *Mistral à l'affût* qui séchait sur une sellette, tandis que le véritable Mistral, juché sur une autre sellette, de sa petite langue râpeuse brossait, avec un dégoût qui lui arrachait d'innocents haut-le-cœur, les traces de glaise laissées sur son pelage miroitant. En entendant son maître, il leva vers lui ses yeux verts, pleins d'une

pénible réprobation et continua la toilette de son gilet blanc.

—Cet enfant a une âme d'artiste, dit Jean en désignant son "modèle". Malgré l'horreur que lui inspirent ses mains humides, il comprend que je veux l'immortaliser et subir mes manipulations.

—Où la vanité va-t-elle se nicher! dit Valiet tandis que Mistral, voyant qu'on s'occupait de lui, se dressait, le dos arqué comme un pont albanais et la queue droite, légèrement bouclée en point d'interrogation.

Maintenant Valiet examinait la glaise et disait:

—Mon cher enfant, vous avez tous les défauts des débutants. Votre oeuvre manque d'assiette, certaines parties sont trop lourdes, d'autres trop mièvres. Il y a des gaucheries naïves, mais vous êtes un artiste véritable et le mouvement de la patte gauche, étendue, rodie comme un ressort, prête à donner l'élan à tout le corps, à un accent de vérité, d'énergie, une sorte de pulsation sauvage que bien des sculpteurs, ne commettant aucune de vos erreurs, ne sauraient atteindre. C'est le principal. Avec les années, vous pourriez devenir sans doute un très bon animalier.

Jean sourit, il savait que, dans une oeuvre de début, les défauts comptent peu, car ils doivent disparaître avec l'étude; seules, les qualités importent. Certains sculpteurs qui, dès l'origine, commettent peu d'erreurs, ne présentent parfois tout au long de leur carrière aucune particularité éclatante. Ce sont les "monotones" de la sculpture; ils encombrant les Salons de leurs oeuvres correctes où il n'y a rien à redire et desquelles on ne trouve rien à dire non plus...

Jean serra les mains de Valiet en disant—et ses yeux toujours clairs et lumineux semblaient "voir" de nouveau:

—Maître, vous me rendez si heureux! cette recherche de la vie fut toujours mon but.

—Et vous l'aviez atteinte dans votre *Cueilleuse d'oranges*, plus encore peut-être dans le demi-sommeil vibrant de votre *Jeune fille à l'écharpe*.

—Ah! vous avez trouvé cela aussi?

—Oui, c'était une belle oeuvre et j'ai été heureux d'apprendre que le gouvernement vous l'avait achetée pour le Luxembourg... en attendant le Louvre, acheva le vieillard en souriant.

Valiet ignorait quels liens avaient attaché Fargès à la jeune fille brune, délicatement rosée, mais Jean pâlit un peu à ce rappel. Le Louvre? accueillait-il un jour l'image de cette créature adorée et perdue?

Il ne pouvait plus suivre la conversation de Valiet et le vieillard, finalement, prit congé du jeune homme. Tandis qu'il continuait de bavarder sur le seuil de l'atelier, Mme Stéphanie guettait anxieusement la fenêtre de la chambre de Mlle Parny. Elle l'apercevait de dos, occupée à quelques rangements et craignait que la jeune fille ne se retournât ou ne descendît. Si le sculpteur la voyait, il révélerait à Jean, par ses exclamations admiratives, la beauté de l'adolescente si soigneusement dégrée par elle.

Valiet, debout sur les marches, embrassa d'un coup d'oeil le panorama d'or et d'azur, la courbe des rivages, la ligne des montagnes, toute cette

nature brillante et achevée comme un joyau de prix, et dit:

—Jean, ne maudissez pas votre sort, vous qui pouvez, par la pensée, revoir ce jardin, cette baie, cette mer divine. N'ai-je pas raison, madame Fargès?

Stéphanie, hypnotisée par la fenêtre de Solange, oublia de répondre.

Mais Valiet partit sans avoir aperçu la jeune fille et il venait trop rarement pour qu'une rencontre fût probable. Stéphanie soupira, soulagée. En rentrant dans l'atelier, Jean fredonnait, possédé par cette joie spirituelle et ardente que donne l'art. Puis, le souvenir de la jeune fille à l'écharpe, de nouveau passa dans son esprit... Non, il ne voulait pas ternir le bonheur intellectuel qui l'envahissait. Que dirait-elle, pourtant, si elle savait. Et, tout de suite, s'imposa dans sa pensée le désir d'entendre sa voix par l'intermédiaire de... Solange.

Allons, c'est déraisonnable! Depuis que la jeune fille était dans la maison, il s'était interdit le plaisir de la lecture. A Mme Brémont, venue pour le voir avant de retourner à Paris, il avait affirmé qu'il voulait d'abord laisser sa protégée se reposer et, Denise n'ayant rien dit de ses angoisses secrètes, la bonne dame partit rassurée. Jean finissait presque par oublier un peu la présence de Mlle Parny; allait-il perdre le bénéfice de sa vigilance courageuse? s'enivrer au charme dangereux de cette voix qui évoquait le passé?

Il hésita encore. Mme Stéphanie avait quitté l'atelier; elle entra soudain, en disant:

—Décidément, je me demande si nous avons raison de garder cette jeune fille! Elle m'a demandé à sortir...

—Eh bien, où est le mal? interrogea Fargès que l'étroitesse d'esprit de sa cousine agaça.

—Oh! j'y ai consenti. Mon enfant, elle porte des voilettes brodées qui se vendent près de cent francs en ville! Et des chaussures de daim noir! et des bas de soie! L'autre jour, elle s'est achetée une paire de gants de plus de trente francs aux Galeries Lafayette! Se mettre tout sur le dos quand on doit gagner sa vie! Moi, je me contente de gants de filotelle, et mademoiselle ne veut que du suède!

—Puisqu'elle est en deuil, objecta Jean, haussant les épaules.

—De sa mère... je crois, répondit Stéphanie. C'est égal, elle n'est pas intéressante et je me demande si je dois la laisser sortir...

Eh bien, dit Jean avec une détermination soudaine, demandez-lui si elle ne pourrait pas remettre sa sortie à un peu plus tard, elle me lira la revue que je viens de recevoir.

—Ah, tu veux? interrogea Stéphanie, interdite par ce dénouement qu'elle avait provoqué.

Elle appela Mlle Deléris et la jeune fille parut, simple mais de l'élégance raffinée permise à une personne ayant plus de revenus qu'elle n'en dépense.

—Mademoiselle, dit brièvement la vieille dame, mon cousin voudrait que vous lui fissiez un peu la lecture.

—Oh! madame, avec plaisir! répondit Denise en devenant rose tandis qu'elle retirait rapide-

ment les gants de "trente-six francs" qui soulevaient le cœur vertueux de Stéphanie.

Jean, furieux contre lui-même et impatient pourtant de l'entendre lui dit :

—Voyez-vous une revue à couverture verte ? Ou, sur la table. Voulez-vous me la couper et me la lire ?

—Certainement, monsieur.

Elle enleva son chapeau et s'installa dans un fauteuil—ce qui choqua Mme Stéphanie. (Elle aurait bien pu prendre une chaise!)—et commença de lire après avoir coupé quelques feuillets.

C'était la première fois que Jean lui demandait ce service... Allait-il dorénavant en prendre l'habitude? Tout en lisant machinalement, elle pensait ardemment. Oui, son séjour à la Villa Bleue s'était révélé morose, glacé, tout à l'opposé de ce qu'elle avait espéré. On la tenait à l'écart, elle le sentait. Denise Deléris était-elle donc devenue tellement antipathique au jeune homme, las de souffrir, qu'il ne pouvait même pas supporter le rappel de sa voix? Elle qui avait supposé que, pris au charme de l'amour passé, il se pencherait vers elle, se confierait. Très vite, avait-elle imaginé une amitié tendre naîtrait en eux et, un jour qu'il serait plus las, plus doux que de coutume, elle s'était promis de lui dire : "Je suis le bonheur revenu, prenez-moi pour femme."

Mais la situation était toute différente. Etourdiment, sans réfléchir, emportée par une impulsion de tendresse folle, elle avait voulu entrer dans cette maison sous un nom d'emprunt, ne redoutant pas la position fautive où elle se trouverait, persuadée de l'imminence du dénouement. Mais le dénouement n'apparaissant pas, la jeune fille commençait à souffrir de l'étrangeté de sa situation.

D'abord, pour la première fois de sa vie, il lui fallait mentir et, à chaque fois, elle rougissait, risquant de se "couper". Souvent elle décidait d'avoir une explication franche, d'échapper à l'équivoque, de mettre fin à cette existence de tromperies. Mais, au dernier moment, elle reculait...

Dans l'état d'esprit où se trouvait le jeune homme, ne serait-il pas vivement choqué qu'elle se fût introduite chez lui? Ce que l'on pardonne à la femme chérie, on en tient rigueur à une autre et trompée par l'attitude distante de Jean, elle finissait par croire qu'il avait cessé de l'aimer. Alors, disparaître tout simplement?

Elle n'en avait pas le courage.

Elle aimait et s'attachait à son amour. Il ne lui parlait pas, la traitait avec une froideur déconcertante, mais, enfin, elle le voyait, prenait ses repas en face de lui, parfois même touchait ses mains. Elle vivait dans son intimité douloureuse, témoin navré de ses maladresses, mais fière aussi de le voir se pencher vers une nouvelle forme de l'art et y réussir indubitablement. Il faut si peu de chose pour combler de joie quand on aime. Elle vivait de ces courts moments de bonheur et, rougissant de sa lâcheté, restait là.

Mais Jean allait peut-être changer d'attitude envers elle. Pour la première fois, il lui demandait de lire et Denise lisait, mettait maintenant toute

son attention à rendre sa lecture claire, nuancée, compréhensive.

Parmi les coussins du divan, Fargès, assis, songeait aussi. Dès les premières lignes il avait cessé inconsciemment d'écouter le sens des paroles pour n'en percevoir que le son, et l'enivrement dangereux qu'il redoutait et qu'il avait provoqué, l'enivrait. Il fermait les paupières comme pour doubler sa cécité, s'enfermer dans le monde radieux des songes. Il évoquait Denise, lumineuse et flexible comme une sirène dans cette écharpe tunisienne dont il l'avait drapée. Pourquoi ne lui avait-il pas fait connaître la vérité au moment de son mariage? Son héroïsme n'était-il pas de l'imbécillité? Elle l'eût certainement épousé, peut-être même sans rien regretter tant il l'eût enveloppée d'une adoration perpétuelle. Et, maintenant, ce serait elle qui lirait, elle dont il devinerait sur le divan, près de lui, la jolie silhouette harmonieuse, dont il baiserait à petites fois les mains délicates et douces comme les mains des Chinoises, qui semblent n'avoir pas d'os et sont légères comme un jeune oiseau aux plumes nouvelles...

Il s'engourdissait dans cette vision, sachant qu'il souffrirait horriblement après, mais n'appliquant plus sa théorie du "coup de bistouri" qui blesse sur le présent pour protéger l'avenir". Tant pis, il se laissait aller.

—Par exemple, en voilà des théories imbéciles! dit soudain Mme Stéphanie qui, présente à la lecture, tricotait avec une vélocité rageuse.

Jean rouvrit les yeux et tourna vers elle un regard absent :

—Des théories? Quelles théories?

—Tout ce qu'ils racontent sur le cubisme dans la revue.

—On parle du cubisme? interrogea Fargès.

—Mais...

—Excuse-moi, ma cousine, mais je n'écoutais pas...

Denise pâlit à ces mots. Il n'écoutait pas! Cela lui apparut comme une preuve indéniable du peu d'intérêt qu'il prenait à une lecture faite par elle. Découragée, sentant les larmes la gagner, elle laissa tomber la revue en disant :

—Alors... je ne veux pas vous fatiguer davantage...

Il perçut dans la voix un tremblement douloureux et comprit qu'il avait involontairement blessé la "lectrice". Il s'en voulut de faire souffrir quelqu'un, d'humilier un être, lui qui connaissait si bien la souffrance et l'humiliation ; vraiment touché, il dit avec une douceur pleine de bonté :

—Pardonnez-moi, je suis facilement distrait, mais vous l'avez fort bien, d'une façon très intelligente même...

Jamais, depuis son arrivée à la Villa Bleue, il ne s'était exprimé avec cette courtoisie benévola et tendre. Le cœur de Denise bondit. Tout ce qu'elle avait souffert depuis le début de son séjour à Nice fut annulé par cette simple réponse. Elle retrouvait le Jean délicat et charmant. Très vite, elle répondit, souhaitant tant passionnément entrer en conversation véritable :

—J'aime tellement toutes les choses d'art! Vous peigniez autrefois... monsieur?

—Mon Dieu, oui... j'ai encore là, accrochées au mur, à moins que Stéphanie dans une rage de rangement ne les ait mises dans un tiroir, quelques études...

—Oui, je les ai rangées, se hâta de dire Stéphanie, tandis que Denise regardait vainement autour d'elle les murs complètement nus. Elles risquaient de s'abîmer, acheva la vieille dame.

Le jeune homme haussa les épaules en soupirant et répondit:

—Voulez-vous dire à Mlle Solange où elles sont? Cela m'amusera de les feuilleter, de les commenter...

Les yeux de la jeune fille brillèrent, enfin il y avait subitement entre eux un lien, un trait d'union. Mme Stéphanie, consternée, dut indiquer le bahut moyenâgeux où elle avait rangé les grands cartons que Mlle Deléris sortit. Jean était près d'elle, tout heureux.

Il y avait dans ces cartons des études à la manière de Besnard (oeuvres d'un ami de Fargès) représentant des paysages hindous; villes roses, abandonnées et comme frappées d'enchantement au fond de forêts millénaires; temples sculptés de dragons, océan Indien d'un bleu de bluet. Le cœur de Mlle Deléris battait à grands coups, car elle reconnaissait ces vues. Il les lui avait montrées, avec des commentaires chaleureux à Paris dans son atelier, au temps lumineux de leur bonheur!

Mme Stéphanie, qui furetait dans d'autres cartons, dit tout à coup:

—Voilà un beau cadre! me le donnes-tu, Jean? M. le curé m'a offert un Sacré-Cœur en couleurs, une prime, une merveille! je voudrais le placer dedans.

—Mais c'est un portrait, dit Mlle Deléris, alarmée par le vandalisme de la bonne dame.

C'était en effet un portrait d'adolescente, à la bouche enfantine, aux yeux éloquents, eau sombre et feu mêlés, des yeux de tzigane. Elle avait le beau front des statues antiques, fait pour supporter le poids d'une destinée altière et sa grâce élégante semblait la faire jaillir de la toile.

Jean, des doigts, reconnut le cadre et dit:

—Ah! c'est Dzinn.

—Qui est Dzinn? interrogea Denise, envahie par une jalousie secrète.

—Une jeune fille de qui j'ai fait le portrait pendant un congé de convalescence.

—A-t-elle posé souvent? interrogea Denise.

—Jamais. Elle est morte, tragiquement paraît-il, quelques jours avant la déclaration de guerre et je me suis servi d'une photographie que le comte Guy de Lusignère—son fiancé je crois—m'avait prêtée...

—Comment se fait-il qu'il vous ait laissé ce portrait? s'étonna Mme Stéphanie.

—Il est mort à Verdun, répondit gravement le jeune homme, et m'avait recommandé, en cas d'accident, de détruire ce tableau, je le brûlerai donc quelque jour...

—Vous ne ferez pas cela, dit Denise vivement.

—Je le ferai, mademoiselle. Un drame mystérieux, je l'ai compris, a brisé l'amour de ces jeunes gens et je dois respecter la volonté d'un mort...

Il se tut, maniant avec une fraternelle douceur le beau portrait sombre et clair voué à l'anéantissement, comme Dzinn et Guy s'étaient déjà anéantis pour jamais. Hélas, n'étaient-ils pas plus heureux que lui?

Mais Stéphanie s'agitait. Pas pour le tableau, car elle se promettait de sauver "son" cadre lors de l'autodafé et cela seul l'intéressait. Autre chose l'agaçait: son cousin allait-il prendre l'habitude de conter des histoires à la lectrice? Elle ne savait comment faire diversion et ne put cacher sa joie en disant, soudain:

—On sonne! C'est aujourd'hui jeudi, ce doit être Maria, elle est revenue!

—Ah! Maria! dit Jean avec intérêt, en se redressant, elle va me faire de la musique.

Car il adorait la musique depuis son infirmité. Denise, qui ignorait cette nouvelle disposition n'avait jamais proposé d'en faire, et ni Stéphanie, ni lui, ne supposaient que la vendeuse de Mme Brémond pût être une bonne pianiste.

Or, Maria était de plus en plus habile. Il ne fallait lui demander ni flamme, ni compréhension originale des oeuvres maîtresses, mais elle jouait avec beaucoup de correction. Déjà, on l'entendait entrer dans la maison. Une minute plus tard, Denise, glacée, la vit paraître, et Jean se leva pour aller à sa rencontre.

Sa rivale. Elle venait de passer six mois à la montagne et Jean l'accueillait avec d'autant plus de bonne grâce aujourd'hui qu'elle venait l'arracher, il le comprenait, à un enchantement périlleux. Certes, il était heureux que quelqu'un vînt l'aider à se reprendre et, volubile, tâchant de s'étourdir, de se débarrasser complètement de l'ivresse délicieuse où il avait soudain failli s'enliser, il disait à Maria en lui prenant des mains son rouleau de musique:

—Vous n'avez pas oublié le malheureux qui a soif d'harmonie? Ah! que je vous présente Mlle Solange Parny, lectrice. Vous le voyez, Maria, j'ai finalement eu pitié des yeux de ma pauvre Stéphanie!

Maria! Il l'appelait Maria! et lui parlait gaiement. Mlle Chaslier enveloppa d'un regard froid la "lectrice", qui s'inclina légèrement, tandis que Mme Stéphanie disait:

—Vous pouvez aller faire une promenade, mademoiselle Solange.

—Oui, oui, je ne vous retiens plus. Allez profiter du soleil, dit vivement Jean.

Il éprouvait le désir qu'elle s'éloignât, qu'elle cessât de mêler le passé au présent; il voulait aussi qu'elle pût se promener à sa guise. Denise ne vit dans ses paroles qu'un renvoi déguisé et, découragée, atterrée, humiliée, elle sortit...

Elle avait été l'élue, elle était jeune, jolie, fortunée et laissait la place à une nouvelle venue, sans grâce, sans fortune et certainement moins passionnément éprise qu'elle de Jean Fargès.

V

L'AMOUR FAIT PASSER LE TEMPS...

C'était la chute des feuilles...

Qui ne connaît la mélancolie de cette lente pluie d'or et de rouille par les chemins boisés? La

terre noire est visqueuse des pluies d'automne et le pâle visage de l'hiver semble apparaître partout entre les branches dépouillées. C'est l'époque où les maisons attirent comme des refuges; où la nature soufflette le passant de sa bise pleine de menaces de neige.

Mais, dans le Midi, quand les beaux platanes perdent leurs feuilles ambrées, nulle tristesse ne s'exhale des choses, car il semble qu'ils ne se dévêtissent que pour mieux laisser régner le tiède soleil de l'hiver. Du reste, tous les autres arbres conservent leur toison végétale: aiguilles des pins innombrables, palmes des phénix, feuillage léger des poivriers, des mimosas, des chênes verts et le sourire prodigue des fleurs versicolores prédisant pour décembre un nouveau printemps.

Denise était presque heureuse.

Elle voyait peu Jean, mais, au moins, personne d'autre ne lui tenait compagnie. Maria ne faisant en somme que d'assez rares apparitions. Mlle Deléris comprenait maintenant que lorsque Fargès l'engageait à aller se promener, ce n'était pas uniquement pour l'éloigner de lui, mais aussi par souci de sa santé. Peut-être même, espérait la jeune fille, se privait-il de sa compagnie...

De son côté, Mme Fargès, afin de ne jamais laisser Solange seule à la maison avec Jean, l'emménait dans toutes ses courses. La conversation de la bonne dame n'était pas transcendante et accusait souvent des aperçus mesquins, mais ces promenades faisaient connaître la ville à la jeune fille. Elles allaient au cimetière de Cimiez où étaient enterrés les parents de Jean Fargès dont on entretenait la tombe avec piété, ou chez les "fournisseurs" de Mme Stéphanie.

Car, très maniaque, Mme Stéphanie n'achetait son beurre que dans "telle" maison au fin bout de la ville, dans un creux de colline tout charmant de sauvagerie, de roses folles et de verdure luxuriante. Pour le savon, rien ne valait tel autre marchand de la vieille ville, habitant une échoppe moyenâgeuse perdue dans un dédale de rues étroites et hautes.

Bref, le temps passait et Denise prenait patience. Ne devait-elle pas prouver à Jean qu'elle "aimait et connaissait sa vie, l'ayant vécue un certain temps auprès de lui"?

En réalité, ce qu'elle appelait sa "patience", n'était-ce pas l'atavisme que lui avait légué ses ancêtres orientaux? N'était-ce pas—sans qu'elle s'en doutât—ce fatalisme musulman qui laisse le temps agir et ne glisse son doigt dans l'engrenage des événements que lorsque l'instinct lui conseille de le faire? Nous autres, Occidentaux, prenons toujours la vie à la gorge pour la mater... Le fatalisme oriental n'est-il pas souvent la suprême sagesse? Il y a parfois danger à hâter un dénouement et les fruits dont la maturité a été forcée ont moins de saveur.

Venue là pour accomplir une oeuvre de persuasion, Denise était souverainement sage en laissant le temps agir, et c'était l'âme des sultanes dociles et des cheiks—si résolu et si patients—qui revivait en elle...

Cependant, à mesure que les jours passaient, la jeune fille s'étonnait de la froideur persistante de Fargès, ne s'expliquant pas qu'il fût, vis-à-vis d'elle d'une politesse aussi glacée.

Mlle Deléris ne se rendait pas compte de la torture qu'elle infligeait au jeune homme et qu'il avait prévue, et qu'il avait eu l'imprudente folie de désirer!

Positivement, depuis son arrivée, Denise le traînait sur la claie en lui rappelant l'impossible. La blessure, si mal cicatrisée, s'était rouverte et ne guérirait plus. Il s'enivrait de douleur, la savourait comme un poison mortel et délicieux, l'envenimant comme ces mendiants qui, avec des herbes, entretiennent leurs plaies.

Il ne savait s'il devait haïr Solange ou l'aimer, tour à tour lui en voulant de ne pas être l'autre, la considérant comme une usurpatrice, puis, s'attendrissant, prêt à la serrer sur son cœur fraternellement pour ressusciter les jours d'autrefois, les jours de ce printemps disparu quand il tenait dans ses bras Denise, odorante et souple comme une gerbe de fleurs...

Ces alternatives épuisaient les nerfs de Fargès, rendus hypersensibles par une irritation continue. Souvent, il se reprochait ses sautes d'humeur, sans pouvoir les enrayer. Ce n'était plus l'homme sombre et résigné de l'été précédent, mais un malheureux se refusant à être dupe d'un mirage et cachant sous un masque hautain le désarroi de son cœur ulcéré.

Comment Denise, dans son inexpérience du cœur masculin, aurait-elle deviné la complexité de ce quiproquo, et que, plus elle était douce et pareille à "Denise", plus le jeune homme se cabrait contre son charme, se reprochant enfin, comme une infidélité envers son seul amour, ses vellétés d'attendrissement pour la lectrice!

Un après-midi, la jeune fille pensa que, puisque M. Fargès aimait la musique, elle devait proposer d'en faire.

C'était périlleux, car, généralement, Jean préférait aux morceaux lents et graves qu'elle pouvait jouer, les *presto* éclatants qui secouent comme un rire et exigent une vélocité qu'elle ne possédait plus, et des études journalières dont Mlle Deléris ne pouvait imposer la monotonie au jeune homme. Pourtant, elle se risqua, profitant de l'absence de Jean, descendu au bord de la mer avec sa cousine.

En effet, Mme Stéphanie installait le jeune homme sous les pins parasols de la grève, et elle allait s'asseoir, quand elle se rappela soudain une lessive à faire faire par Dévote.

Laissant Fargès, elle remonta en toute hâte vers la villa. En approchant, elle entendit le piano et finalement vit dans le salon Denise qui jouait.

Mme Stéphanie reçut un choc!

Ne connaissant rien à la musique, elle eut l'impression cependant que le jeu nuancé de la jeune fille séduisait comme un chant sans paroles; cela la contraria.

Quoi, la lectrice se permettrait d'avoir le même charme que Maria! Il fallait à tout prix qu'elle arrêtât ce flot intempestif d'harmonie!

Mais, était-il sage de se montrer revêche? La jeune fille blessée, chercherait peut-être à avoir l'avis direct de Jean.

La conjoncture réclamait de la diplomatie, et Mme Stéphanie n'en manquait pas. Elle réfléchit,

puis son petit visage de belette soigneuse s'illumina et, toute souriante, elle entra dans le salon.

— Quel joli jeu vous avez, mademoiselle Solange! dit-elle avec enjouement.

Mlle Deléris s'arrêta, surprise de l'amabilité de la vieille dame. Celle-ci ajouta, dans un charmant aveu:

— J'aime beaucoup la musique, et il faudra que vous m'en fassiez de temps à autre...

— Certainement, madame, dit Denise, étonnée et ravie.

— ...Quand nous serons seules, acheva Mme Stéphanie en baissant confidentiellement la voix, car, vous le savez, mon cousin, lui, n'aime guère la musique; et Mlle Chaslier, malgré son grand talent, lui suffit amplement..., dit-il.

Denise se sentit pâlir et détourna la tête.

— Moi qui adore le piano, dès que je vous ai entendue du jardin, cela m'a fait plaisir; mais Jean... n'est pas comme moi... et il m'a chargée de vous prier... n'est-ce pas...

Cela devenait difficile à dire. Or, Denise pensa que, vraiment, Jean avait manifesté le désir qu'elle se tût, et, très froide, elle répondit vivement:

— Mais, je m'abstiendrai volontiers, madame.

— C'est cela, pendant quelque temps au moins... Il est si nerveux, si bizarre...

Mme Stéphanie continuait d'envelopper la mortification imposée de mille gentillesse verbales que Denise n'écoutait pas, se disant, atterrée: "N'aime-t-il vraiment que la musique de Maria... à cause de Maria elle-même?"

Et, de ce jour, elle ne toucha plus au piano.

Un après-midi, Denise, sortie seule, quittait sa couturière, rue Paradis, et flânait sur l'avenue de Verdun.

Il faisait déjà nuit, c'était l'heure éblouissante des "vitrines".

Du reste, Nice est plus élégant encore que Paris, à cause de sa tiédeur qui permet de promener, à pied par les avenues, les grands manteaux de zibeline ouverts sur les robes de dentelle et les chaînes de perles. Et les magasins, succursales de ceux de la capitale, regoivent d'eux la fleur de leurs bijoux, de leurs broderies, de leurs richesses. Sur deux cents mètres, c'est une accumulation de trésors comme si un maharajah de l'Inde ou un satrape de la Perse antique étalait subitement pour la joie des yeux toutes les gemmes de ses coffres.

Denise était moins sensible aux bijoux qu'aux travaux délicats des émaux et des pâtes de verre exposés chez Macquet ou à la vitrine de Mappin et Webb. Elle oubliait ses peines dans la contemplation de ces légers chefs-d'œuvre.

Mais les fleurs de "Callisté" la retinrent...

Joyaux, elles aussi, bijoux vivants, émaux respirants, lumineux de couleurs et de grâce divine. Ce magasin avec ses mosaïques bleues et ses bancs de marbre évoque un atrium de la Grèce de Phidias.

Denise y pénétra.

Certes, Mme Stéphanie toujours à l'affût de ses achats, serait choquée qu'elle s'offrit des roses de ce prix, et, en toute justice, Denise ne pouvait

lui en vouloir, car la bonne dame ignorait la véritable situation de la "lectrice".

Tant pis, Denise avait besoin de placer dans sa petite chambre ces roses éclatantes, d'un ton brûlant de vie et d'un arôme mêlant la finesse du thé à la senteur chaude de l'encens.

Et, quand elle fut dans le magasin, Denise poussa une exclamation à laquelle répondit un "hullo" sonore et joyeux de Daffodil Craig, accompagnée de sa mère, fardée et emperlée comme une reine un jour de couronnement.

— Chérie, darling, comment allez-vous? Depuis longtemps ici? Toute seule? Oh! arrêtez-vous ainsi. Toute mince et noire comme un cyprès vous faites ressortir toutes les roses!

C'était bien là la fantasque Daffodil. Envahie par l'humour, Denise répondit:

— Merci, vous êtes charmante, je suis un repoussoir!

— Ah! darling, vous comprenez ce que je veux dire. Y a-t-il rien de plus élégant au monde, de plus "distingué" qu'un cyprès comme on en voit sur les collines toscanes...

— Vous en venez sans doute?

— J'en reviens. Maman, que vous connaissez, et moi, avons passé huit jours dans un palais plein de rats et de fresques, darling, un palais sans salle de bains, mais enguirlandé de vigne vierge. Et vous venez acheter des roses sans doute? Comme moi, voyez, j'ai aussi des violettes!

Mme Craig et elle en portaient à la taille d'énormes bouquets. Mme Craig dit:

— Vous promenez-vous seule?

— Oui, répondit Mlle Deléris, sûre que cela ne saurait choquer des Américains. J'habite Nice... chez des amis.

— Eh bien! venez avec nous prendre le thé au Ruhl où nous sommes descendues, invita Daffodil. Venez, chérie, j'ai tant de choses à vous dire. Maintenant que Denise-cyprès est fleurie de roses, sortons, l'auto attend à la porte.

L'automobile des Craig était longue, moelleuse, chauffée comme une molle alcôve. En quelques minutes elles furent au Ruhl.

Denise n'avait encore fréquenté aucun des endroits élégants de Nice. Elle aimait tout de suite la somptuosité amortie de l'hôtel, où rien n'éblouissait par un éclat criard. Le stuc, les corniches, les frises de plâtre, les dorures qui abondent dans les palaces cédaient la place dans le hail vaste à des colonnes geminées d'un marbre fleur de pêcher. Très peu d'or et le reflet dispersé de hautes glaces, divisées comme celles de l'époque Louis XIV. De beaux tapis de corail, le brouhaha discret d'une foule bien élevée, le service silencieux, formaient un ensemble de goût sévère et raffiné qui plut à la jeune fille.

Daffodil gagna une table, à demi entourée par un paravent, et les trois femmes s'assirent.

— Je suis si heureuse de vous revoir, darling. Car vous n'écrivez presque jamais à la pension. J'ai quitté l'institution il y a trois semaines, et j'ai beaucoup de nouvelles à vous raconter.

— J'écoute, j'avoue ne rien savoir...

— L'illustre M. Lépervier a, le mois dernier, demandé Odette Grafeuil en mariage!

— C'était prévu! elle n'avait pas en vain "pris

sa manière". Il réalise un beau rêve, et elle doit exulter....

—Pas du tout, ma chère, Odette Grafeuil, avec hauteur, a refusé d'épouser "un professeur sans talent". Ce sont ses propres paroles. Et M. Léprevier a quitté l'institution pour n'y plus revenir.

Puis, craignant que ce récit ne fût allusion aux avatars de Mlle Deléris, Daffodil ajouta en hâte:

—Par contre, Mme de Monfermeil, notre vénérable directrice elle-même, se remarie.

—Ah bah! avec qui? pas avec M. Léprevier, j'imagine.

—Non, avec un oculiste connu, le docteur Thiet. Il paraît qu'ils se sont rencontrés pour la première fois à l'hôtel Meurice chez votre père....

Denise tressaillit. Elle se rappela le soir de l'arrivée de son père, la présence du docteur Thiet, sa malencontreuse intervention qui avait peut-être à jamais détruit le bonheur de Jean et le sien. Ses paupières battirent, et Daffodil, troublée, pensa qu'elle venait de commettre une nouvelle gaffe. Désolée, elle résolut de se lancer dans une dissertation sur les modes, et aborda la question chiffons.

Denise l'écoutait avec plaisir. Assise entre Daff et sa mère, dans ce cadre lumineux, bercée par un orchestre, elle oubliait soudain la tristesse angossée de sa vie.

En face d'elle, entre deux colonnes, une affiche fleurie annonçait "le gala des roses". Ne viendrait-elle jamais à un de ces galas avec Fargès, son mari, l'arrachant à la vie morne que Mme Stéphanie lui faisait mener?...

Elle souffrait de voir la vieille dame traiter le jeune homme comme un octogénaire, le promenant au soleil à petits pas prudents, lente démarche qui l'affaiblissait, ne luttait pas contre l'anémie qui, faute d'exercice, guettait les aveugles. Et cet exercice, avec un peu d'ingéniosité, on peut le leur procurer. Denise eût voulu, sur une surface parfaitement plane et bien connue de Jean, le faire marcher chaque jour au pas de gymnastique. Cela lui fouetterait le sang, le vivifierait. Il rentrerait chez lui gai, animé. Il faut, le moins possible, traiter les aveugles en aveugles.

Un roulement de tambour arracha brusquement Denise à ses réflexions, et l'électricité s'éteignit; le grand hall de marbre, célèbre dans toute la région, fut noyé d'ombre.

—Qu'y a-t-il? demanda Mlle Deléris étonnée, une panne d'électricité?

Daff, secouant sa tête empanachée d'aigrettes blanches, qui lui donnaient un air de jolie sauvagesse, répondit en riant:

—Ma chère, on va exécuter la danse des perles lumineuses.

—Lumineuses? je ne comprends pas.

—Vous allez voir.

Ce numéro faisait courir tout Nice dans le palace, et l'attente électrisait les curiosités. Déjà beaucoup, pour mieux voir, montaient sur leurs sièges, sans respect pour le brocart... Un réflecteur projeta sur le dallage de marbre blanc son jet éblouissant, et la danseuse parut.

Grande, avec des jambes longues et fines et un visage enfantin aux yeux vifs de Japonaise, elle était toute vêtue d'un réseau de perles roses qui

accompagnaient ses pas d'un bruissement doux, perceptible malgré la musique. Mais ce n'était pas là l'attraction promise.

Soudain le projecteur s'éteignait, toute la salle fut noire, et les acclamations jaillirent, car, dans cette nuit, seules les perles luisaient d'un feu sans rayon, vert absinthe, sillons de lumière bondissant dans l'obscurité comme s'ils eussent vêtu un esprit démoniaque et invisible, ou, peut-être, la sombre Sulamite du *Cantique des cantiques*, dansant, baignée de lune, devant le roi Salomon.... C'était la danse du Radium.

La foule palpitait.

Soudain, les lumières reparurent, la danseuse s'enfuit; les papotages reprirent et, subitement, une question se posa à l'esprit de Denise : que dire aux Craig? Maintenant que des personnes raisonnables étaient à même de juger son équipée, celle-ci lui paraissait absurde, insensée, incroyable. Non, jamais elle n'oserait avouer dans quelle situation fausse sa tendresse repoussée l'avait fourvoyée. De toutes ses forces, elle espérait que Daffodil, emportée par son propre bavardage, par le récit de ses flirts, oublierait de lui demander chez qui elle était descendue, et, surtout, n'offrirait pas d'aller la voir chez ses prétendus amis...

Le temps passait, soudain l'orchestre s'arrêta, les musiciens quittèrent leurs instruments, l'heure du thé était finie. Denise se redressa:

—Daffodil, il faut que je parte, j'ai encore quelques courses à faire....

—Oh! darling, je vous accompagne.

—Mais non, Daff...., je vous assure, balbutia Denise, désemparée.

Heureusement, Mme Craig elle-même la tira d'embarras:

—Daff, nous dînons ce soir à Cannes, vous savez combien les Scott sont exacts; il faut encore que nous nous habillions, vraiment il faut rester, dit-elle.

—Mais je vous reverrai, Denise? interrogea l'Américaine.

—Oui, je reviendrai très vite ici, répliqua rapidement Mlle Deléris.

—Et prenez l'auto qui va vous conduire chez vos amis. Où habitez-vous?

Mlle Deléris allait répondre vaguement, mais deux jeunes gens s'approchèrent de Daffodil et de sa mère, deux flirts, et l'Américaine, accaparée, n'attendit pas la réponse de son amie. Elle lui recommanda seulement de prendre l'auto, l'accompagna jusqu'à la voiture, lui posa sa gerbe de roses sur les genoux, et la jeune fille partit.

—Au sommet du mont Boron! dit-elle au chauffeur par le tuyau acoustique.

Réchauffée, enivrée par l'odeur des roses, songeant aux récits diaprés de Daffodil: Denise trouva le trajet court. Mais un instinct de prudence lui commanda de faire arrêter le chauffeur avant la Villa Bleue. Arrivée devant une route de traverse, elle le pria d'arrêter et descendit.

Les phares de l'auto projetaient une lumière si aveuglante que, hors de la zone éclairée, l'ombre paraissait deux fois plus dense. Denise, en descendant, ne vit donc pas, s'arrêtant pour la laisser passer, Mme Stéphanie elle-même. Mme Stéphanie qui, béate, reconnaissait Denise et cons-

tatait que la jeune fille glissait dans la main du chauffeur un billet bleu!

L'auto démarra, disparut, et Denise gagna la villa, suivie de près par Mme Stéphanie.

Tout de suite, la jeune fille monta dans sa chambre et mit dans l'eau les roses adorables; les boiseries grises, les gravures gracieuses, l'élégance discrète de l'ameublement, tout fut comme illuminé par le reflet des fleurs éclatantes.

Puis elle descendit au salon, et, du vestibule, entendit la voix suffoquée de Mme Stéphanie disant:

—Oui, mon enfant, une limousine princière. Elle a vraiment de hautes relations, notre "lectrice"!

Jean qui, sur la foi de sa cousine, croyait Solange laide, n'avait de ce fait aucune pensée mauvaise et répliqua, en haussant un peu la voix:

—Cela prouve qu'elle connaît ici des gens fortunés.

—Enfin, tu avoueras que c'est excessif!

Denise tressaillit.

La réponse de Jean, fait d'un ton mesuré, et amorti, ne pouvait lui parvenir, mais le timbre perçant de Mme Stéphanie traversa de nouveau la cloison légère:

—Tu montres vraiment trop de patience. Puisqu'elle a des amies si bien, qu'elle aille les retrouver!

—Ta tante? Elle ne nous l'a pas confiée, en somme; Mlle Parny est placée ici: comme elle le serait ailleurs. Sois tranquille, elle est assez maligne pour savoir se tirer d'affaire!

—Avec cela qu'elle ne t'agace pas! Tu ne te vois pas depuis qu'elle est ici. Tu n'es plus le même. Tu es devenu nerveux, irritable. Chaque fois qu'elle paraît, une contraction passe sur ton visage. Il y a en elle quelque chose de souverainement antipathique qui ne t'échappe pas et tu ne peux dominer l'impression désagréable qu'elle te cause!

—Tu dis qu'elle ne t'est pas antipathique? Pourquoi, dans ce cas, deviens-tu souvent si pâle quand elle parle? Pourquoi crispes-tu les poings? demanda Mme Stéphanie, loin de se douter évidemment de la cause véritable de ces manifestations de souffrance. Pourquoi enfin la fuis-tu si visiblement?

—Nous ne devons pas, à cause de ta tante? Ce serait un manque d'éducation envers elle, dis-tu. Un joli cadeau qu'elle nous a fait là, ta tante! Elle aurait pu mieux choisir, en tout cas! Alors, par scrupule de courtoisie, tu t'infliges cette présence? D'abord, puisque Mlle Parny a des amis si huppés, elle pourrait peut-être se retirer chez eux. Mais non, je ne parle pas de la mettre sur le pavé! Comme tu es ombrageux, Seigneur! Je vais simplement l'interroger, voir si elle ne préférerait pas être ailleurs qu'ici...

—Mais laisse-moi donc faire, je suis plus maligne que tu ne le crois. Mme Brémond et Solange elle-même n'y verront que du feu, et tu retrouveras la paix morale quand elle sera partie.

D'un pas vif, elle gagna le vestibule et vit Denise, accablée sur une banquette.

—Ah! vous êtes là... depuis longtemps? interrogea-t-elle avec un mélange de joie et de gêne.

L'orgueil redressa la jeune fille. Tranquille, un peu brève, elle dit:

—J'arrive, et je voulais vous dire que j'ai rencontré à Nice deux dames de mes amies qui désirent que j'habite avec elles. J'aimerais partir ce soir...

—Mais certainement, certainement, répondit Mme Stéphanie, un peu vexée au fond que Solange eût été la première à parler de départ. Elle était persuadée que la jeune fille avait tout entendu, mais, malgré tout, sa victoire n'était pas complète. Elle chercha une phrase ironique pour railer la "générosité" d'une jeune fille travaillant pour vivre, et donnant "des dix francs" à un chauffeur! Mais, ne trouvant pas cette phrase lapidaire et géniale, elle s'éloigna en grommelant, tandis que Denise remontait vivement dans sa chambre.

Dans l'exaltation de sa douleur, elle songeait.

Que ce fût Solange Parny et non Denise Deléris qu'on eût renvoyée, cela ne changeait rien au fait réel. Venue là en consolatrice, elle avait, hélas! déçu si profondément au jeune homme que, ne pouvant vaincre sa répugnance, il la congédiait comme on congédie une employée infidèle!

Et cela, par-dessus tout, prouvait que Denise Deléris était devenue si antipathique à Fargès qu'une personne la lui rappelant quelque peu, lui était sur-le-champ odieuse... croyait-elle.

Elle suffoqua, et des sanglots étouffants, bruyants, désespérés, soulevèrent sa poitrine. Elle avait envie de crier, de mourir; elle accusait son père, cause de tout, puis elle accusait Jean. Il se révélait d'une cruauté froide, oublieux de l'amour, haïssant la jeune fille coupable... de n'avoir pas deviné la vérité autrefois, au moment de la rupture.

Elle sanglotait tout haut comme un enfant perdue dans le désastre de son rêve de bonté et de tendresse et, à travers ses larmes, regardait sur la petite commode grise à rehauts turquoises, au-dessous du tableau de Fragonard, la gerbe de roses dont la beauté joyeuse semblait insulter à sa détresse, à l'humiliation de son pauvre cœur.

Elle faillit pousser un cri en voyant soudain Jean devant elle.

Il était entré sans bruit et, percevant son sursaut de frayeur, lui dit.

—J'ai frappé... Il m'a semblé que vous disiez d'entrer... et, ajouta-t-il, excusant ainsi son intrusion, aveugle, cela me donne le droit de paraître même ici.

Puis, comme elle se taisait, se demandant quelle nouvelle souffrance il allait ajouter, il reprit:

—Je vous ai entendue pleurer en passant sur le palier, et je viens vous demander pardon de ma dureté. Oui, oui, j'ai été injuste, méchant, je le sais, et pourtant, moins que tout autre, je n'ai le droit d'être tel! Pardonnez-moi, mademoiselle Solange, et croyez surtout que ce n'est pas à vous —pauvre et bonne petite fille—que j'en veux. Je le sens, mes paroles doivent vous sembler bizarres... vous ne pouvez comprendre... mais, sans

le vouloir, vous me rappelez de si cruels souvenirs... Encore une fois, pardonnez-moi.

—Je vous pardonne, murmura-t-elle dans un soufuffle.

Il appuyait sa main sur le marbre de la commode, près des roses, à quelques do'gts d'un buvard de cuir où reposait sa propre photographie! Il reprit, et une bonté navrante se répandit sur ses traits:

—Si vous me pardonnez vraiment, faites-moi la grâce, la faveur de rester!

—Oh! non, cela, jamais! J'ai trop souffert ici! avoua-t-elle dans un sanglot.

—C'est fini, c'est fini, dit-il, étendant la main, l'attirant un peu à lui par le bras. J'ai honte de moi, honte d'avoir fait souffrir un autre être seul et sans défense. J'ai des remords qui ne me laisseraient nul repos, si vous ne me pardonnez pas complètement, en restant.

Elle était très près de lui, elle sentait au travers du tissu de sa manche la main du jeune homme, et une douceur enivrée s'emparait d'elle, un désir d'arrêter le temps, de rester ainsi toute faible et toute consolée, près de lui. Ah! parler, dire la vérité!

L'idée lui vint en éclair. Mais la pitié du jeune homme, son humanité n'allaient-elles pas à Solange Parny seule? N'était-ce pas en la considérant comme une autre qu'il lui parlait ainsi. Qu'est-ce qui lui prouvait que son aversion pour Denise avait en rien diminué? Allait-elle, en parlant trop tôt, briser elle-même le lien fragile de pitié, de compassion, de remords qui allait l'attacher au jeune homme? Ne voudrait-il pas désormais racheter sa dureté passée par un peu plus de bienveillance? Ne touchait-elle pas un but? En démasquant sa véritable personnalité, elle risquait de voir Jean se contracter, repousser dans un mouvement irrévocable—qu'elle à le regretter ensuite—le bonheur qu'elle venait lui apporter?

Elle le savait nerveux, devenu plus impulsif qu'autrefois depuis son épreuve et le désir grandit en elle de laisser à cette heure toute sa douceur touchante de ne pas parler encore....

—Vous ne répondez pas? interrogea le jeune homme avec une grande mélancolie, tandis que ses doigts se refermaient un peu sur le bras de la jeune fille.

Elle tressaillit et dit, honteuse de sa lâcheté, désespérée et heureuse tout ensemble:

—Je resterai!

Déjà il l'avait lâchée. Mais, en gagnant la porte à tâtons, il l'enveloppait d'un regard aveugle et bienveillant. Non, jamais plus elle ne serait en butte à sa froideur hostile, et, comme pour l'en persuader mieux, il dit, un peu hésitant, comme s'il craignait un refus:

—Ce soir... voudrez-vous me commencer la lecture de la *Chartreuse de Parme*? Il y en aura pour de nombreuses veillées....

Il voulait, en d'sant cela, bien souligner qu'une vie nouvelle allait commencer:

N'était-ce pas l'occasion de causer un peu? Denise murmura:

—N'aimeriez-vous pas aussi que je vous lise le théâtre moderne? N'allez-vous pas au théâtre, autrefois?

—Mais si, fréquemment. La dernière pièce que

je vis fut, au Casino, la *Nouvelle Idole*, de Curel. La connaissez-vous?

—Oui, et je le relirais avec joie. Mais j'avoue que la science n'est pas pour moi personnellement ma nouvelle idole! J'aurais aimé vivre au temps de la Renaissance, quand l'art était le nouveau dieu.

—Oh! la Renaissance, dit Jean en s'animant, ce fut un âge d'or. A mon avis, Raphaël fut le plus heureux des mortels; il est mort jeune comme ceux que chérissent les dieux!

—J'ai toujours rêvé de la Fornarina, dit Denise, comme Raphaël l'aimait, et combien elle devait être belle!

—Quand j'étais à Rome, reprit le jeune homme, j'allais souvent au bord du Tibre, espérant toujours rencontrer là une des sœurs lointaines de cette Fornarina. J'ai même failli attraper les fièvres, car le fleuve est illustre et perfide....

—Avez-vous enfin rencontré cette sœur idéale?

—Oui, je le crois; ce ne fut pas au Transtévère, mais en pleine campagne romaine. En revenant de Frascati, je m'arrêtai dans une auberge. Il y avait là une toute jeune femme décharnée, grelottante de malaria, quatre enfants autour de ses jupes, un autre au sein, et, malgré sa misère et sa fièvre, un profil si beau, que je ne pouvais en détacher mes regards. Elle s'en aperçut, et alla me chercher un portrait d'elle, trois ans plus tôt, une étude que lui avait laissée un élève de l'Ecole Médicis. Quelle perfection! Je crus voir Junon à seize ans. Toute la splendeur olympienne avait tenu sur ce visage maintenant creusé et, vous allez vous moquer de moi, mademoiselle Solange, j'ai senti des larmes me monter aux paupières comme devant un sacrilège, une profanation impie. La *Vénus de Milo*, sans ses bras, dut apparaître moins mutilée à ceux qui la découvrirent que cette femme auguste et misérable!

—Oh! dit Mlle Deléris émue, retrouvant dans ces paroles toute la sensibilité raffinée du Jean qu'elle avait aimé, que dit-elle en vous voyant pleurer?

—Elle me reprit vivement son portrait des mains et me dit d'un ton sauvage et passionné que je n'oublierai jamais:

—“Giulio, mon mari m'aime et je l'aime.” Il y avait dans ce cri tout le bonheur de l'amour fidèle. Elle ne regrettait rien, puisque son bien-aimé l'aimait... Ah! toute-puissance adorable de l'amour....

Le visage de Jean s'était illuminé. Denise, éperdue et tremblante, dit très bas:

—Comme on sent que vous savez aimer, et comme on a dû vous chérir!

Le jeune homme tressaillit. La lumière disparue de son visage, il dit brièvement:

—Je vous en prie, mademoiselle, si vous voulez m'être agréable, ne faites jamais aucune allusion au passé.

Au même instant, la voix suraiguë de Mme Stéphanie se fit entendre du rez-de-chaussée:

—Jean, crieait-elle, le dîner est servi, descends-tu?

—Oui, oui, répondit le jeune homme avec impatience.

Puis se tournant vers Denise:

—Donc, c'est entendu, vous me ferez la lecture, cela m'arrachera un peu à mes pensées. J'ai tort

de me complaire dans ma solitude. On finit par chérir mortellement sa douleur!

—Vous êtes si isolé ici, personne ne vous comprend, et j'aimerais vous aider à sortir de cette monotonie morale où l'on vous laisse vous enliser...

—Merci, vous êtes, je le sens, bienfaisante et charitable, je vous recommande seulement de ne jamais parler de ce qui est révolu...

—Et cependant, commença Denise frémissante et résolue, si je vous disais...

—Eh bien! Jean, tu ne dînes pas, ce soir? dit une voix près d'eux.

Mme Stéphanie, sèche et crispée, s'encadrait dans la porte demeurée entr'ouverte, et le jeune homme répondit:

—Mais oui, je viens, nous venons.

Puis, à Denise:

—Après le dîner, mademoiselle Solange, nous reprendrons la conversation.

Mme Stéphanie tendit l'oreille: après le dîner? Elle se promettait d'être là!

Jean s'éloigna, la porte se referma, le hasard encore une fois avait scellé les lèvres de Denise. Mais elle n'était plus triste. Enfin la glace était brisée entre eux et, au travers de ses cils encore mouillés de larmes, elle voyait, reproduit cent fois sur la toile de Jouy le tendre axiome: "L'amour fait passer le temps."

VI

LE TEMPS FAIT-IL PASSER L'AMOUR ?

—Encore, Maria, encore l'*adagio*, voulez-vous? demanda Jean en se penchant d'instinct vers la pianiste, qui sourit. Vous ne pouvez vous imaginer combien j'aime ce doux et déchirant *adagio* de la sonate du *Clair de lune*. Il me semble entendre pleurer une âme dolente, trop désespérée pour se plaindre bruyamment...

—Je vais recommencer, dit Maria, jouant de nouveau cette première partie de la sonate célèbre, où une détresse voilée se lamente avec une douceur grandiose.

Renversé dans une bergère, Jean s'abandonnait à la griserie poignante de la musique, et il y avait un contraste vif entre le tragique de cette harmonie et la splendeur éclatante du jour, entrant comme un océan de lumière dans le vaste salon.

Décembre avait cette année-là des tiédeurs de printemps. Les grandes fenêtres étaient ouvertes au soleil qui avivait les murs où de fines peintures Directoire prodiguaient les guirlandes, les camées, les parasols, les minuties charmantes d'un style inspiré par les décorations pompéiennes.

C'était le père de Fargès qui, au retour de son voyage de nocces à Naples, avait décoré le salon. Se rappelant une excursion à Pompéi et les adorables frises du triclinium de la maison des Vettii, où des amours courent et vendangent, il s'était plu à reproduire dans sa propre demeure ces fresques archaïques et, dans ce décor, le piano à queue ne détonnait pas trop, grâce à sa housse de soie claire supportant un vase de bronze verdâtre, plein de branches de mimosa.

Enfin, par les baies, on apercevait la Méditerranée...

Charme intarissable des mots! depuis des siècles, les syllabes d'"orangers", "printemps", "ver-

gers", versent sur les âmes un flot de fraîcheur! et cette mer paraîtrait moins belle peut-être si l'on ne savait qu'elle baigne tous les jardins de l'antiquité aux doux noms: Egypte de Cléopâtre, Mytilène de Sapho, Italie, musée du monde, où retournent nos rêves. Cette Méditerranée, si chargée de passé, sera à jamais adolescente, car elle a bercé la jeunesse du monde et, chaque matin, les flots semblent apporter aux rives méditerranéennes le message d'Aphrodite, la brûlante annonce de l'amour...

Tout cela, Jean se le disait, et il se plaisait, dans sa nuit sans fin, à s'enivrer de musique.

Suivant la cadence, il répéta de nouveau, quand l'*adagio* fut achevé:

—Qui donc se plaint ainsi dans la pensée de Beethoven?

Denise, qui brodait un carré de filet, assise près de Mme Stéphanie, dit doucement:

—J'ai entendu raconter que Beethoven avait été, pour cette sonate, inspiré par la vue d'une jeune fille aveugle, et c'est la douloureuse stupeur qu'il éprouva en songeant à la cécité de cette personne qu'il décrivit dans cette première partie.

—Ah! dit Jean en se tournant vers elle avec animation, c'est donc pour cela que je sens un rapport si étroit entre mon âme et cette musique? Saviez-vous cette particularité, Maria?

Mlle Chaslier secoua sa tête, couronnée d'une masse lourde de cheveux plats, luisants de brillante, exhalant une odeur forte et vulgaire de musc et de rose. Elle ignorait le détail raconté par Mlle Parny, et, tout de suite, sans laisser à Jean le temps de questionner davantage la lectrice, elle attaqua l'*allegretto*, qui est vif, emporté, comme une réaction subite contre la douleur morne.

Denise l'écoutait. Oui, Mlle Chaslier jouait bien, avec une correction qui détachait chaque note. Pourtant Mlle Deléris n'était pas charmée. Il lui semblait entendre un pianola. Elle aussi, autrefois, avait appris cette sonate du *Clair de lune*; certainement elle n'avait pas le brio de Maria pour les parties éclatantes, mais il lui semblait que sous ses doigts l'*adagio* avait un accent plus déchirant, bien plus humain.

D'ailleurs, comment Mlle Chaslier eût-elle mis beaucoup de sentiment! On la sentait si profondément placide, les nerfs calmes, incapables de sursauts. Une béatitude religieuse était dans son âme trop détachée de la terre pour s'enflammer pour des imaginations artistiques. Denise n'aimait pas Maria, elle la sentait trop différente d'elle-même, enfin, elle redoutait son influence sur Jean. Mais Mlle Deléris ne pouvait s'empêcher de l'estimer profondément. Elle la savait dévouée, héroïque s'il le fallait, au-dessus de la moyenne. Mais, justement, Maria ne pourrait être la compagne idéale d'un artiste, d'un être impressionnable dont elle ne saurait partager les brusques enthousiasmes et, comme lui, délirer de joie parce qu'une forme d'art pure a été atteinte. Il ne la voyait pas, évidemment, mais, au toucher, aimait-il la sèche rugosité des vêtements de serge et ces gros poignets faits pour soulever un blessé sans faiblir, ces fortes mains si agiles sur le clavier, mais dont les ongles coupés courts accentuaient encore la forme carrée, vigoureuse, hommasse.

Enfin, en dehors de la musique, Maria se désintéressait de tous les arts en général, et elle faisait des efforts touchants et inutiles pour paraître apprécier les chats de graise de Jean. Evidemment, elle ne voyait aucune utilité à ce que les murs eussent des tableaux et les socles des statues, et quand elle voulait donner plus de sonorité à son jeu, elle prenait le vase de bronze chargé de fleurs charmantes et le posait prosaïquement, non sur une table où il eût resplendi, mais par terre, dans un coin, comme elle eût fait d'un coffre à charbon. Sans l'intervention de Denise, du reste, il n'y eût jamais eu de fleurs dans la maison. Mme Stéphanie prétendait que "ça" salissait, et Denise avait, en cachette, passé contrat avec une fleuriste pour qu'on en apportât deux fois par semaine à un prix si dérisoire.—Denise payait la différence,—que Jean avait ordonné qu'on les achetât chaque fois.

Il était sensible, lui, à l'odeur d'un bouquet d'orange, rond et candide dans un petit vase de Delf ou à l'arome des oeillets multicolores. Il avait découvert, avec le temps, que la lectrice prenait soin de ces détails, et l'en récompensait d'un sourire amical qui réchauffait le cœur de la jeune fille.

D'ailleurs, depuis la grande scène, la situation s'était modifiée entre eux. Régulièrement, après le dîner, tandis que le jeune homme se reposait de sa longue station debout devant la graise, elle lui faisait la lecture. Après Stendhal, ils avaient commencé la *Légende des siècles*, et tous deux s'enthousiasmaient aux mêmes passages, répétant à satiété certaines œuvres qui les touchaient plus profondément. Ils savaient par cœur *Oceano Nox*, tragique et sauvage comme la mer bretonne; par cœur, ce *Ruth et Booz*, pur, biblique, immortel comme un temple de marbre, et ils aimaient d'un même amour attendri la petite Infante, debout près d'un bassin triste, une rose à la main...

Enfin, ils avaient abordé le théâtre, qui par la vertu du dialogue semble mêler directement le lecteur à la conversation des héros. Ils échangeaient leurs impressions. Jean constatait une grande parité entre son esprit et celui de la jeune fille. Elle n'avait pas toujours une opinion formée et, dans ce cas, l'écoutait docilement, s'imprégnant de son esprit, disciple fervente et attentive.

Oui, il y avait à ces moments-là une détente, une communion exquise qui enivrait Denise pour toute la journée du lendemain. Car, du matin au soir, il demeurait seul dans son atelier, fumant, travaillant ou rêvant.

Qu'importe, elle prenait patience. Plusieurs fois encore, elle avait tenté de démasquer sa véritable personnalité. Mais la présence continue de Mme Stéphanie entravait les confidences. Très décidée du reste à s'expliquer un jour longuement si cela était nécessaire, elle souhaitait pourtant avec passion qu'un événement surgît qui la jetât spontanément sur le cœur de Jean. D'ailleurs, il n'y avait pas encore trois mois qu'elle partageait l'existence de Fargès, et il fallait au moins ce laps de temps pour le persuader qu'elle connaissait sa vie pour l'avoir vécue à ses côtés.

Enfin, elle redoutait Maria. Jean l'accueillait avec une courtoisie affectueuse, ordonnant que,

chaque fois, elle remportât à Monte-Carlo d'énormes bouquets qui embarrassaient la pratique jeune fille....

Non, il ne fallait rien brusquer, le temps lentement retissait entre eux le lien brisé jadis par M. Deléris.

Or, un soir, lisant un programme que Jean venait de recevoir, Denise lui dit:

—On va donner au Cercle de l'Artistique une conférence sur l'île de Malte, vous devriez y aller, monsieur Fargès, il y a tant de choses à dire sur cette île!

—Vous la connaissez? interrogea le jeune homme.

Le cœur de Mlle Deléris palpita, elle répondit:

—J'y suis passée, en venant de Tunis....

Une exclamation l'interrompit. Elle n'osait regarder Jean....

Mais ce n'était pas sa réponse qui avait provoqué l'exclamation. C'était Mistral qui venait, en s'aidant un peu trop de ses griffes, de sauter sur maître.

—Mistral, infâme quadrupattes, sont-ce là façons de jeune homme bien élevé? disait Jean en taquinant le bel animal ronronnant. Donc, mademoiselle Solange, reprit Fargès, vous disiez que l'île de Malte était intéressante?

Denise n'osa pas reparler de Tunis, et dit seulement:

—Imaginez un piédestal de calcaire éblouissant, supportant une petite ville d'une blancheur éclatante, sans un arbre, sans une fleur, sans un obstacle pour arrêter l'élan furieux de la lumière ou briser sa réverbération! Malte est l'élue du soleil, son temple naturel....

—Si le conférencier s'exprime comme vous mademoiselle, la séance sera intéressante. Du reste, je fais partie du Cercle de l'Artistique.

—Vous devriez y aller souvent. Il me semble qu'il vous serait agréable de causer avec des hommes. La conversation des femmes doit finir par vous lasser.

—Du tout, elle est pleine d'aperçus ingénieux, répondit-il avec un sourire. Cependant, j'avoue que j'aime parfois causer politique. Mais il m'est difficile d'aller là-bas....

—Je pourrais vous y conduire. L'existence que vous menez ici est celle d'un chartreux. N'est-ce pas, madame, dit Solange, en se tournant vers Stéphanie, que M. Fargès devrait s'attacher à vivre comme tout le monde?

—Vous en parlez à votre aise! dit la vieille dame qui détestait les "innovations" de la lectrice et trouvait Jean très heureux. D'abord, vous êtes encore trop jeune pour bien juger.

—La jeunesse comprend la jeunesse! répliqua lestement Denise.

—Bien, bien, je ne discute pas, mais je me rappelle, Jean, que j'ai à te parler. Veux-tu venir dans ton atelier?

Mlle Deléris se mordit les lèvres. Elle était habituée à ce que Stéphanie l'interrompît et "lui coupât ses effets". Si Mistral s'en mêlait aussi, c'était complet! Cependant Jean disait à Mme Fargès:

—C'est donc bien solennel, ce que tu veux me dire?

—Je ne puis jamais te parler seule à seul! répliqua aigrement la cousine.

—Eh bien! je suis à tes ordres, allons dans mon atelier. Excusez-moi, mademoiselle Solange, nous reparlerons du Cercle demain. Pour ce soir, je vous libère...

—Oh! dit-elle avec plus de feu qu'elle ne l'eût voulu, vous savez bien que je ne m'ennuie pas près de vous!

Le jeune homme sourit. Décidément, elle devenait très gentille, cette lectrice. Il répondit:

—Vous êtes trop aimable, merci infiniment et bonsoir. Ayez de beaux rêves ailés.... les ailes de l'amour....

—Viens-tu? interrogea Mme Fargès que ces madrigaux horripilaient.

Il suivit Mme Fargès dans son atelier, tourna le commutateur par une vieille habitude, et une lumière amortie s'épancha d'une lampe antique modernisée.

—Je t'écoute, ma cousine. Quel problème d'économie domestique vas-tu me soumettre?

—Mon enfant, dit la vieille dame, il me semble que tu oublies le but de la vie.

—Je suis trop différent des autres pour qu'il soit question pour moi du but de la vie, mais tout au plus du but de ma vie.

—Ne jouons pas sur les mots, je ne suis pas fine, moi! Voyons, Jean, quand vas-tu demander la main de Maria?

Le jeune homme eut un geste de contrariété et dit enfin:

—Mais.... tu sais bien qu'elle soigne sa grand-mère. Tant que celle-ci aura besoin d'elle, Maria ne peut la quitter.

—Alors, ça peut encore durer des mois! s'écria la vieille dame consternée.

—Nous ne sommes pressés ni l'un ni l'autre, dit Jean froidement.

—Tu devrais cependant songer à te faire un foyer, mon enfant.

—Je ne me plains pas de mon existence présente.

—C'est une existence inutile, dit Mme Stéphanie nerveusement. Tu passes ton temps à manier de la terre ou à bavarder le soir avec Solange.

—Nous ne bavardons pas, corrigea Fargès, nous causons.... Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion d'agiter des idées générales, cela me change des plates conversations qui ne traitent que de soi-même ou d'autrui! Solange est très cultivée.

—En tout cas, si tu crois que ça l'amuse, tes sujets philosophiques comme hier soir sur ton nommé Einstein, tu te trompes. Cela l'ennuie profondément, cette fille, mais elle suit un plan, parbleu!

—Un plan? interrogea le jeune homme sans comprendre.

—Tu es naïf, si tu ne sens pas que, destinée à travailler toute sa vie chez les autres, tu représentes pour elle un parti avantageux! Elle voudrait bien devenir propriétaire de la Villa Bleue. Au moins, avec Maria, tu saïs que tu es choisi pour toi-même et non enjôlé pour ton bien!

Mme Stéphanie était vraiment sincère en supposant que Solange était tentée par la situation. Enfin, ignorant la véritable position de la lectrice, elle était fondée de penser que cette jeune

fille élégante, dépensant largement, n'était pas la femme économe qu'il fallait pour la bonne administration des faibles revenus de Jean. Le jeune homme répondit:

—Est-ce que je fais la cour à Solange? Non! Alors, d'où prends-tu que je songe à l'épouser?

—Elle t'y fera songer. Si je ne veillais pas, il y a longtemps qu'elle t'aurait assailli de ses déclarations. Naturellement, tu la crois désintéressée. Les hommes sont si fats!

—C'est un mot de trop dans mon cas, dit Jean, blessé. Tu n'as pas besoin de me rappeler que je ne puis plus susciter d'autre sentiment que.... la cupidité!

—Ah! mon Jean, je ne te dirais pas cela si Maria ne t'aimait pas sincèrement, tel que tu es!

—Tel que je suis.... elle est bien bonne, et toi aussi du reste, mais laisse-moi, veux-tu? Je suis fatigué.

Mme Fargès se retira et Jean se mit à marcher de long en large.

Le coup était porté.

Certes, il ne s'était jamais demandé si le plaisir intellectuel qu'il goûtait près de Solange pouvait le conduire au mariage et, même, il ne le pensait pas. Mais qu'elle fût vénale, que l'intérêt pris à leurs discussions fût une feinte habile, l'attristait. Jamais il n'avait autant senti sa déchéance; il se l'exagérait même, car il était resté beau, le malheur ajoutait du pathétisme à son expression, et quand il causait, animé, Fargès redevenait le charmeur d'autrefois.

Bref, dès ce jour-là, il veilla à ce que les lectures ne dégénérassent plus en causeries. Dès que Denise avait lu un acte ou un chapitre, il se levait, gagnait son atelier, prétextant l'inspiration, et appelait Mistral....

Mistral, modèle paresseux en train de se faire cuire à petit feu devant la cheminée, hésitait. Alors Denise, pour cacher sa déception,—pourquoi ce revirement? Maria en était-elle la cause?—prenait le chat dans ses bras, embrassait la petite tête ronde, où la fourrure était rase comme une panne noire, là où se posaient les lèvres de Jean.

Puis elle tendait le "modèle" au jeune homme, et Mistral—truchement inconscient—emportait entre ses deux oreilles le cœur de Denise mise là dans un baiser!

Et Jean ne savait pas le reconnaître, et Jean ignorait quel adorable visage, ombreux et frais comme un beau fruit sous le feuillage, s'était tendu vers lui. De nouveau, Mme Stéphanie triomphait....

Mais ce triomphe eut la durée d'un feu de Bengale.

Le hasard allait démontrer au jeune homme la duplicité de sa cousine.

Et ce hasard pénétra dans la Villa Bleue, enfermé dans un flacon de Lalique, en verre gravé, tout pareil aux alabastres de parfums trouvés dans les tombeaux des courtisans antiques.

Ce flacon, malgré son allure phénicienne, ne venait pas des hypogées de Tyr ou d'Amathonte. Daffodil Craig l'avait plus simplement acheté, rempli de chypre, chez Coty, et venait de l'offrir à Denise.

—Ce parfum enivrant, pensa la jeune fille en le respirant un matin, ferait évanouir d'horreur notre vertueuse Stéphanie. Mais je suis sûre que Jean l'aimerait. Autrefois... il adorait l'origan.

Elle médita, puis, ne résistant plus, en versa quelques gouttes sur la masse soyeuse de ses cheveux. Et, soudain, un sourire amusé illumina son visage. Espiègle, une pensée lui venait: si elle en mettait un peu dans la maison pour créer une atmosphère délicieuse et éphémère? Quel serait l'effroi de Mme Fargès en se sentant poursuivie par ce démon insaisissable? Il y avait trop longtemps qu'elle n'avait point ri, il lui venait un besoin subit de taquinerie, d'enfantillage. Avec précaution, elle ouvrit la porte de sa chambre. Le couloir était désert. Elle s'agenouilla sur le tapis et voulut verser quelques gouttes. Mais, à ce moment, elle crut entendre le bruit d'une porte, et, tressaillant, elle fit un mouvement si brusque, que la moitié du flacon se répandit sur le tapis.

—J'ai dépassé la mesure! pensa-t-elle, déconfite, en rentrant précipitamment dans sa chambre.

Puis, songeant à l'émoi de Mme Stéphanie, Denise se mit à rire, prit son chapeau, son manteau et sortit comme elle avait coutume de le faire chaque matin.

Le hasard était en marche...

Jean reposait encore, quand soudain sa porte fut ouverte brusquement, et Mme Fargès se précipita vers lui en disant d'un ton alarmé:

—Tu n'es pas malade? Tu ne souffres pas de la tête, mon "pauvre" enfant?

Le pauvre enfant, surpris par cette tragique intonation, demanda:

—Qu'y a-t-il? Suis-je menacé d'un commencement d'asphyxie?

—Il y a, reprit Mme Stéphanie avec l'ampleur outragée d'une reine de tragédie, que la lectrice a renversé sur le tapis du couloir je ne sais quelle affreuse mixture, et nous sommes littéralement empoisonnés!

Jean soupira sans rien répondre. Il pensait que Mlle Parny avait sans doute renversé quelque bouteille de pharmacie, et il jugeait déplacé que l'on fit autant de bruit autour d'un petit accident.

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre.

—Entrez! cria Mme Stéphanie.

Puis, affolée, elle ajouta, comme si la peste en personne était embusquée derrière le battant:

—Vite, Dévôte, refermez la porte, que "ça" n'entre pas ici. Qu'y a-t-il?

—Madame, j'ai trouvé cette bouteille sur la cheminée de Mlle Solange: c'est de là d'où vient l'odeur sans doute.

—Qu'est-ce que c'est? dit Jean qui ne sentait pas encore le parfum. Du pétrole pour les cheveux, de l'essence minérale, du goudron pour la gorge?

—Non! répond ingénument Dévôte, en lisant sur le flacon, c'est du chypre...

—Oh! mais ça doit être délicieux! s'écria Fargès en étendant la main. Donnez-moi cela!

La bonne lui tendit la mignonne amphore de cristal, tandis que Mme Stéphanie disait, outragée:

—Moi, ces affreuses odeurs modernes me ren-

dent malade! Je descends dans le jardin, j'ai à parler au jardinier, du reste.

Jean ne la retint pas, et Mme Fargès sortit avec des effets majestueux de reine offensée qui furent perdus pour le jeune homme. La bonne dame était restée dans la chambre. Jean lui dit:

—Vous attendez quelque chose, Dévôte?

—Je voudrais la "bouteille", monsieur, pour la remettre sur la cheminée de la demoiselle.

—Et Mme Stéphanie est-elle en bas?

—Oui, monsieur, dans le jardin; elle veut que le jardinier décloue le tapis qui sent si bon, monsieur.

—Ah! vous trouvez cela, ma fille, dit Jean en souriant. Eh bien! je vous rends le flacon, n'en renversez pas à votre tour sur votre tablier ou sur votre tête!

—Comme fait la demoiselle, qui en met sur ses cheveux frisés.

—Elle a des cheveux frisés? interrogea Fargès, un peu surpris.

—Et de beaux grands yeux noirs, reprit Dévôte avec ardeur, car elle était une admiratrice sincère de Mlle Deléris, et une petite bouche que toujours autrefois je croyais qu'elle se mettait du rouge dessus, monsieur. Mais ce n'est pas vrai, car, une fois, j'ai bien vu dans ses tiroirs...

—Vous fouillez dans ses tiroirs, Dévôte? exclama sévèrement le jeune homme.

—Oh! c'était pour ranger... expliqua la bonne, et sa voix trahissait sa confusion, je cherchais du ruban pour mettre à la robe blanche qu'elle porte le matin dans sa chambre...

—Elle doit avoir l'air d'une négresse, là-dedans, dit légèrement le jeune homme avec ruse, elle a, m'a-t-on dit, la peau si noire!

—Oh ben non! monsieur, répliqua Dévôte en éclatant de rire. Je voudrais bien avoir des joues comme elle. On dirait de la porcelaine blanche et rose! Mais madame m'appelle, je me sauve, monsieur.

—Oui, oui, sauvez-vous!

La bonne partit en courant, et Jean demeura pensif, les sourcils froncés.

Ah ça! quelle comédie lui avait-on jouée? Evidemment, Dévôte ne mentait pas. Solange Parny n'était point la grande brigue sans grâce que lui avait dépeinte Stéphanie. Il devinait facilement dans quel but sa cousine le trompait. Peu lui importait, en réalité, que Solange fût jol'e ou non, mais il s'indignait qu'on profitât ainsi, chez lui, de son infirmité pour l'induire en erreur. C'était un abus de confiance! un cruel affront fait à son impuissance d'aveugle. Des larmes de colère et de douleur mouillèrent ses cils et, comme toujours, sa pensée soudain se tourna vers Denise, il murmura:

—Denise, Denise, que n'êtes-vous ici! pourquoi seule votre voix est-elle venue vers moi par un sortilège qui m'enivre et me torture?

Vers onze heures, ce matin-là, Denise revint de sa promenade, les bras pleins de touffes de gui. La villa paraissait déserte, Mme Stéphanie étant au marché et Jean dans son atelier. La jeune fille pénétra dans le salon et sourit en apercevant dans le jardin le tapis "empoisonné" qui séchait sur une corde après un lavage consciencieux. Puis, elle regarda autour d'elle où accrocher ce gui por-

te-bonheur qu'elle venait d'apporter comme un présage heureux dans la villa mélancolique. N'était-elle pas charmante elle-même sous ses voiles de deuil qui lui donnaient de faux airs de prêtresse chargée d'offrandes pour un dieu païen? Hélas! Jean ne pouvait la voir...

Il fallait décorer la maison, cependant, car la nouvelle année approchait. C'était Noël le lendemain...

Noëls du Nord, ouatés de neige; Noëls d'Alsace quand les grands sapins noirs portent des houpelandes et que les maisons de bois rougeoyent dans l'ombre par leurs petites fenêtres; Noëls d'Angleterre, pluvieux, brumeux, mais réchauffés par la flamme des puddings; Noëls lumineux de N'ce, fleuris de mimosas et de roses odorantes!

Un bonheur vague chantait dans l'âme de la jeune fille. Il lui semblait que ce Noël allait lui apporter, non plus les joujoux dont se réjouissait sa petite enfance, mais une joie grave et puissante, présent merveilleux qu'elle espérait passionnément.

Elle avait fini d'accrocher le gui et, en s'approchant du piano, vit dessus des morceaux laissés là par Mlle Chaslier, entre autres cette fameuse sonate du *Clair de lune*.

Elle ne résista pas au désir de jouer et, soulevant le couvercle du piano, s'assit sur la banquette et, prudemment, commença.

L'instrument était vieux et les notes n'offraient aucune résistance, ce qui facilitait le doigté. Denise n'avait pas trop perdu le mécanisme. Après quelques essais furtifs, elle se mit à jouer selon son cœur, selon son âme inquiète, tour à tour angoissée et pleine d'espoirs...

De son atelier, Jean entendit le piano. Or, il lui était impossible de travailler. Il pensa: Maria vient donc ce matin! et, content d'être arraché à une occupation qui lui déplaisait ce jour-là, il alla vers le salon.

—Bonjour, Maria, dit-il simplement en entrant.

—C'est moi! murmura Denise en rougissant, cessant de jouer.

—Ah! vous connaissez donc le piano? interrogea le jeune homme surpris, continuez, continuez, je vous prie.

Elle hésita, puis reprit le morceau célèbre. et vit Jean qui, un peu incliné, écoutait avec une attention troublée.

Il est vrai que jamais l'*adagio* n'avait parlé avec autant de pathétisme, de passion déchirée et palpitante. Quelle fougue douloureuse et inquiète emplissait le cœur de cette lectrice, qui devait être gracieuse et joyeuse avec ses cheveux noirs, son teint d'ivoire rosé...

Doucement, comme attiré par un charme invincible, il approcha de la jeune fille et posa sa main sur son épaule.

Il tressaillit.

Un tissu de soie, doux et tiède, recouvrait la petite épaule délicate et ronde et, en s'inclinant un peu, le parfum enivrant du chypre l'enveloppait.

Alors un trouble éperdu s'empara du jeune homme. Des paroles de folie et de tendresse montèrent spontanément à ses lèvres. Il dit, haletant:

—Ne bougez pas, continuez de jouer, ne soyez ni surprise ni choquée de mes paroles. Hélas! il

faut pardonner un peu de hardiesse à un malheureux qui, depuis tant de mois, se débat dans la nuit, dans la tristesse sans espérance. Il me semble qu'une aurore se lève; que le bonheur est encore possible si...

Il s'arrêta brusquement, hagard, surpris par son propre épanchement. Que disait-il là? Quoi, il parlait d'amour? Mais il se trompait de personne. Ce n'était pas à Solange qu'il s'adressait dans sa pensée, c'était à Denise, Denise qu'il avait pendant une seconde crue ressuscitée pour lui. Il ne devait pas, il ne pouvait pas continuer, et, dans son trouble, il sentit la "lectrice" qui, très doucement appuyant sa tête sur son épaule, murmurait: "Jean"!

Cette voix? Mais non, il repoussait la décevante illusion, et, plus brusquement qu'il ne le voulait, il s'écarta violemment de la jeune fille, livide, balbutiant comme un fou:

—Oubliez... excusez-moi... je croyais m'adresser...

—A Maria Chaslier? acheva Denise d'une voix blanche en se redressant.

Il secoua la tête sans dire ni oui ni non, et, pareil à un dément, se heurtant aux meubles, il s'enfuit!

Il était parti! Le moment divin que Denise croyait enfin arrivé s'enfuyait avec lui! Avoir tant espéré malgré la froideur des derniers jours (causée par les propos de Mme Stéphanie sur sa prétendue vénalité), avoir tant attendu le moment où elle tomberait sur son cœur, où elle lui expliquerait son stratagème entre deux baisers!

Eh bien, non! Il allait falloir qu'elle l'eût, cette explication, mais froidement, sans être encouragée, rebutée peut-être dès les premiers mots! Ah! c'était cela qu'elle avait craint par-dessus tout, et Denise eût préféré s'enfuir, disparaître, plutôt que d'affronter cette agonie.

Mais elle avait trop lutté pour se dérober ainsi, au dernier moment. Elle devait connaître la vérité, quelle qu'elle fût, immédiatement, et se précipitant sur les traces de Jean, la jeune fille arriva jusqu'à son atelier, se jeta sur la porte, cette jolie porte que les bignonias de Virginie couronnaient lourdement de l'anes et qui lui paraissait si hostile, si fermée...

Elle était verrouillée à l'intérieur.

—Monsieur Fargès! Monsieur Fargès! écoutez-moi, il faut que je vous parle tout de suite!

Mais le jeune homme s'était réfugié dans une galerie supérieure qui contournait son atelier et, la tête enfouie dans les coussins d'un divan, les poings sur les oreilles, il ne pouvait pas entendre Denise et il ne l'entendit pas...

Du reste, le Destin imminent était en marche, et la jeune fille n'avait pas le pouvoir de l'arrêter. "C'était écrit!"

Et ce fut encore le Destin qui voulut que, lorsque Jean sortit de son atelier, à quatre heures, Mlle Delèris fût absente de la villa, demandée au Ruhl par Daffodil, grippée, à qui Denise avait téléphoné.

Le jeune homme gagna donc le salon, et ce fut Stéphanie qui arriva, soufflant et se lamentant:

—Ces domestiques, disait-elle, quel fléau! De mon temps, ce n'était pas comme ça! Croirais-tu,

Jean, que Dévôte voudrait demain matin se lever tard, sous prétexte qu'elle va réveiller ce soir! Réveiller! une honte!

—Laisse-la donc s'amuser un peu, dit Fargès avec lassitude, qui sait ce que lui réserve l'avenir?

—Non, non, cela lui donnerait des idées de paresse. D'ailleurs, je te trouve trop faible en ce qui concerne...

—Cousine, interrompit Fargès excédé, veux-tu me lire quelque chose? Le journal doit être là.

Mme Stéphanie, souhaitant à son tour qu'il ne recourût pas à Solange, si la jeune fille revenait, prit vivement *l'Eclair* de Nice et commença de lire.

Elle lisait comme un robinet coule, enchaînant sans une pause la politique, la mode, les faits divers et jusqu'aux annonces perfidement enchaînées entre deux crimes palpitants. Rien ne la surprenait. Fargès dut accepter le récit des cures des pilules Pink et les réclames de Bourseau, l'expert qui achète tout, depuis les joyaux de la couronne jusqu'aux vieux dentiers...

Fargès, crispé, n'écoutait pas. Fiévreux, il tapotait les bras de son fauteuil, et dit enfin:

—N'y a-t-il pas ici *Paris-Nice*? Lis-moi les mondantités, cela m'intéressera d'entendre parler de gens que je fréquentais jadis et que je fréquenterais encore si...

—...Si, acheva-t-il mentalement, j'avais quelqu'un pour me conduire et quelqu'un pour tenir ici avec grâce le rôle de maîtresse de maison."

Mme Stéphanie prit le journal mondain et commença un article sur le Réveillon, où Nicette, la chroniqueuse, prodiguait les ingénieuses arabesques de son esprit.

Toutes les palaces, les grands hôtels, les restaurants fameux de Nice, les multiples brasseries parlaient de festins sardanapalesques, et le fumet des oies grasses, du boudin classique, des truffes odorantes, semblait parvenir aux narines de Mme Stéphanie qui avouait "en avoir l'eau à la bouche".

Les théâtres avaient ingénieusement composé leur programme. A l'Opéra, on jouait *Werther*, le triomphe d'une cantatrice italienne de passage à Nice. Mme Stéphanie lisait tout d'une haleine:

"Les personnalités étrangères et nicoises seront à l'Opéra pour entendre la voix divine de Carlotta Spranzini, l'incomparable Charlotte. Ont retenu les avant-scènes: LL. AA. II., grand-duc et grande-duchesse B... de Russie, comte et comtesse de Saint-Roman, Mrs Watson, l'Américaine multimillionnaire, fille du roi du coton, lord et lady Eric Ferling, venant de Londres, en voyage de noces..."

La main de Fargès tomba lourdement sur le journal:

—Répète! dit-il d'une voix brève.

Mme Stéphanie répéta "à la française";

"Lord et lady Ferling venant de Londres en voyage de noces."

Fargès s'était levé et faisait quelques pas en serrant les poings comme pour enrayer une crise nerveuse: "Lord Ferling et lady..."

Toute sa détresse, tout son amour fidèle, toutes ces angoisses aboutissaient à ces deux lignes cruelles: lord et lady Eric Ferling.

Il eut l'intuition totale, immédiate, complète, que l'on parlait de Mlle Deléris. Denise était mariée!

Mariée! mariée! n'était-ce pas tout naturel? Est-ce qu'il ne s'attendait pas à ce dénouement depuis... depuis toujours? C'était l'incident banal, prévu, fatal!

Non seulement il l'avait accepté, mais n'avait-il pas dit à Mme Brémond qu'il se félicitait de la rupture? Ne considérait-il pas comme un devoir absolu de repousser Denise au cas—hélas! bien incertain—où elle fût venue lui offrir sa vie? N'eût-il pas refusé nettement le don enivrant de sa jeunesse et de son amour, ne voulant pas entraîner dans son ombre cette enfant promise à un avenir de lumière!

Oui, c'est exact, mais, tout au fond de son âme, n'avait-il pas conservé l'espoir insensé que le sort lui ferait violence et jetterait de force sur son cœur l'adolescente aux grands yeux d'ombre dans un visage de neige!

Et maintenant l'irrévocable était accompli, son cœur était en sang. Il pâlisait comme un homme qui va mourir.

—Qu'est-ce que tu as? demanda Mme Stéphanie, inquiète, s'accrochant à son bras, le forçant à s'asseoir.

Parler, ah! parler, se confier, même à cette femme qui ne le comprenait pas, mais crier la peine qui le tuait. Il murmura:

—La femme de ce lord Ferling, qui a loué une avant-scène pour ce soir, c'est Denise Deléris, mon ancienne fiancée!

Et le son de sa voix fut tel que Mme Stéphanie n'osa le consoler ni lui parler de Maria. Elle resta muette, impuissante devant cette douleur qu'elle croyait si bien guérie.

Il redressa la tête et dit soudain:

—Je veux aller à l'Opéra ce soir!

—Mais... tu ne la verras pas!

—Non, mais tu me diras quelle est son expression, si elle paraît heureuse! Je ne sais pas, moi! il faut que j'aille là-bas.

—Quelle idée! cela va te faire du mal. A quoi bon?

—Je veux, dit-il énergiquement. Si tu ne m'accompagnes pas, quelqu'un d'autre me conduira.

—C'est bien, nous irons, répondit Mme Stéphanie craignant que ce ne fût Solange l'accompagnatrice. As-tu songé que nous ne trouverons plus de place?

—Je passerai ma carte à Dunan, le régisseur en chef, nous avons été ensemble au collège. Il me fera entrer.

Mme Fargès n'osa plus insister et gagna sa chambre, toute bouleversée.

Enfin elle connaissait le secret du jeune homme: il aimait toujours sa fiancée! C'était cela qui le rendait sourd à toute tentative matrimoniale, cela qui l'oppressait, pesait sur son cœur, l'empêchait de vivre. Depuis dix-huit mois, il couvait sa douleur et son impossible rêve...

Eh bien! ne valait-il pas mieux qu'il sût enfin tout espoir perdu? Déjà elle imaginait ce qu'elle lui dirait au théâtre afin de le détourner à jamais. Maintenant, c'était elle qui désirait aller à l'Opéra pour extirper du cœur de son cousin cet amour insensé... comme on extirpe une rose solitaire et

magnifique du champ où l'on veut semer une honnête céréale....

Or, par une chance réelle, Dunan, l'amî de Fargès, put lui donner deux billets que l'on venait de rapporter (des Sud-Américains partis pour Paris), et Fargès, conduit par Stéphanie, gagna les places.

Le rideau était levé. Le premier acte se terminait quand le jeune homme entra dans la salle, et l'orchestre jouait le *Clair de lune*, non pas le noble et sourd adagio de Beethoven, mais le tendre mélodie de Massenet, ce chant sans paroles qui semble composé de sanglots retenus, suite d'aveux interrompus, douleur qui se contient et qui espère encore....

Werther! Werther! En vérité, n'avait-on pas choisi exprès cet opéra pour le jeune homme? Werther, amoureux inconsolable, préférant la mort au désespoir de vivre sans son amour! La gorge de Fargès se serrait quand les bravos éclatèrent. Le premier acte était fini.

Alors, dans la salle illuminée, Mme Stéphanie braqua la lorgnette sur les avant-scènes. Elles étaient occupées maintenant, sauf une en bas, à droite. Fargès déjà interrogeait; se rappelant la description que Mlle Deléris lui avait faite de son adorateur:

—Tu ne vois pas un homme très grand, blond clair, avec des joues rouges et des yeux bleus?

Vainement Stéphanie inspectait. Mais, comme l'entr'acte allait finir, deux personnes apparurent au bord de l'avant-scène jusque-là inoccupée. Et Mme Stéphanie reconnut aisément lord Ferling.

—Le voici, dit-elle, il vient d'arriver avec sa femme.

Le coeur de Fargès se tordit. Si près, elle était si près! Ainsi elle venait réveiller à Nice dans cette ville où elle pouvait supposer le rencontrer, lui! Désirait-elle étaler ici son triomphe de paresse et de marquise, rayer le passé d'un geste de son éventail? Il balbutia:

—Et... elle... tu la vois? Assez grande, brune, très jolie, oh! si jolie!

Mme Stéphanie dévisagea la compagne de lord Ferling. Elle était grande, l'air altier d'une Elizabeth d'Angleterre, mais blonde et non pas brune.... Mme Fargès hésita. Elle savait que beaucoup de brunes se font décolorer pour avoir des cheveux dorés. Sans doute lady Ferling était-elle "oxygénée". N'hésitant plus, elle dit:

—Oui, c'est bien elle, à côté de lui.

—Oh! reprit Fargès torturé, quelle est son expression? A-t-elle l'air gai?

Mais, lady Ferling se tournant vers la scène, Mme Fargès ne pouvait plus la voir.. Du reste l'entr'acte était fini. L'orchestre élevait dans la salle, redevenue obscure, son grand vent harmonieux, et Fargès se tut.

Vertige de la musique qui, plus encore que l'alcool et presque autant que l'amour, exalte à leur paroxysme tous les sentiments! Vertige de la musique qui ravage l'âme! L'immortel enivrement et l'immortelle mélancolie des passions malheureuses bouleversaient la sensibilité meurtrie du jeune homme, et ses poings se crispèrent, quand Werther chanta:

"J'aurais pressé sur ma poitrine la plus belle, la plus divine des créatures!"

Cette femme, cette Charlotte adorée, c'était un autre qui la serrait dans ses bras.... lui aussi, Fargès, avait été spolié, dépouillé. L'heureux vainqueur était là, insultant à son agonie et Jean n'entendait pas les paroles prophétiques du mari de Charlotte consolant Werther:

"On cherche bien loin le bonheur, il est près de nous!"

Mais un nouvel entr'acte suspendait l'émotion, et Fargès recommença de questionner Mme Stéphanie:

—Regarde-la bien, parle-t-elle? Y a-t-il du monde avec eux?

—Oui, on vient les voir. Elle rit.... Que veux-tu, elle ne se doute pas.. Que de saphirs dans ses cheveux! et au cou! Ce lord Ferling est très riche, n'est-ce pas?

Et Fargès perçut dans le ton de sa cousine une nuance de respect admiratif.

—Oui, dit-il sourdement, déchiré en sentant Stéphanie, son alliée naturelle, pleine de sympathie pour ce rival à cause de sa fortune. Il est très riche et tout le monde pense que Denise a eu raison de me le préférer! Songe donc, un homme qui a trois châteaux, un yacht, des chasses et qui peut mener sa femme aux fêtes de la cour!

—Vraiment, à la cour? interrogea Mme Stéphanie d'une voix déferente.

—Certes, quand Denise pense au pauvre petit mariage qu'elle a failli faire, elle doit se féliciter de la rupture. Qu'importe que son lord soit peu séduisant, un marquis est toujours plus attirant qu'un bourgeois! Elle me dédaigne, elle me méprise!

—Jean, tu t'exaltes, je t'en supplie, ne parle pas aussi haut: les gens reviennent, ils vont t'entendre.... et l'acte commence!

Le jeune homme cacha son visage dans ses mains.

Il regrettait maintenant d'avoir cédé à la tentation de s'approcher de Denise pour connaître l'atroce joie d'élargir soi-même sa plaie et de l'irriter jusqu'à la frénésie.

Mais, quand les violons gémirent la phrase tragique: "Ne m'accuse pas pleure-moi!", il sentit qu'il ne pouvait plus supporter l'excès de sa misère. Était-ce Denise qui, par la voix sublime de la cantatrice, lui disait: "Ne m'accuse pas, pardonne et pleure-moi qui su's à jamais perduel!"

—Partons, dit-il, partons!

—Attends au moins la fin de l'acte, nous allons déranger tout le monde.

Déjà on commençait autour d'eux à élever des "chut" impatientés. Fargès se leva et dit sourdement:

—Reste si tu veux, moi, je sors, j'étouffe!

Il fallait bien le suivre. Fargès quitta la salle, tandis que la musique le poursuivait de la plainte déchirante: "Ne m'accuse pas! pleure moi."

Enfin, ils étaient dehors!

Et la fraîcheur de la nuit, le grand silence après la tension musicale, la nécessité prosaïque de trouver un véhicule apaisèrent les nerfs surexcités du jeune homme. Une voiture découverte s'approcha; tous deux y montèrent, ils partirent dans la nuit de Noël, toute palpitante d'étoiles....

—Jean, dit enfin Mme Stéphanie, tu ne vas pas songer à tout cela, n'est-ce pas? Le passé est

enterré maintenant. Une telle femme, du reste, n'aurait pu te rendre heureux: elle aurait fatalement regretté l'autre!

Elle continua de parler ainsi, et dans sa pensée s'échafaudait sa propre existence entre Maria et Jean dans la villa fleurie.

Fargès, les yeux clos, immobile, blanc comme un marbre, ne répondait rien. Ils atteignirent la villa, gagnèrent le premier étage, mais au moment d'entrer dans sa chambre, le jeune homme prit soudain Mme Stéphanie doucement par les épaules, et, s'inclinant, l'embrassa.

—Jean, qu'est-ce que tu as? interrogea la vieille dame, subitement troublée par ce calme et ce geste.

—Rien, ma cousine, mais... c'est Noël maintenant, et je veux vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi... tu as été mon refuge, tu n'as pas repoussé l'être déchu, inintéressant que je suis!

—Voyons, Jean! Tu es si pâle, tu me fais peur. Tu souffres?

—Non, je suis pacifié, je ne souffrirai plus bientôt... Et, maintenant, va te reposer. Demain, ne t'occupe pas de moi; repose-toi très tard, jusqu'à midi... je n'aurai besoin de rien...

Il était rentré dans sa chambre et la verrouilla. Puis il s'approcha de son bureau, chercha du papier, essaya une plume et se guidant de la main gauche, après avoir attaché sa feuille sur le buvard pour qu'elle ne glissât pas, il commença d'écrire, assez lisiblement:

"Ceci est mon testament..."

Il légua à Mme Stéphanie la Villa Bleue et une petite rente viagère lui permettant d'y vivre. A Maria Chaslier: cinq mille francs pour ses pauvres et cinq mille francs à Solange Parry, en remerciement de "l'illusion tendre et douloureuse dans laquelle elle l'avait fait vivre pendant des mois".

Il restait encore une certaine somme. Il la donnait à lady Denise Ferling, et son cœur se gonfla, tandis qu'il écrivait:

"Madame, daignez accepter cette petite somme. Elle ne pourra en rien ajouter à votre confort ou à votre luxe. Mais je voudrais que vous achetiez un bijou qui vous rappelât celui qui vous aima jusqu'à la mort. Seul, vous le saurez bientôt, le malheur m'a séparé de vous, de vous, ma petite sultane adorée, de vous que je bénis!"

Il écrivait et le bruit de la mer qui commençait faiblement à s'agiter parvenait jusqu'à lui comme une reminiscence où passait encore la lamentation de Werther: "Ne m'accuse pas, pleure moi!"

C'était lui qui les lui disait, ces mots: "Ne m'accuse pas de lâcheté, je meurs pour avoir trop lutté. Aie pitié, pleure moi!"

Il avait fini, ferma sa lettre, inscrivit sur l'enveloppe: "A ouvrir après ma mort", la posa en évidence sur la table et, ouvrant un tiroir, il en sortit un revolver de petit calibre.

Il vérifia le barillet. Il était vide. Il se rappela subitement qu'il en avait enlevé les balles, un jour de détresse, avant l'arrivée de Solange Parry, afin de résister à la tentation de s'en servir. Et même, il s'en souvenait, il avait jeté ces balles. Puis, regrettant de rester sans arme dans sa

villa, il s'était promis d'en racheter et avait toujours omis de le faire.

Avec un mouvement de colère douloureuse, il rejeta l'arme inutile et alla ouvrir la fenêtre, se penchant, écoutant...

La mer se plaignait dans l'ombre avec un bruit croissant. Une phrase de Stéphanie—qui connaissait bien tous les aspects des flots—lui revint à la pensée: "Il y aura de la houle demain." Dans queques heures, les vagues seraient assez fortes...

Dans sa pensée se précisait une image: la dernière plate-forme de rocher presque à fleur d'eau, où bondissent, par temps dur, les fortes vagues, capables dans leur étreinte d'enlever un homme comme un brin d'osier.

Alors, avec un soupir de soulagement, comme un homme arrivé au but après de longues souffrances, il se jeta dans un fauteuil et le sommeil fut plus fort que lui. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, surpris, il tâta sa montre et constata qu'il était près de huit heures. Rien ne bougeait dans la villa. Chacun prolongeait sa nuit. Alors, sans bruit, il gagna le jardin. Une large rumeur montait du rivage: la mer bourdonnait comme une armée en marche.

C'était une de ces étranges et magnifiques tempêtes méditerranéennes sans un souffle de vent, sous un ciel d'un bleu candide. Il semble que ce n'est pas la nature entière qui se révolte comme dans le Nord, mais seulement la mer qui, déchaînée, vide une ancienne querelle avec elle-même, sans cesser d'être azurée, sans cesser d'être belle!

Et, dominant cette fureur, le jardin s'étalait, innocent, sous ses colliers de rosée, étageant la fraîcheur de sa verdure que des mandarinières pointaient d'or vif. Fargès s'approcha du sentier tortueux qui descendait entre deux ruisseaux de géraniums rouges. Tout de suite, il atteignait une petite terrasse.

Cinq lauriers très vieux, très forts, l'ombrageaient, et la lumière, sous cette voûte, était noble et amortie comme dans les plus beaux jardins de Rome. C'était là que des années auparavant, le matin de son départ pour la capitale italienne, Fargès était venu prendre congé de sa ville natale. Et sa mère était là aussi, sa pauvre mère morte subitement, tandis qu'il était à Rome, emportant dans la tombe la conviction que la gloire attendait son enfant.

Maintenant, les mains vides de gloire et le front sans lauriers, il retournait vers la chère mère adorante! Il lui semblait que le doux visage, pâle comme un suaire, s'inclinait sur ses dernières heures, l'appelait, et pardonnait! ses lèvres murmurèrent le nom béni: "Maman!"

Non, il ne voulait pas s'attendrir!

Mais tout, dans ce jardin, parlait à son cœur comme un ami d'enfance. Sur cette autre terrasse, des palmiers bas abritaient un banc de marbre antique. Il avait imaginé souvent Denise assise sur ce banc, évoquant Carthage où elle était née, l'Arabie, patrie de ses aïeules, dont elle avait hérité la beauté d'idole et ses yeux où l'Orient avait à jamais l'assé son ombre d'or et sa fascination...

—Adieu! adieu!

Il prenait congé de la vie. Il le maudissait, ce terrible amour et sentait venir la délivrance avec l'odeur de la mer, avec les premiers embruns... Les vagues, en s'engouffrant sous le roc surplombant, tonnaient comme un canon. Une vision horrible traversa la pensée de Fargès: enfant, il avait vu un homme, un noyé, retrouvé sous ces rochers avides qui ne rendent leur proie que par mer calme, et l'homme était déchiqueté comme si la mer l'eût à moitié dévoré!

D'un geste, il repoussa l'idée de la souffrance. L'issue était là, et, n'entendant pas les cloches qui sonnaient Noël sous le ciel azuré, le malheureux tendait les bras vers la vague libératrice qui l'emporterait au fond du grand tombeau rugissant....

VII

.... ET LE BONHEUR ÉTAIT LÀ!

Vanité des pressentiments!

Que de fois, sous l'empire d'un malaise physique on est accablé, brisé, persuadé qu'une catastrophe est en marche vers soi. Hélas! pourquoi faut-il qu'au moment où le sort va tomber, froid comme un couperet, on soit gai, alerte, plein de projets?

Vanité des prévisions humaines ou divine pitié qui pose un bandeau sur les yeux de ceux que le destin condamne?

Ce matin-là, Denise s'éveilla, le cœur battant d'une espérance désordonnée. Elle allait savoir. Elle s'habilla en hâte et, par la fenêtre, aperçut le jeune homme qui descendait vers la grève par le sentier tortueux. Et rien ne lui dit qu'il courait vers la mort, rien ne l'avertit du drame qui se préparait!

Seule, l'heure de la messe où elle voulait communier la pressait, elle acheva de s'habiller pour sortir.

La veille, elle avait été très surprise, voyant, en rentrant de l'hôtel Ruhl, Jean qui dinait, prêt à partir pour l'Opéra. La tenue de soirée, d'une élégante précision, le rajeunissait, le galbait; ses beaux cheveux rejetés en arrière découvraient son front blanc, et, dans l'ombre, du bout des doigts, elle lui avait envoyé un baiser.

Puis, une soudaine angoisse s'était emparée d'elle: il n'était pas naturel que Jean et Mme Stéphanie allassent au théâtre, uniquement pour se distraire. Certainement Fargès retrouverait à l'Opéra la famille Chaslier.

Cependant l'expression contractée du jeune homme pendant le repas et son mutisme farouche achevèrent de le dérouter. Voulait-on le contraindre au mariage par des raisonnements capiteux?

Le jeune homme et sa cousine partirent; Denise, revenue dans sa chambre, blottie dans un fauteuil, attendit sans bien savoir au juste ce qu'elle attendait, l'âme glacée....

Aussi, quelle joie ingénue en l'entendant rentrer de bonne heure! Ne sachant rien de ce qui s'était passé, elle conclut avec force qu'une entrevue de fiançailles ne se fût point terminée si tôt, et, ne cherchant plus à démêler l'écheveau serré des incidents, elle s'endormit apaisée....

Voilà pourquoi Denise était confiante ce matin de Noël. Enfin, gantée, son livre à la main, elle sortit de sa chambre.

Dans le couloir, elle rencontra Dévote, qui, munie d'une échelle, s'acheminait vers la chambre de son maître.

Surprise, Mlle Deléris lui dit:

—Quoi! grand ménage un jour de fête?

—Oh! non, souffla la bonne, mais voici plusieurs jours que j'oublie de remettre droit le portrait de la mère de monsieur, et si madame le voit, elle me grondera!

Elle entra dans la chambre du jeune homme, laissant la porte entr'ouverte. Pendant quelques secondes, Denise eut la curiosité de jeter un coup d'oeil dans cette pièce, où elle avait dû vivre des heures passionnées. En entrant, elle aurait vu tout de suite la lettre laissée par Fargès en évidence.

Ce fut une de ces minutes pendant lesquelles "le destin semble ouvrir ou refermer sa main"... Mais elle ne pénétra pas dans la chambre, et, tournant le dos, commença de descendre l'escalier....

À la quatrième marche, elle entendit un cri. Puis, aussitôt, un fracas de meuble renversé, de verre brisé et le gémissement de Dévote:

—Oh! qu'est-ce que j'ai fait!

Précipitamment, Mlle Deléris remonta les marches et se jeta dans la grande pièce. Dévote était tombée de l'échelle, emportée par le poids du tableau. La vitre en était brisée, l'échelle avait cassé un vase, et la bonne se lamentait. Une petite coupure saignait à sa main.

Pour la panser, Denise tourna les yeux autour d'elle, et aperçut, soudain livide, l'enveloppe: "À ouvrir après ma mort."

Oubliant Dévote, suffoquée par une anxiété terrible, elle ne vit pas entrer Mme Stéphanie, attirée par le bruit de la chute. La vieille dame, surprise par l'expression hagarde de la lectrice, s'approcha à son tour et poussa un grand cri en s'effondrant sur un fauteuil.

—Il s'est suicidé!

Denise la regarda, folle de terreur.

—Hier, à l'Opéra, il a vu son rival, le lord qui a épousé sa fiancée. Ah! j'aurais dû deviner sa douleur!

Denise ne l'écoutait plus. Elle comprenait maintenant et gagnait le jardin. Fargès était descendu vers la dangereuse plateforme où, lui avait-on raconté, la vague a la force d'enlever un homme!

À son tour, elle suivait le sentier décline. Arriverait-elle trop tard? La mer féroce, couvrant ses appels de ses clameurs, allait-elle engloutir son espoir, tout l'amour de sa vie? Glisserait-il dans la mort inconsolée, alors qu'elle courait lui offrir sa jeunesse, son dévouement, son amour!

Ah pourquoi n'était-elle pas entrée deux minutes plus tôt dans la chambre? Pourquoi l'implacable hasard l'avait-il aveuglée?

Hélas! il est si rare que le sort permette à deux êtres faits l'un pour l'autre de se rencontrer et de s'unir!

Soudain, au travers des pins, elle aperçut Fargès qui gagnait le bord du gouffre.

Et tout, ensuite, s'écoula avec la rapidité de l'éclair.

Dans un vertige de pensée, Denise comprit qu'un appel, en le surprenant, suffirait à le faire vaciller dans l'abîme blanc d'écume.

Bondir sur lui? Un faux mouvement les précipiterait tous les deux dans la mort. Alors, elle accepta de mourir avec lui, et courant, l'enlaçait de ses bras en criant, désespérée:

—Jean, c'est Denise, c'est moi!

Il recula d'un pas. Dans un fracas de bombe, une vague, haute et droite comme un fantôme glacé, se dressa devant eux, retomba... les couvrant, d'écume... sans les emporter.

Ils étaient sauvés!

Mais, se débattant, il gémit, rauque, la repoussant se rapprochant inconsciemment du gouffre.

—Vous êtes mariée!

—Non, dit-elle, je suis libre; je vous aime, et je meurs si tu meurs!

Elle le tutoyait dans la frénésie de sa passion, l'éloignant de force du danger. L'écume les atteignait encore. Elle répéta:

—Je suis Denise et je vous aime. Solange Parny c'était moi, vivant de votre vie et souhaitant qu'elle devînt la mienne mais vous ne vouliez plus de moi, Jean!

Elle, Solange Parny! Un doute affreux l'enveloppait. Tragique de douleur et d'impuissance, il interrogea:

—Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes Denise Deléris? tout le monde ici se joue de moi!

—Jean, je suis celle que vous appeliez la fille de Tanit. Je naquis à Carthage. Ah! rappelez-vous le passé: l'institution Monfermeil, l'écharpe tissée de lune et de soleil, et votre dernier baiser

avant l'arrivée de mon père. Jean, maintenant mon père est mort, ne me repousse pas, ne m'abandonne pas, ou je me tue devant toi!

—Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite que vous étiez Denise, pourquoi?

—Si j'avais parlé il y a trois mois, ne m'auriez-vous pas repoussée?

Il l'étreignit follement. Oui, c'était vrai. Trois mois plus tôt, il eût refusé l'offrande de Denise, obéissant à un affreux devoir, détruisant à jamais leur bonheur.

Mais le destin lui faisait violence, jetait de force Denise dans ses bras: il était nécessaire que tous deux subissent cette longue épreuve, lui pour ne jamais douter, elle pour ne jamais regretter!

Alors, une désolation le navra à la pensée de tout ce que cette enfant adorée avait subi près de lui. Il balbutia, sanglotant sur son épaule dans une détente nerveuse:

—Mon amour, par fidélité envers Denise, combien j'ai été dur pour Solange, pardon, pardon!

—Denise est infiniment heureuse que vous n'ayez pu aimer personne, pas même Solange, murmura-t-elle en baisant les beaux cheveux sombres du jeune homme.

Il la suivait maintenant dans le sentier abrupt, s'abandonnant à sa main. Tout ce qu'il avait souffert s'évanouissait. Haletants, ils s'arrêtèrent sur la terrasse où croissaient les palmiers au-dessus d'un antique banc de marbre, là où il avait maudit l'amour, et leurs lèvres, en se scellant dans un baiser éperdu, fort comme la mort, les unirent pour la vie!

FIN

DANS LE PROCHAIN NUMERO DE

" LA REVUE POPULAIRE "

nous publierons un roman complet

QUI AURA POUR TITRE :

" LE SECRET DE LA LUZETTE "

Par M. DELLY

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO



—Le *hasard* n'existe pas, le *hasard* n'est qu'un mot! Ce que tu appelles coïncidence tout court, ou coïncidence étrange, je l'appelle, moi, inconnaisable, et mystère!

—Ce qui ne change rien, en somme?

—Ce qui ne change rien aux faits, mais ouvre la porte toute grande au rêve, à l'hypothèse. Notre pauvre humanité se sent, à de certaines heures, frôlée par des puissances formidables qui connaissent et savent, et qui daignent parfois nous avertir!

Le causeur, un vieil officier de marine, se tut.

Dans le petit salon violet et or fleurant bon les mimosées de Nice, on aurait entendu voler une mouche.

—Vous pensez sans doute, en ce moment, mon oncle, à quelque événement précis, demanda Mme de Brissac au commandant Jamet.

—Oui, ma fille, je pense à cet arbuste extraordinaire qui fleurissait avec une luxuriante joyeuseté, semblait-il, toutes les fois que la fortune des Rozelin changeait à leur avantage, et qui végétait, grêle et anémique quand cette même famille souffrait des tribulations de l'existence.

—Contez-nous cela, je vous en prie, mon oncle! dit Mme de Brissac.

—Oui, contez-nous cela, répétèrent avec impétuosité deux charmants enfants, Jean et Raymond, jusqu'alors fort occupés à regarder des photographies.

—Je ne demande pas mieux, repartit le commandant, d'autant plus qu'il est permis à ce jeune blanc-bec de rester sceptique!

Le blanc-bec, en l'espèce un élégant enseigne de vaisseau, le propre neveu du commandant Jamet, rit de bon cœur, et rapprocha sa chaise, avec autant d'empressement qu'en mirent Jean et Raymond à traîner, aux pieds du commandant, leurs

confortables sièges, deux énormes poufs en velours violet.

—Je resterai donc sceptique, puisque mon oncle le veut, assura le jeune marin, mais je suis tout de même bien heureux d'entendre une histoire!

Et, sans se faire prier davantage, le vieux commandant commença son récit:

*
* *

—C'était une bien jolie fille que Marie Rozelin!

En 1880, j'avais vingt-trois ans—elle en avait vingt-quatre—et je passais mes vacances à Abron, un délicieux petit village niché aux pieds des Alpes, et pendant l'été plein d'oiseaux, ruisselant de cascades minuscules, fleuri comme une corbeille.

A cette époque, j'aimais déjà passionnément la mer. Ce n'était pas sans un petit serrement de cœur que j'avais quitté ma cabine, à bord du *Duguay-Trouin*—où je faisais depuis six mois des études de tir et de pointage—pour venir retrouver le plancher des vaches. Mais, s.tôt revenu à Abron, je fus repris par la poésie de ce joli coin de France, reconquis par l'affection des miens, surtout par celle de ma bonne mère, qui, si je ne l'avais pas contrariée à ce sujet, aurait continué à me dorloter comme un bambin.

Cette année-là, je trouvais à Abron un charme de plus. Ce charme résidait, vous l'avez déjà deviné, dans les deux immenses yeux gris de Marie Rozelin, sa figure blanche, mate et délicate comme une fleur d'amander ou de pêcher, les deux magnifiques nattes de cheveux châains et frisant tant qu'ils jouaient, parfois, le matin sur ses épaules frêles.

Mais ce n'est pas de moi et de mes aspirations sentimentales qu'il s'agit.

Quand j'arrivai, Marie Rozelin habitait depuis quelques jours déjà avec son grand père, un bon vieux tout en bonnet fourré et tout en pipe, qui ne sortait plus guère de son jardin.

On murmurait, à Abron, que Mlle Rozelin était brouillée avec sa famille et que le grand-père, qui n'aimait pas excessivement son fils aîné, homme riche, dur et autoritaire, n'était pas fâché de faire la pige à ses enfants en recevant sa petite-fille.

J'appris bientôt l'exactitude rigoureuse de ces propos.

Mlle Rozelin, éprise d'un jeune ingénieur sans fortune, après maintes supplications, après des larmes, une scène terrible, avait quitté la maison, afin de faire à ses parents des sommations respectueuses.

Je me souviens que toute cette histoire, débitée un beau matin par mon voisin le père Carral, refroidit un peu ma tête, laquelle a toujours été chaude et prompte à se monter.

Ainsi, il ne fallait plus penser à la jolie fille au teint de fleur! Je m'y appliquai; ce fut plus dur que je ne pensais, mais encore une fois, il ne s'agit pas de moi dans cette histoire!

Dans la famille Jamet, il y avait toujours eu un mar.n depuis qu'Abron fleurissait au pied des Alpes; depuis cette même époque, presque contemporaine du déluge, il existait également à Abron la closierie des Rozelin, honnêtes paysans. Tout autour de la maison — aujourd'hui fort belle et réparée à neuf — on voyait un magnifique jardin moitié verger et moitié potager, et, dans ce jardin, un vieux Rozelin avec des yeux de mangouste, une bouche maligne et ridée, une tabatière d'argent et un bonnet fourré. Sous le bonnet, se trouvaient quelques grains de notre vieille et saine gaité gauloise.

Dans le verger, bien abrité par un pan de mur qui concentrait sur lui la chaleur solaire, végétait couci-couça un arbre qui, au premier abord, n'offrait rien d'extraordinaire.

Je vous dirai tout de suite que cet arbre qui s'appelait hôt-si avait été rapporté de Chine par un de mes ancêtres, en même temps qu'un autre tout pareil qui fut planté chez nous. Mais l'arbre des Jamet mourut. Celui des Rozelin, au contraire, s'agrippa au sol avec une volonté si tenace, il pompa tant et si bien sa matérielle qu'en moins de trois mois il devint adulte, et tel qu'on peut encore le voir.

Figurez-vous un manche à balai de cent vingt centimètres de haut environ; au bout de la tige, un éventail assez bien fourni et régulier; et, accrochées subtilement aux branches, quelques milliers de feuilles étroites, d'un vert éteint, en forme de petites lances, qui, lorsque la moindre brise souffle, se balancent toutes voluptueusement comme de mignonnes escarpolettes.

— Cela ressemble à un petit eucalyptus! interrompit l'enseigne.

— Cela ne ressemble à rien du tout, monsieur, répliqua sévèrement le commandant Jamet. Je sais bien ce que c'est: qu'un eucalyptus, si c'en eût été un...

— Continuez, mon oncle, je vous en prie, je m'ennuie d'impatience, dit doucement Mme de Brisac.

— Où en étais-je? demanda le vieux marin satisfait. Ah! j'y suis!... Mais, quand l'arbre fleurit, c'est tout autre chose. Pendant deux mois, une foule de petites grappes s'enflent, s'allongent, se boulent de grains arrondis, d'abord verdâtres, puis rosés, puis rouges. Un beau matin, deux mois après l'apparition des grappes, tout éclate et c'est, dans le soleil, un véritable feu d'artifice. L'arbre est devenu un énorme bouquet, et la fameuse pourpre de Tyr n'est rien en comparaison de la magnificence des laques carminées qui teignent ses fleurs.

Malheureusement, au bout de quelques semaines, toute cette gloire s'envole, légère, fleur à fleur, aux quatre vents du ciel en flammèches éteintes.

Le petit arbre redevient un arbuste ordinaire. Quand refleurira-t-il? Mystère! Il faut qu'un événement heureux et important se prépare et s'accomplisse dans la tribu des Rozelin.

— C'est merveilleux!

— Cela est, tout simplement, continua le vieux loup de mer, après avoir bu quelques gouttes d'orangeade.

En juin 1794, l'arbre bourgeonna. Mathias-Michel Rozelin, fidèle royaliste, dénoncé pour ses "sentiments suspects" par un Jacobin exalté pourrissait au fond d'un cachot, attendant, en prières, la fatale charrette qui devait le mener à la guillotine.

Augustine Rozelin, sa femme, vit les grappes qui se préparaient, et ses prières d'agonisante se changèrent en actions de grâce. Le 27 juillet, la floraison éclatait, coïncidait avec la chute de Robespierre, et le fermier, heureux, rentra dans sa maison!

En 1825, l'arbre refleurit; il naquit un petit garçon d'aspect assez chétif et malingre. On fut d'autant plus étonné de voir présider à sa naissance les fleurs rouges. Le hôt-si n'avait pas l'habitude de se mettre en frais pour le baptême d'un moutard. On en conclut que l'enfant était prédestiné.

Il se montra bientôt fort éveillé et d'une intelligence précoce... J'abrège; il devint bientôt l'orgueil de la famille, dont il illustra le nom. Ce fut un grand philosophe.

En 1845, le hôt-si bourgeonna de nouveau; un héritage assez coquet et des plus inattendus, vint apporter aux Rozelin, en sus de l'estime générale qu'ils détenaient déjà, une agréable aisance qu'ils surent conserver.

Enfin, je n'en finirais pas si je voulais vous conter toutes ces *coïncidences heureuses!*

Au moment où la ravissante Marie Rozelin, encouragée par son grand-père, se préparait à épouser, malgré son papa, le jeune homme qu'elle aimait follement, le hôt-si n'était guère en humeur de pavoiser. De mémoire de Rozelin, on ne l'avait vu si malingre.

Je dois vous dire que, pas une minute, Marie ne se préoccupa de le consulter. Le mariage se fit dans la petite église du village, sous les auspices de la bonne vierge Notre-Dame d'Abron, qui passe pour miraculeuse et protège les Abro-nais dispersés sur notre petite planète, s'il en faut croire les ex-voto dont elle est entourée.

Oui, le mariage se fit au bout d'une année de tiraillements entre la maison du village et celle de la ville, où habitaient les parents de Marie, usiniers et commerçants. J'assistai à la cérémonie. C'était pendant mon congé. Je vis le jeune ingénieur, un beau garçon, ma foi, grand, trop mince, une figure franche et distinguée, des manières élégantes. Mais un peu pâle, et l'air vaguement inquiet, me sembla-t-il.

Je vis aussi Maxime, le frère adoptif de Marie, un enfant de seize ans. Mme Rozelin n'ayant que des filles, le notable commerçant avait accueilli cet orphelin des plus sympathiques et en avait fait son fils, afin que le nom des Rozelin ne périclât pas et s'étalât toujours en grosses lettres d'or sur la porte des magasins et celle des usines qu'il avait fondées lui-même.

Maxime aussi me parut fort triste. Trompant les espoirs de son bienfaiteur, qui l'avait alors durement chassé, il fit connaître, après le départ de Marie, sa volonté arrêtée de partir pour l'Amérique et d'être chercheur d'or. Ce n'était point tant l'or qu'il désirait, je le vis bien, mais l'éloignement brutal, définitif et peut-être aussi l'aventure.

Ce Maxime! Je le revois tel qu'il était, avec sa bouche expressive et ironique que démentait une sensibilité presque féminine. Rien du pionnier, je vous assure!

Il se trouvait parmi nous afin de représenter autant qu'il le pouvait, avec ses yeux tendres et ses manières caressantes, la famille autoritaire et froide de la jeune fille. Il devait partir le jour même pour Bordeaux, puis pour la Californie. J'essayai de le retenir quelques jours à Abron; je ne me lassais pas d'entendre sa voix un peu chantante et les récits d'aventures qu'il me faisait et qu'il avait lus dans les livres. Mais il fallut bien se séparer. Il m'écrivit, d'Antonia-Town, plusieurs lettres où il se révélait observateur de premier ordre et non dénué d'esprit pratique. Et enfin, il cessa un jour de m'écrire; la dure vie se déroula pour nous tous.

La femme de Paul Damiens—c'était le nom du jeune ingénieur—fut la première atteinte par l'adversité.

Damiens tomba malade. Il supporta avec un grand courage, non seulement les maux, mais encore les espoirs toujours déçus que lui infligea, pendant des années, une longue et cruelle maadie de poitrine.

Le pauvre garçon n'avait que son intelligence et sa bonne volonté. Quand les médecins lui eurent prescrit de laisser de côté sa profession d'ingénieur, comportant des responsabilités trop pesantes, ce fut la misère.

La navrante histoire de la déchéance commença pour Paul et Marie. Il fallut déménager, quitter l'élégante et confortable villa qu'ils habitaient pour aller se blottir dans un étroit logis.

Les petites économies du ménage disparurent rapidement. Mme Damiens, mettant de côté son orgueil et ses répugnances, alla trouver ses parents. On ne la reçut pas.

Le vieux Rozelin, à moitié retombé en enfance, et devenu avare de surcroît, fit la sourde oreille. Mécontent de la tournure des événements, accusé par son fils et par sa bru d'avoir "fait ce ma-

riage", le bonhomme essayait de réparer à sa manière, en montrant qu'il ne soutenait pas le ménage malheureux. Comme beaucoup de gens incapables de juger un individu, il se basait sur la prospérité apparente, la déconvenue ou la réussite. Paul, rongé par la phtisie, enveloppé dans une vieille couverture, mal logé et mal vêtu, n'avait rien pour lui du garçon d'avenir auquel il avait donné sa petite-fille. C'était un *déchet social*, comme on dit sur les brochures qui traitent de l'alcoolisme ou de la tuberculose! La vanité du vieux Rozelin souffrait. Il s'était trompé et fit porter le poids de son erreur aux malheureux enfants.

Ce fut encore le vieux Carral qui me mit au courant de la terrible situation de Marie Rozelin.

J'allai presque aussitôt à Grenoble. Je racontai aux jeunes époux que, passant deux jours dans la ville, j'avais appris par hasard leur adresse et venais leur dire un amical bonjour.

Ils me reçurent comme un envoyé du ciel.

Mme Damiens gardait un délicieux souvenir de son séjour à Abron. Là seulement elle avait été heureuse et libre. Il n'y avait jamais eu, entre elle et sa famille, communion d'âmes. Jolie, très rapidement femme, Marie avait éveillé la jalousie de ses sœurs beaucoup moins belles. On ne lui pardonnait pas de se montrer rêveuse, distraite et surtout désintéressée. L'inventaire de fin d'année la laissait froide, et c'était une chose inconcevable que la fille aînée d'une importante maison de commerce ne s'entendit pas davantage aux affaires!

Maxime, lui, comprenait l'enfant isolée au milieu des siens; mais l'usine, le magasin le requerraient dans la journée, et le soir de terribles vérifications de comptes l'absorbaient encore. Elle ne le voyait librement que le dimanche, et les deux enfants ne pouvaient s'expliquer franchement que sur un bien petit nombre d'idées, les deux cadettes ricanant avec ensemble dès qu'on parlait de poésie, d'art ou des nuances du sentiment.

Il n'y avait donc rien détonnant à ce que Marie, malgré la défection du vieux Rozelin, au cerveau bouleversé par le grand âge, se souvint d'Abron comme une délicieuse oasis où l'on pouvait rêver sans crainte d'être molesté ou ridiculisé.

Après de chaleureuses poignées de main, on rappela les vieux souvenirs, puis l'on en vint au temps présent.

Marie et Paul me cachèrent soigneusement leur gêne, qui éclatait dans la pauvreté du mobilier, la fatigue de leurs vêtements usagés, le feu de charbon bien maigre. J'appris que Mme Damiens, assez bonne musicienne, donnait en ville des leçons de piano et de chant et qu'elle ne manquait pas d'élèves. Mais les cachets devaient être fort maigres!

Paul, de son côté, faisait des merveilles en cuir gravé, en étain repoussé. Seule, la fatigue l'empêchait d'exceller dans ce genre de travail, car il dessinait à merveille, dépensait sans parcimonie une imagination artistique des plus brillantes.

Ce que je vis, ce que j'entendis ne me persuada qu'à moitié. Ai-je besoin de vous dire qu'en partant, j'oubliai mon portefeuille sur une table, dans l'étroit vestibule qui précédait la salle à manger.

C'est tout exprès que je ne vous ai pas encore parlé de la fille de Marie. L'enfant dormait lors de ma visite; on me la montra avant mon départ, dans son berceau.

Je reconnus le ravissant visage de sa mère, le délicat teint de fleur, avec, dans les traits, plus réguliers plus accentués, un je ne sais quoi de calme et de reposant, qui éclatait en intelligence et en noblesse sur le masque de Paul Damiens.

Je dis à la maman:

—Elle sera rudement jolie, la petite mâtine!

—N'est-ce pas, répondit l'ingénieur dont les yeux brillèrent de fierté paternelle.

Nous nous quittâmes à regret.

Je ne devais plus revoir en ce monde le malheureux gargon qui m'écrivit, le lendemain de ma visite, pour me remercier en termes mesurés et émus. Cet argent, affirmait-il, allait lui permettre de soigner, et peut-être de guérir sa pauvre carcasse!

Peu de temps après je partis en mission dans le Pacifique. Les soucis, les risques d'une expédition assez rude m'ôtèrent les loisirs nécessaires pour penser aux Damiens et à la petite Jacqueline.

De l'îlot sauvage où nous plantâmes le drapeau français, le gouvernement m'expédia en Indo-Chine. Ce fut à ce moment que je devins capitaine de frégate.

J'avais écrit plusieurs fois à Paul Damiens, sans jamais recevoir de réponse. Pendant de longues années, je l'évoquai heureux entre sa femme et sa fille. Je le croyais guéri, revenu à ses constructions, à ses travaux d'ingénieur. Parfois, je me prenais à l'envier, moi célibataire... Je commençais à vieillir; j'avais d'abord promené à travers le vaste monde mon énergie, mes curiosités, mon égoïsme, hélas! Maintenant c'étaient mes défaillances, les désillusions de la quarantaine imminente que j'emportais partout avec moi.

Et puis, il faut bien l'avouer, le temps avait fait son oeuvre. Sur la douloureuse figure de Paul, sur le beau visage de Marie, sur la frimousse même de la petite poupée, l'oubli avait mis sa cendre fine qui estompe si vite quand on n'y prend garde, les contours des êtres et des choses... et je pensais de plus en plus rarement à Marie, à Jacqueline et à Paul.

Je rentrai au pays après de longues années d'absence.

Il y avait déjà longtemps que mes parents dormaient dans le petit cimetière d'Abron; mon oncle Jean avait fait comme eux. Il était parti. Le père Carral aussi. Il ne me restait plus que deux neveux, et ma tante Célestine.

Je m'installai chez cette bonne femme, tout en faisant réparer, pour y passer un long congé, la maison de famille, et je méditai, satisfait, quoique un peu triste, de reprendre mes habitudes d'enfance.

Je ne jugeai pas utile de demander à Célestine des nouvelles du vieux Rozelin, mais, dès le lendemain de mon arrivée, mes souvenirs et mes regrets, tout à coup redevenus précis, nets, tyranniques, m'entraînèrent du côté de la maison du hôt-si.

—L'arbre était-il fleuri, mon oncle? demanda avidement la petite Raymonde.

—Non, ma mignonne, répliqua le commandant en souriant; cependant, quelque chose fleurissait tout de même dans la maison des Rozelin.

Je m'étais préparé comme pour une expédition matinale; une casquette enfoncée sur mes yeux, une bonne vareuse de molleton bien croisée et boutonnée sur ma poitrine, car l'air était piquant ce matin-là et je comptais faire—sans plus—quelques pas devant le domaine, aller et venir, la tête basse et les mains dans les poches, revivre le passé, contempler au-dedans de moi-même, jusqu'à la satiété, le pastel délicat, un peu éteint, qu'était devenu pour moi le visage de Marie, et ressasser ce qui aurait pu être.

Qui dira le vieux bagage sentimental, consigné des années durant dans le coeur des vieux célibataires?

Et j'avais déjà commencé ma promenade, telle que je la concevais, quand je m'avisai de lever le nez. A ma grande stupéfaction, je vis les fenêtres de la Closerie ouvertes. Une bonne femme, en *couëfle* du pays, étendait du linge dans le verger. Enfin, Marie Rozelin en personne, jeune comme autrefois, blanche comme autrefois, plus belle qu'autrefois, me contemplait d'un air mi-sérieux, mi-amusé, par dessus la haie verte, piquée çà et là d'une rose hâtive.

La surprise me cloua sur place. Pendant une bonne minute, je ne dis rien. Ma casquette à la main, je regardais, les yeux dilatés, sans jamais l'avoir assez vu, le ravissant fantôme. Car, enfin, ce ne pouvait être qu'un fantôme, et ce genre de voisine, en général, s'évanouit volontiers dans l'espace, mettant ainsi une trêve brutale aux contemplations...

Au moment même où j'allais esquisser un bonjour affectueux—apparemment pour m'ôter le bénéfice de ma raison retrouvée—le fantôme se mit à parler. Voilà bien les femmes!

—Si vous voulez voir maman, monsieur, elle est dans la maison et déjà au travail, car nous avons des habitudes monacales!

—Mais comment pouvez-vous savoir?...

—N'êtes-vous pas le commandant Jamet? Nous n'ignorons pas que vous êtes à Abron depuis hier soir!

Je compris alors, et vous l'avez déjà deviné, que je me trouvais en tête-à-tête avec Jacqueline Damiens et non avec Marie Rozelin.

Jacqueline, un peu plus grande que sa maman, était plus régulièrement belle, moins gracieuse aussi peut-être... Le front, plus haut et d'un dessin très pur, rappelait celui de Paul.

Il y avait d'autres différences entre les deux beautés blondes; celle d'aujourd'hui était fort modestement habillée, et ceci n'était pas dû, je pense, qu'à l'heure matinale. De plus, Jacqueline tenait à la main une édition originale du *Paradis perdu*, et j'en augurai que son instruction avait été plus poussée que celle de sa maman.

Que vous dirais-je? Le coeur me battait un peu quand je franchis la porte d'entrée.

"Le Paradis perdu"! Seule, la réalité ironique et cruelle a de ces trouvailles.

Je trouvai Marie occupée à repasser un fort paquet de linge blanc. Sans fausse honte, elle délaissa son ouvrage et vint à moi, très douce, les deux mains tendues.

Hélas! le temps qui tous les jours apporte à la jeunesse un charme nouveau, ruine tous les jours le trésor de santé ou de séduction de ceux qui ont déjà vécu. C'était bien là le sourire de Marie Rozelin, sa voix chaude et comme voilée de passion; et ce n'était pourtant plus elle-même.

Le travail, les privations, les larmes avaient laissé maints sillons sur ses joues amaigries, sur son front soucieux. Les yeux, surtout, enfoncés, cernés de mille rides fines, racontaient plus encore que les veilles de la mère pauvre, la douleur de l'épouse inconsolable. Et tout le drame de sa vie besogneuse et cruelle était dans son regard atone et résigné.

De son renoncement total à la vie, la mère avait fait la beauté sans tare de sa fille. L'âme de cette petite Jacqueline, que je devinais heureuse, cultivée, épanouie, c'était la volonté sans défaillance de la mère qui l'avait défendue contre l'abrutissement de la misère et de l'ignorance.

— Et l'arbre, mon oncle? s'écria Jean qui depuis quelques minutes s'agitait sur son siège.

— J'y viens, j'y viens. Un peu de patience, mon enfant!

Ces dames me firent alors asseoir dans un petit salon fort bien tenu, et m'apprirent beaucoup de choses tristes ou simplement utiles à connaître.

Il y avait vingt ans que Paul était mort! Marie, alors réfugiée dans une misérable mansarde, avait connu dans toute son horreur la douleur humaine.

Mais, le malade ayant disparu, elle pouvait se donner désormais tout entière à ses élèves, à ses leçons. Elle travailla avec acharnement et vit grandir sa clientèle. Jamais sa petite Jacqueline, sur laquelle veillait une obligeante voisine, n'avait manqué de rien.

Plus tard, la fillette fit d'excellentes études au lycée de la ville et conquist vaillamment ses deux baccalauréats. Elle se préparait à entrer à la Faculté des sciences, pour y prendre le diplôme de pharmacienne, quand le vieux grand-père Rozelin, alors presque centenaire, mourut en laissant—clausse bien inattendue—le tiers de sa petite fortune et la Closerie à Mme Damins.

Peut-être le vieil homme, avant de mourir, avait-il ressaisi sa raison et compris un peu tard qu'il s'était rendu coupable d'une injustice atroce. Il avait essayé de réparer sa dureté. Alors les deux femmes, sans hésiter, se réfugièrent à Abron.

Marie se sentait lasse; puisque Jacqueline aurait désormais de quoi vivre, il était inutile de l'astreindre à de longues études de chimie et de pharmacie dénuées d'intérêt véritable pour une enfant de vingt ans.

D'ailleurs, les touristes commençaient à prendre le chemin d'Abron; la maison de famille était grande, bien située, assez bien meublée; il serait facile de louer quatre ou cinq chambres; on installerait un tennis derrière la Closerie... Tout cela s'était réalisé, et voilà pourquoi j'avais retrouvé la maison plus propre, plus agréable que jamais, la Closerie verte et bien entretenue, et deux amies presque tendres, au lieu d'une bâtisse froide, aux fenêtres fermées, au jardin plein de mauvaises herbes.

J'étais à la fois très heureux et un peu triste.

Très heureux, parce que moi, l'errant, le solitaire, j'avais retrouvé un foyer et deux cœurs avertis prêts à me rendre au centuple la sympathie que j'avais témoignée autrefois par un geste tout naturel à la malheureuse famille. Et un peu triste; le changement de visage de Marie m'affectait péniblement.

Certes, le passé me tenait toujours au cœur, mais c'était Jacqueline que je regardais maintenant avec complaisance. Si je me tournais vers sa mère, les rides fines qui défloraient les traits de Mme Damins me rappelaient tout à coup les miennes qui s'étaient en gros plis, creusant mon front de vieux loup de mer, balafrant mes joues. Les cheveux de Marie grisonnaient; les miens étaient blancs. J'étais vieux; à quarante-huit ans, j'étais déjà vieux!

Je ne le compris que trop bien les jours suivants, à la simplicité d'accueil de Marie, aux façons de Jacqueline!

Nous primes de concert, et sans établir aucun emploi du temps, des habitudes exquises.

Le matin, Jacqueline, intrépide marcheuse, faisait avec moi d'interminables excursions dans la montagne. Nous rentrions avec des gerbes fleuries, des herbes, des framboises, des champignons... et de la gaieté pour toute la journée.

L'après-midi, à cinq heures, j'allais à la Closerie.

Marie et Jacqueline cousaient ou brodaient. Je leur faisais la lecture.

Nous dînions ensemble, et la soirée se passait à discuter avec la jeune fille à propos de tout et de rien, des journaux, du féminisme, des bonnes gens d'Abron qu'elle trouvait "en retard".

Je voyais bien qu'elle n'avait pas souffert. À la mort de son père, l'aile noire du chagrin avait à peine effleuré la toute petite fille. Et, tous les jours davantage, j'admirais Marie qui, à travers la tourmente de son existence, avait su ménager à sa fille la sécurité et le repos.

Il me semblait voir dans la tempête, au milieu des sifflements du vent, un grand et beau goéland immaculé étendant ses grandes ailes pour protéger son tout petit; et, brisé de fatigue, glacé par la brise du large, tenant bon, afin que l'autre soit abrité.

Le commandant cessa de parler, un peu ému. Mme de Brissac, involontairement, reportait ses yeux sur ses beaux enfants, choyés, heureux, comblés par la vie.

Le "blanc-bec" ne disait rien. Il souriait doucement; amusé, parce que le vieux commandant n'avait pu s'empêcher de se raconter lui-même, encore qu'il s'en fut défendu par deux fois, et aussi très étonné qu'un cœur aussi jeune puisse battre dans la poitrine d'un vieillard chenu.

Ce fut le garçonnet qui rompit le silence.

— Mais elle n'est pas finie, votre histoire, mon oncle, fit-il d'un ton de reproche.

— Assurément, je vous en ai conté la moitié, la moitié triste et douloureuse; elle va devenir beaucoup plus jolie à présent.

— Dites vite, mon oncle!

— Je suis fatigué, mes enfants, mais votre maman vous racontera la fin. Oui, dit alors le commandant en s'adressant à sa nièce, le reste, le vieux

dur à cuire que je suis vous le raconterait fort mal. Je vous apporterai demain les lettres de ma petite Jacqueline. Vous y verrez comment le hôte si fleuretté miraculeusement, il y a une dizaine d'années.

*
* *

—Les voilà, dit le lendemain l'excellent vieillard. J'étais reparti—pour la dernière fois—et je naviguais dans les mers de Chine quand je reçus à fort peu d'intervalle les chères missives.

LETTRE I

Cher grand ami, disait la première, j'ai reçu votre journal du bord. Il est venu apporter à la Closerie, avec ses visions d'Extrême-Orient, la certitude que vous ne nous oubliez pas, et cette assurance nous a été bien précieuse à maman et à moi.

Nous ne sommes pas encore consolées de votre départ; il me semble que le terme fixé pour votre retour n'arrivera jamais. J'ai déjà répété cela vingt fois à petite mère. Elle m'affirme que le cours des saisons est rapide, que les jours même malheureux, s'envolent encore trop vite, et que d'ailleurs l'entreprise ardue de la revision approfondie de toutes mes connaissances, poursuivie selon vos méthodes, nécessitera bien des mois.

Maman a sans doute raison. Je m'efforce de suivre ses conseils et de travailler. Mais le printemps revient, que dis-je, il est revenu! Il est si joli à Abron, sa veste de satin est si verte, les fleurettes qu'il met à son chapeau si variées, si parfumées, si jolies, qu'il me vient un désir violent de recommencer nos excursions, de retrouver tous les rocs, tous les sentiers, toutes les sources qui furent les témoins de nos haltes philosophiques.

Cher grand ami, avant votre séjour à Abron, j'étais, je le sens bien, une toute petite fille. C'est un peu la faute de maman dont la sollicitude inquiète tend à m'épargner les moindres soucis.

Votre expérience, vos récits authentiques, les réflexions que vous faisiez de temps en temps, plus à votre usage qu'au mien, m'ont ouvert un monde fermé pour moi jusqu'alors: celui des responsabilités, de la douleur, de la vie, en un mot. Et j'ai appris, non pas à aimer davantage,—c'eût été impossible,—mais à admirer la vaillante mère qui m'éleva avec tant de dévouement.

Ce printemps, pendant que les oiseaux chantent et que les fleurs s'entr'ouvrent, je fais un retour en arrière. Je me réveille d'un long engourdissement. J'essaye de penser, d'être moi-même...

Je voudrais, qu'à votre retour, vous retrouviez, non pas une enfant, mais une véritable amie à qui l'on peut tout raconter, tout confier sans réticences, même les choses tristes, sans crainte d'assombrir "sa jeune vie", comme vous disiez quelquefois en hochant la tête.

Je voudrais aussi vous montrer parachevé notre grand essai sur la flore des Alpes. Je dessine, je lave des aquarelles, mais aurais-je fini à l'heure.

Maman a peut-être raison; je suis ce printemps bien paresseuse.

Je continuerai cette lettre demain. Pauline

m'attend à la laiterie où nous devons donner des soins à toute une famille de petits fromages.

Le croiriez-vous, grand ami, nous avons déjà un hôte. Il est arrivé hier, à deux heures de l'après-midi, avec les deux ménages d'hirondelles fidèles depuis toujours à la Closerie.

Nous avons salué les oiseaux joyeux et confiants, et nous avons installé l'hôte dans la plus belle chambre.

C'est un étranger d'une grande distinction. Nous avons craint, à première vue, de ne pouvoir le satisfaire, car notre maison est modeste, vous le savez, et nous nous sommes multipliées pour qu'il ne manquât de rien.

Il a paru un peu étonné de nos inquiétudes.

—Je suis venu à Abron, nous a-t-il dit avec calme, sur la foi de la description que m'en a fait un ami d'enfance. Je ne trouve pas qu'il ait exagéré. Je vais être parfaitement heureux ici.

Et, jusqu'au soir, il n'a plus rien ajouté. Il s'est promené en fumant dans le jardin de la Closerie; nous lui avons servi son repas dans sa chambre.

C'est un Américain: Max Atchinson (de New-York). Il parle avec lenteur, mais très correctement, en surveillant son accent et la tournure des phrases. Il est entièrement rasé, pâle; le regard et les yeux sont admirables, mais les cheveux grisonnent. Quand il portait sa casquette de voyage sur la tête, j'ai cru qu'il avait trente ans. Tête nue, il a l'air beaucoup plus âgé; on croirait alors voir son propre papa. J'ai fait remarquer ce détail à petite mère. Elle a ri de bon coeur. Vous savez qu'il n'est pas facile de faire rire maman!

L'étranger ne dit toujours rien, mais... il nous regarde beaucoup.

Nous sommes un peu intimidées, moi surtout. Je suis très gênée par ce regard immense qui s'attache à ma petite personne dès que j'entre dans sa chambre, lorsqu'il me rencontre dans le jardin.

J'en suis déjà à éviter sa présence. J'envoie Pauline lui apporter les mille petites choses que sa santé et son bien-être réclament, et je reste sagement assise dans la salle à manger où je travaille à notre flore des Alpes. Cela ne ferait-il pas l'affaire de l'Américain? Il est venu un peu avant l'heure ordinaire du goûter demander son lait, m'a emprunté le *Paradis perdu* qui se trouvait sur la table, et, ne sachant plus que dire, je crois, est reparti le livre à la main.

J'ai cru comprendre qu'il aurait désiré goûter avec nous. Je n'ai pas osé l'inviter.

Cet homme-là, fort timide lui-même, m'intimide cependant d'une manière invraisemblable. Sa voix et ses yeux sont si jeunes que je pourrais être tentée de le prendre pour un camarade; mais tout à coup ses cheveux gris, une certaine raideur dans sa tenue me laissent stupide, comme l'écolière que je suis peut l'être devant un monsieur, assurément considérable.

Je vous reparlerai de notre hôte énigmatique, cher ami.

A bientôt. Une escadre de baisers vole à votre recherche dans l'océan Pacifique.

JACQUELINE.

LETTRE II

Je ne vous aurais pas cru si taquin, cher grand ami. Voilà comment vous abusez de la confiance de votre petite Jacqueline.

Vous mériteriez que je vous donne des nouvelles de nos petites santés en trois lignes et... rien de plus. Ah! vous serez tout puni, monsieur le psychologue, et vous reconnaîtrez vous-même que vous avez tout fait pour attirer sur votre tête galonnée ma colère et ma rancune.

Où, j'avais décrété que le prochain courrier vous apporterait une manière de dépêche en style petit nègre; j'avais pris la résolution farouche de me montrer à la hauteur de votre mauvaise foi! Faut-il que les événements m'enlèvent tout mon courage. J'ai déchiré mon premier billet et vous expédie une longue lettre où il n'est question que de Max Atchinson. Cette lettre, je l'ai écrite hier soir, toute seule dans ma chambrette, sous le coup d'une émotion intense.

Petite mère est rentrée dans ma chambre, ce matin, bien avant l'heure habituelle.

Elle m'a confié qu'elle n'avait pu dormir.

Que va-t-il nous arriver, grands dieux!

J. D.

LETTRE III

Comment vous raconterai-je d'une manière à peu près intelligible ce qui s'est passé hier soir. Ma tête est bouleversée, mes mains impatientes pétrissent mon vieux porte-plume. Maman vient de m'inviter au calme. Ai-je besoin de vous dire qu'elle est plus émue que moi? Elle est descendue à la cuisine pour me faire une infusion de tilleul. Je l'ai priée de ne pas s'oublier elle-même.

Voici les faits.

Il faut cependant que je vous parle tout d'abord de M. Max Atchinson.

Nous l'avions fort peu vu depuis le jour où il était venu me trouver dans la salle à manger.

Vous savez qu'il prend ses repas dans sa chambre. Le matin, de fort bonne heure, il part en excursion dans la montagne. Il rentre en général à onze heures, déjeune longuement, puis fait une minutieuse toilette. Tous ces soins le conduisent jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il vient alors fumer dans le jardin, rêver le long des haies de rosiers, ou plutôt, je pense, réfléchir à ses affaires, car un homme de ce genre ne doit pas être habitué à perdre le temps.

Vers cinq heures, il remonte chez lui, écrit, lit, paperasse, sonne quand il lui plaît pour demander son repas du soir, redescend dans le jardin une demi-heure, nous souhaite le bonsoir et gagne son lit.

Comme vous le voyez, ce genre de vie pourrait durer un siècle, sans que les événements fantaisistes qu'il vous a plu de pronostiquer puissent s'accomplir.

Or, hier soir, à cinq heures, au lieu de se retirer parmi ses livres et ses carnets de notes, M. Atchinson s'est dirigé vers nous d'un pas délibéré et étonnamment souple—décidément, il est jeune!—et nous a souhaité le bonsoir d'une voix un peu tremblante, à ce qu'il m'a semblé.

Maman raccommode du linge blanc, et moi je transformais en kimono cette jolie soie nacrée que vous m'avez donnée l'an dernier en compagnie de tant d'autres jolies choses.

Comme M. Atchinson ne faisait pas mine de s'en aller, je lui ai offert mon fauteuil et j'ai couru jusqu'au perron en cherchant un autre.

Ce qui est extraordinaire chez notre hôte, c'est sa timidité excessive. Vous n'oubliez pas qu'il est Américain, et probablement homme d'affaires. Maman et sa fille, deux très modestes rentières d'Abbron, ne peuvent guère impressionner, il me semble, un homme qui a vécu, qui a sans nul doute fréquenté la haute société new-yorkaise.

Il n'en est pas moins vrai que, près de nous, même près de moi, M. Max est troublé comme un enfant qui serait en faute.

Cela se gagne! A mon tour, je rougis, je bafouille. C'est très désagréable.

M. Max Atchinson (de New-York) était donc assis près de nous et se taisait obstinément.

Tout à coup, il reçoit une inspiration du ciel.

—Vous faites souvent, mademoiselle, de la botanique, m'a-t-il dit subitement, heureux et transformé; cela m'intéresse beaucoup, moi aussi. Pourriez-vous réellement m'apprendre le nom de l'arbuste qui produit ceci?

Et il me tend une légère grappe verdâtre, encore en boutons.

—Je ne connais pas, lui répondis-je immédiatement. Où avez-vous donc trouvé cette grappe?

—Dans le jardin, m'a-t-il répondu très simplement, un petit arbuste près des pêchers...

—Oh! a fait maman, et elle est devenue pâle comme une morte.

Je me précipite vers petite mère; M. Atchinson se précipite. J'appelle Pauline, je lui demande un cordial. Maman se remet enfin!

J'observais alors, un quart de seconde, la contenance de M. Atchinson. Il avait pâli, lui aussi, ce qui, vu son teint, peut passer pour un tour de force. Les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixes, il regardait maman, non en étranger, mais comme

vous auriez pu la regarder, vous, grand ami, dans cette circonstance pénible. Et je fus à la fois un peu étonnée et intriguée au plus haut point par son attitude.

Petite mère, revenue à elle, murmura péniblement ces quelques mots:

—C'est l'arbre! C'est l'arbre! Il va refleurir!

—Tu délirés, maman chérie?

—Pas du tout! Donne-moi ton bras, je vais vous conduire; le hot-si doit ruisseler de grappes!

Il est inutile de vous fatiguer, chère madame, dit notre bel Américain qui avait repris son sang-froid. Vous avez pleinement raison. L'arbuste qui est près des espaliers va fleurir dans quelques semaines. Mais pourquoi cette simple constatation vous a-t-elle à ce point émue?

—Ah! monsieur, répliqua maman en levant les yeux au ciel, il ne s'agit pas d'une simple constatation! La floraison de l'arbuste annonce toujours, pour la famille Rozelin, l'approche du bonheur ou d'une prospérité extraordinaire! Pardonnez-moi! J'ai été si malheureuse dans ma jeunesse que la possibilité d'un changement de fortune a été une espérance trop forte pour mon cœur malade. Je serais si comblée si la Provi-

dence dispensait enfin à ma fille, à ma petite Jacqueline, les biens dont elle a été si avare pour moi!
—Mais je ne comprends pas! Comment cet arbuste...

Vous devinez la suite, grand ami!

En 1794...

En 1825...

En 1845...

C'est maman qui raconte, bien calée dans son fauteuil par deux oreillers, et c'est M. Atchinson qui écoute avec beaucoup d'attention. Et c'est moi, qui enregistre pour la 9ème fois, l'histoire fabuleuse de l'arbre des Rozelin.

Et, somme toute, il y a déjà quelque chose de changé.

Ce fameux végétal est sorcier. Il n'en faut pas douter. M. Max parle maintenant d'abondance; il commente le récit de maman; il raconte l'histoire d'un diamant bleu, une sorte de Portelaiguine qui ne valait pas notre beau hôte-si de pourpre. Et... il dîne avec nous le soir dans la petite salle à manger.

Je n'aurais jamais cru, ce matin, qu'un tel dîner intime fut possible avant dix années de préliminaires, étant donné les allures familières et exubérantes de M. A. (de New-York).

Mais je ne pense pas, je ne crois pas, veux-je dire, que l'arbre, si peu prodigue de ses fleurs, nous promette sa splendide parure, à seule fin de célébrer l'arrivée de notre hôte, encore qu'il soit, je le répète,—inférez, déduisez, prophétisez!—fort considérable sans doute, et sans doute aucun très distingué.

A bientôt, cher ami. J'ai hâte d'avoir votre opinion sur ce qui se prépare.

La petite escadre de baisers ailés vole toujours à votre rencontre.

JACQUELINE.

LETTRE IV

Je sais maintenant une foule de choses.

M. Max Atchinson a quarante-deux ans. Comme je l'avais deviné, c'est un businessman notoire; il parle avec modestie de la Stephenson and Co, qu'il a dirigée pendant douze années, et ce doit être une très grosse affaire.

Il a résigné ses fonctions en pleine activité pour des motifs d'ordre personnel.

Maman pense que M. Max est venu en Europe à la suite de quelque peine de coeur. Cette hypothèse m'a paru peu vraisemblable.

Pourquoi? je ne saurais vous le dire, pour des raisons.

1o M. Atchinson est un gentleman très élégant. Il n'est plus jeune, c'est vrai, mais encore moins peut-on dire qu'il est vieux. Il pourrait sans doute se faire agréer par une belle, même difficile il me semble!

2o On ne voit dans sa chambre ni portrait, ni photographie féminine; il ne paraît porter sur lui aucun brimborion cher aux amoureux, fétiche, miniature, etc.

3o Enfin, il est fort aimable avec nous et je vous confirme que sa réserve des premiers jours était bien le résultat de la timidité la plus excessive et aussi la moins fondée.

Etes-vous toujours de l'avis de petite mère?

D'ailleurs, maman ne tient guère à son opinion sur les prétendues peines de coeur de M. Max. Elle ne songe qu'à la grappe du hôte-si; elle parle constamment de l'arbre des Rozelin, de notre arbre, toujours de l'arbre!

Elle se met la tête à la torture pour deviner ce qui va arriver. Nous n'attendons aucun héritage. Depuis longtemps, grand mère est morte; quand grand-père partira à son tour, mes deux tantes hériteront du magasin et de l'usine. Puisque nous sommes bien portantes, grâce à Dieu, il ne peut être question de recouvrer la santé. Enfin, nul n'est prisonnier dans la famille!

—Il ne s'agit peut-être pas de nous, ai-je dit à maman; il y a les Rozelin de Grenoble.

—Evidemment, mais je ne vois pas bien la Providence les récompensant de la vie de misère et de désespoir qu'ils m'ont infligée... Avec de l'argent, ton pauvre papa aurait pu être sauvé. Non, tout me dit que l'arbre ne fleurit pas pour eux.

—Tant mieux, maman chérie, mais vois-tu, comme soeur Anne, je ne vois rien venir. Peut-être, le hasard a-t-il créé de toutes pièces la légende de l'arbre d'Asie, et allons-nous assister à une floraison qu'aucun événement heureux n'accompagnera. Finie alors la légende des Rozelin!

—Tais-toi, fillette, il me semble que tu blasphèmes. C'est mal!

Je n'ai pas insisté, mais depuis cette conversation je réfléchis de mon côté, et j'échafaude mille combinaisons extravagantes.

Il y a peut-être un trésor dans le jardin : ce soir, demain peut-être un coup de pioche le fera découvrir.

J'ai interrompu ma lettre pour aller boire un verre de lait dans les domaines de Pauline. Et ce que je viens d'entendre m'a plongée dans un ahurissement profond. En approchant de la petite laiterie dont la porte était entr'ouverte, j'ai entendu un bruit de voix. La servante causait avec M. Max qui l'interrogeait àprement, et essayait, sans trop de succès, je dois en convenir, de la faire parler sur nous, notre situation de fortune, le veuvage de maman, nos projets d'avenir.

Pauline, qui ne brille pas par l'intelligence, répondait, tout effarée, par monosyllabes: 'Voui, voué, non, je savons puint'. Lui, le malheureux, s'épongeait le front et persévrait avec courage.

J'ai eu fort envie, à ce moment, en le voyant si fiévreux, si comiquement désespéré, d'aller passer tout bonnement mon bras sous le sien, de l'amener le long des haies de rosiers et de lui raconter, avec tous les détails imaginables, la maladie de papa, sa mort, ma petite enfance, cette période paraissant l'intéresser beaucoup.

Il est à peine inutile d'ajouter, cher grand ami, que je n'ai pas osé. J'ai regardé le petit geste crispé et malheureux avec lequel Max Atchinson a tordu son mouchoir de lin, devenu entre ses mains agitées une vraie loque, et je suis repartie sur la pointe des pieds...

Ce soir, à table, car M. Atchinson dîne avec nous maintenant tous les soirs, il nous a regardées attentivement toutes deux, maman et moi, et a ouvert la bouche, apparemment pour nous apprendre quelque chose.

J'ai posé les yeux sur lui, à ce moment-là, avec un peu plus d'insistance que d'habitude; j'attendais qu'il parlât.

Il souriait avec un peu de gêne, soit qu'il ironisât à ses propres dépens, soit qu'il eût quelque chose de désagréable à nous communiquer. Je remarquai qu'il avait revêtu un habit d'une coupe impeccable, fort élégant. Il partait au petit doigt une bague-cachet magnifique, et je ne crois pas me tromper en ajoutant que sa coiffure, à peine changée, trahissait quelques préoccupations de coquetterie.

Il paraissait rajeuni de dix ans. J'en rougis : je songeais à vérifier les hypothèses de maman.

Assurément, me disais-je, petite mère se trompe; un tel homme n'a pas de chagrins d'amour. Il doit y avoir autre chose.

Je fus étonné de l'entendre tout à coup parler d'abondance. C'est sa manière. Il hésite pendant quelques minutes, puis se jette à l'eau.

— Tout ce qu'on m'avait dit d'Abbron, affirmait-il, est vrai, absolument vrai. Je suis devenu fanatique de vos montagnes bleues ou violettes, de vos prairies et de vos sources limpides. Et je ne méprise ni la cuisine, ni les fromages de Claudie, ni le bon lait, ni les framboises. Je crois décidément que je vais me fixer ici.

Nous ne répondîmes rien, par discrétion. Il reprit alors, un peu hésitant, les cils affolés :

— J'avais... j'avais fait le projet d'acheter Coulobres!

Vous saurez, grand ami, que le château de Coulobres et les métairies qui en dépendent sont en vente, au prix coquet d'un million.

Nous ouvrimus de grands yeux, maman et moi. Certes, nous n'avions jamais pris M. A. (de New-York) pour un nécessaireux, mais nous fûmes cependant un peu surprises.

— Coulobres, reprit maman pour dire quelque chose, est une bien belle demeure. Je l'ai visitée autrefois avec grand-papa Rozelin. Il y a, dans le parc, des essences tricentenaires. Dans le château, les vieux meubles, les tapisseries authentiques foisonnent. Très probablement, l'acquéreur fera une excellente affaire.

— N'est-ce pas, chère madame, a répondu notre original tout joyeux, on ne sait pourquoi, car petite mère parlait avec une demi-conviction. Je ne retournerai pas en Amérique d'où je n'ai emporté qu'un souvenir précieux, celui de mes belles heures de travail acharné. J'irai donc voir demain un homme d'affaires. Ce soir, il est trop tard!

Voici, commandant, selon vos instructions détaillées et vos supplications impératives, la relation précise, sincère et minutieuse, que vous "exigiez" dans votre dernière lettre.

Votre petite Jacqueline qui vous embrasse bien fort.

LETTRE V.

Les grappes sont roses, roses comme l'aurore; quelques-unes, rares, sont encore corallines, teintées de jaune. Mais ne vois-je pas le rouge, le rouge triomphal, toucher déjà quelques boutons.

L'arbre va fleurir, la pourpre se prépare, grand ami, et il ne s'est rien passé du tout, rien, absolument rien.

Les légendes se vérifiaient pour les anciens du village; le bon vieux temps les avait vu naître, et les encourageait à vivre. Dans notre siècle de progrès, de science, de scepticisme, il n'y a plus de place pour les belles fictions, les contes de fées et les arbres miraculeux.

Je suis nerveuse... excédée... Je vois bien par cette humeur chagrine que, moi aussi, malgré mon peu de tendance à la superstition, je croyais à l'arbre! Je dors mal depuis une huitaine. J'ai délaissé mes cahiers et mes livres. Quant au fameux *Essai sur la flore des Alpes*, ah! commandant, il en est encore aux renonculacées! Et comme vous aviez jugé bon de commencer cet album par les petites ficaires, les boutons d'or, toutes ces jolies plantes avec ou sans bulbilles, il s'en suit que je me suis surtout occupée à rêver à l'arbre.

Je vous entends: est-ce bien au hot-si, et "certain Américain timide", vieux peut-être. "jeune assurément", et sans erreur possible "effroyablement distingué", — je vous cite, grand ami — est-il pour si peu de chose dans le changement d'humeur de ma petite Jacqueline?

Ah! que vous êtes insupportable, commandant! Tenez, vous êtes si insupportable que je préfère vous expédier moi-même toutes vos insinuations, de façon que je ne sois point exposée à les trouver dans votre prochaine lettre, telles que je vous les mande, avec les propres termes que vous eussiez employés.

L'escadre ailée vous suit toujours.

JACQUELINE.

LETTRE VI

Cher grand ami, cher, très cher.

Il faut que je vous aime bien pour vous raconter par le menu ce que je vais vous dire, ce qui s'est passé entre nous, entre Max Atchinson et moi. Je n'en ai rien dit à maman, j'ose à peine y penser sans rougir; je suis horriblement mécontente de moi-même... et je le déteste!

Parfaitement, je le déteste!

Ecoutez-moi.

Vous savez que M. Atchinson se promène tous les matins dans la montagne.

Hier, deux heures seulement après son départ, il s'est présenté à la porte de la Closerie dans un état effrayant: ses vêtements tachés de boue, sans casquette, la figure contractée par la souffrance et un bras ensanglanté.

Il avait fait une chute dans un ravin, et ne doit la vie, paraît-il, qu'à une providentielle racine qui l'a retenu par sa ceinture de touriste.

Bref, au premier moment, je ne savais pas encore tout cela; j'ai vu arriver notre ami sanglant, défait, et... c'est ici que ma confession devient délicate: j'ai perdu la tête, j'ai poussé un cri terrible.

— Voilà qui est peu correct, direz-vous. Après tout, ce monsieur n'est qu'un hôte aimable et empressé, j'en conviens, mais rien de plus.

Vous avez peut-être raison, commandant. Mais ce n'est pas tout. En criant, je me suis approchée de lui, et je ne sais trop comment cela s'est fait, je me suis trouvée dans ses bras à moitié évanouie!

"Quelle infirmière précieuse"! allez-vous penser. Ah! commandant, ne vous moquez pas de moi. Je suis bien cruellement punie, allez!

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu Pauline et Max qui me regardaient avec compassion; j'étais si confuse qu'il m'a été impossible d'articuler un mot. Du reste, Max Atchinson a expliqué son accident à ce moment-là, et a demandé à Pauline—maman était à Grenoble—les objets nécessaires pour un pansement provisoire. Puis il est remonté chez lui en vitesse.

J'étais toujours sur ma chaise. Au bout d'une demi-heure, je montai jusqu'au premier, encore très confuse, et j'allai taper à la porte de notre ami afin de prendre de ses nouvelles.

Je le trouvais occupé à parcourir les journaux, et je m'aperçus à première vue qu'il ne portait au bras aucun pansement apparent.

—Mais il faut vous soigner, lui dis-je.

—C'est fait, mademoiselle Jacqueline.

—Laver la plaie, mettre une compresse.

—C'est fait, tout cela est fait.

—Mais il n'y paraît pas! Comment avez-vous pu mettre ce veston malgré le pansement.

—Ma chère petite... il... je... je préfère vous dire tout de suite que *la plaie*, une fois lavée, s'est muée en une égratignure sans importance... oui, sans aucune importance. Et je suis navré de vous avoir procuré une émotion désagréable.

Commandant, vous le croirez si vous voulez, mais cet homme, hier encore si humble, si timide avait dans les yeux une telle lueur de triomphe que j'ai senti une colère froide me traverser le cerveau comme une lame d'acier.

Sans voir les bras qu'il me tendait, sans entendre sa voix un peu altérée, je me suis enfuie dans ma chambre. Et là, j'ai pleuré pendant deux bonnes heures. Tout en ayant mes larmes, j'ai fait une découverte exécrable,—rien de très nouveau pour vous!—Vous aviez parlé de "vive sympathie" entre Max Atchinson et moi.

Que faudrait-il que j'écrive aujourd'hui pour être sincère?

Je n'ose y penser.

Et puis, tenez, non, je n'aime pas cet homme. Il m'a volé mon pauvre secret.

Grand ami, réconfortez vite votre petite

JACQUELINE.

LETTRE VII.

Le hôt-si a fleuri.

Je suis châtelaine de Coulobres!

C'est à ne pas y croire, et cependant c'est la réalité la plus tangible, la plus matérielle.

Il y a à peine quelques heures, j'avais entre les mains le contrat de vente du "domaine de Coulobres et lieux attenants" sur lequel sont écrits en magnifique cursive mes noms et prénoms: Paulette-Jacqueline Damiens-Rozelin.

Mais n'anticipons pas

Après ma ridicule équipée, petite mère arriva de Grenoble, un peu lasse, pas assez toutefois pour ne pas s'apercevoir qu'il y avait quelque chose dans l'air. J'étais prête à tout lui dire quand Max Atchinson se montra et posa à maman mille questions sur son voyage, ses emplettes.

Pauline annonça le dîner pendant ce temps, et je fus bien obligée de remettre mes confidences à plus tard.

Je vis tout de suite que petite mère et Max m'observaient tous les deux: mère inquiète, Max agité, et cette double circonstance n'était pas faite, vous l'avouerez, pour me faire retrouver mon sang-froid.

Pauline ayant réclamé le concours de maman pour quelques minutes, nous restâmes seuls un instant.

J'entrevois déjà l'agrément de ce tête-à-tête glacial et silencieux quand, à ma grande surprise, Max se leva vivement, me prit la main, la porta à ses lèvres, et me dit sans préambule, l'air horriblement malheureux:

—Pardonnez-moi, j'ai eu tort... Je n'aurais pas dû me présenter à la Closerie dans cet état... Et aussi, j'aurais dû vous dire plus tôt combien je vous aime... mon âge...

Si je lui pardonnais. Mais il n'était en rien coupable! Oh! grand ami, j'ai honte de vous l'avouer, je ne lui en voulais plus du tout à ce moment-là.

Tout ceci n'empêcha pas que je lui répondis d'un petit air bien bête et bien sec:

—Faites attention, maman revient!

Il regagna sa place sans souffler mot, et le dîner s'acheva tristement.

Après le dîner, je prétextai la classique migraine, et je courus m'enfermer dans ma chambre à double tour afin de vous écrire.

Mais cela me fut impossible. Je me couchai et m'endormis fort tard. Quand je me réveillai, le soleil caressait depuis longtemps la façade de la Closerie. En ouvrant la fenêtre, je vis Max en superbe veston de flanelle grise qui faisait l'inventaire des fleurs écloses pendant la nuit. Je fis rapidement ma toilette, et je descendis.

Je trouvais le couvert, mis pour trois. J'allais demander une explication à maman quand Max entra. Ses yeux demandaient grâce.

Mère était méconnaissable. Elle me dit avec un son de voix changé et si joyeux:

—Ma chère petite fille, le hôt-si a fleuri!

—Tant mieux, lui répondis-je d'un air maussade.

—Est-ce ainsi que tu fêtes cet événement?

—Il était prévu, maman, essayai-je de dire d'un ton plus aimable, et je me dirigeai vers la table.

Ils me regardaient tous les deux d'une façon qui m'exaspéra, et comme un morceau de papier s'échappait de ma serviette, Max le rattrapa et me le tendit.

C'était l'acte d'acquisition de Coulobres à mon nom.

Je restai sans voix.

Max me regardait, sans rien dire également. Ce fut petite mère qui rompit le silence.

—M. Atchinson que voici, c'est-à-dire Maxime Rozelin, dont je t'avais parlé bien souvent, m'a demandé hier au soir ta main. Je n'ai pas jugé à propos de la lui refuser, ma chérie, surtout quand j'ai été mise au courant de vos petits secrets!

Que vous dirais-je de plus, grand ami? Vous analyserai-je par le menu mes étonnements, mes

mouvements d'humeur, mon amour-propre blessé, mais surtout ma joie délirante? Vous dirai-je que ce pauvre Max tremblait comme une feuille de hôt-si dans la crainte que je ne veuille pas, pour mari, d'un homme de quarante-deux ans!

Quel enfantillage!

Pour toute réponse, j'ai embrassé maman qui pleurait de joie.

—L'arbre n'a pas menti, ma fille, répétait-elle en bégayant un peu. Tu le vois, malgré les sceptiques, il préside toujours à la fortune des Rozelin.

Et maintenant, je voudrais que le temps s'en-vole bien vite. Notre mariage, grand ami, est fixé à l'époque de votre retour. A ce moment, les réparations de Coulobres seront terminées; vous pourrez, dans le parc, herboriser à loisir, ou nous conter sur la terrasse Louis XIV votre dernier et beau voyage.

Max se souvient de vous comme au premier jour. Ce courrier vous apporte une longue lettre de lui.

Revenez-nous vite, et peut-être verrez-vous encore quelques grappes fleuries sur l'arbre merveilleux.

Votre petite

JACQUELINE.

*
* *

—Et vous avez revu Maxime Rozelin? demanda Mme de Brissac en tendant la lettre au commandant.

—Je l'ai revu, toujours charmeur, doux et tendre. J'ai assisté à son mariage. Pour lui, malgré la neige qui commençait à poudrer ses cheveux, c'était comme l'été puisqu'il avait su se faire aimer.

Robert PARTHENAY.

LA DERNIERE JOURNEE DE CAMILLE FLAMMARION

La veuve du grand savant, mort au mois de juin dernier, raconte dans "Les Annales" la dernière journée de Camille Flammarion.— Nous extrayons de ce récit les passages les plus marquants.

Rien, en cette fatale journée du 3 juin, ne faisait prévoir que les yeux mortels de Camille Flammarion venaient de voir leur dernier lever du Soleil et n'en verraient pas le coucher. Il était, ce jour-là, ce qu'il avait été toute sa vie: activité prodigieuse, jeunesse stupéfiante de coeur et de pensée. Aucune infirmité. Il lisait et écrivait sans lunettes.

Au travail dès le matin, il avait commencé à classer les trois cents kilos de documents rapportés de notre long séjour sur la Côte d'Azur...

Onze heures. On sonne. La concierge annonce qu'un homme au teint basané demande à me parler.

—Qu'est-ce encore?

—Oh! madame, probablement un marchand ambulancier, un exotique quel-

conque à la chevelure crépue. Il tient à la main une mallette contenant peut-être quelques bas de soie à bon marché.

Je descends. L'inconnu est à la porte, visage bronzé et crinière laineuse. Il se prosterne en déclinant son identité.

Ce n'est pas un camelot vagabond, en quête d'une bonne affaire, mais... un diplomate hindou, allié à une famille princière de brahmes. En mission à Londres, où il a été reçu à la Cour, il est venu exprès d'Angleterre pour présenter son tribut d'admiration à l'astronome de Juvisy dont l'oeuvre l'enchantait et lui a appris, comme à beaucoup d'autres, à regarder le Ciel. Ce jour même, il va repartir pour Marseille et s'embarquer, le lendemain, pour les Indes. Sa valise ne contenait pas des bas de soie, mais de savants ouvrages hindous qu'il venait offrir à l'auteur de "L'Astronomie Populaire", qui le reçut pendant quelques minutes.

Ces visites étonnaient toujours Flammarion, car, dans son extrême modestie, il ne se doula jamais de l'influence mondiale — généralement insoupçonnée en France — qu'il exerça sur l'ensemble de notre planète. Depuis sa mort, plus de deux mille cinq cents lettres écrites en toutes les langues, et arrivées de tous les pays sont venues me le prouver.

L'horloge tournait... en même temps que la Terre, transposant perpétuellement le présent dans le passé.

Midi. Le visiteur hindou était parti depuis une demi-heure, Camille Flammarion continuait de travailler.

Il venait de traduire, d'après une revue anglaise, un article astronomique, lorsque sonna l'heure du déjeuner, qu'il retarda jusqu'à deux heures. Toute sa vie, les fonctions du tube digestif lui avaient paru ridicules et humiliantes. Il rêvait d'un monde où le ravitaillement alimentaire de l'organisme s'opérerait par la respiration et non par la mastication...

Suivant une habitude indéracinable et fort condamnable par les hygiénistes, le repas se déroula... sur un coin de table, au milieu des papiers, car on travaillait même en déjeunant. Pour lui, toute sa vie, s'amuser c'était travailler, et travailler, c'était s'amuser.

Très gai, il travailla donc avec entraînement une partie de l'après-midi.

Le temps était superbe. Soleil, fleurs, oiseaux, tout chantait la vie. Qui nous eût dit alors que, trois jours plus tard, un cortège en deuil et en larmes passerait sur ce tapis de fleurs des allées.

Il voulut contempler cette nature radieuse qu'il aimait tant, se leva, marcha vers la fenêtre, admira le paysage splendide qui s'étend, comme

comme une houle verdoyante, jusqu'à la forêt de Sénart.

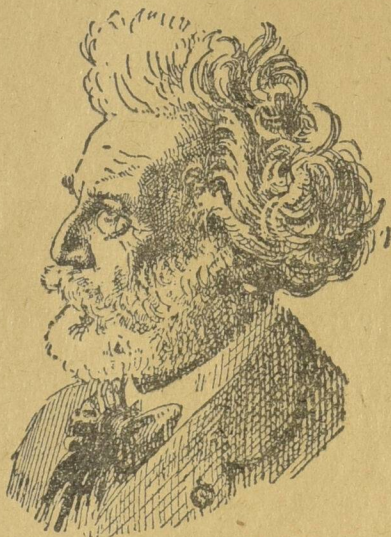
Qu'il faisait bon de vivre en notre thébaïde, à cet instant!...

—Quelle belle journée! fit-il

Il était visiblement heureux. Mais un malaise subit le terrassa. Pâle et chancelant, il se tourna vers moi. N'était-ce pas le maudit lumbago dont il avait souffert pendant l'hiver, qui revenait? Anxieuse, je l'interrogeai.

—Non, murmura-t-il, mon... coeur.

Et il s'effondra dans mes bras. Ce fut tout.



Camille Flammarion

Ce coeur si noble, si bon, venait de cesser de battre subitement, me laissant seule à méditer la troublante question que les lèvres à jamais closes me posaient moins d'une heure auparavant:

—Quel mystère que la vie!... Quel mystère que la mort!...

* * *

Madame G. Camille-Flammarion, dans le même article, nous donne quelques détails sur l'enfance et la jeunesse du célèbre astronome:

S'il fut un véritable enfant prodige, il ne fut pas moins prodigieux dans ses dernières années.

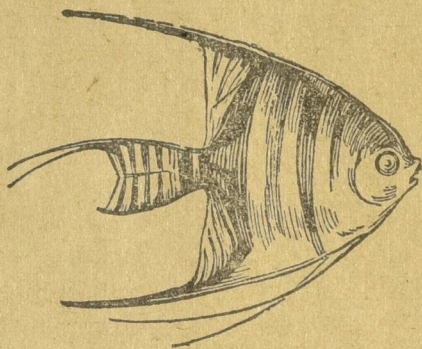
A quatre ans, il lisait couramment; à quatre ans et demi, il savait écrire; à cinq ans, il apprenait la grammaire et l'arithmétique; à six ans, il connaissait presque par coeur "Le Nouveau Testament". Ce fut le premier livre de sa future et précieuse bibliothèque.

A quatre-vingts ans, il était l'étudiant perpétuel, curieux de tous les phénomènes de la nature et cherchant constamment à s'instruire

—o—

LES BEAUX POISSONS

On a inauguré récemment sur la Seine, à Paris, la "Péniche-aquarium", entre le pont de la Concorde et le pont Alexandre. Elle contient deux aquariums, l'un rempli d'eau douce, l'autre d'eau de mer. L'un est chauffé à température voulue pour les poissons tropicaux. On y voit des



poissons de toutes formes, de toutes nuances; à travers les parois on peut admirer leurs couleurs éclatantes et leurs mouvements ondoyants. Voici des "brêmes" d'argent à nageoires de corail qui gobent l'eau d'un museau

dédaigneux; des "tanches" d'un brun doré comme si elles avaient passé à la friture; voilà des "poissons-chats" verdâtres, aux nageoires de deuil avec, pour gueule, une fente hideuse entourée d'une barbe rayonnante; des "amazones", plats comme s'ils avaient été passés au laminoir, avec des nageoires déployées comme des ailes. Voici le curieux "hippocampe" à la tête de cheval et au corps cuirassé de lamelles; voici le "poisson-lune" du Brésil, aussi extraordinaire comme forme que varié de coloris; voici le "cyprin-télescope", monstrueux descendant des poissons rouges de Chine et du Japon. Son corps ressemble à une boule et ses yeux ressemblent à des verres de télescope, d'où son nom. Quelle variété admirable le Créateur a parsemée dans les mondes marins comme sur la surface du globe!

—o—

LE PLUS GRAND CRATERE DU MONDE

—

On a découvert dans la péninsule de l'Alaska, à Aniakchak, en août 1922, un cratère qui serait le plus vaste du monde. C'est un entonnoir de six milles et trois quarts par cinq et trois quarts, soit une superficie presque aussi grande que le District de Columbia, aux Etats-Unis. Les parois rocheuses qui bordent le cratère s'élèvent en de certaines places à près de 3,000 pieds au-dessus du fond. Dans un creux de ce cratère se loge un lac de deux milles et demi de longueur. Que penser de ce que ce cratère a vommi aux temps préhistoriques, car rien n'indique que le volcan ait fait irruption depuis lors!

LA CROIX DE FEU ET LE KU KLUX KLAN

En dépit de ses desseins pangermanistes, lit-on dans les "Annales" de Paris, sous la signature de Raymond Millet, "l'Ordre de la Croix de Feu" n'a pas trouvé grâce auprès de la police berlinoise. Le Ku Klux Klan allemand vient d'être écrasé dans l'oeuf; il ne comptait encore qu'un millier de membres.

Fondée en 1923 avec le concours de trois Américains, cette organisation terroriste avait emprunté au Ku Klux Klan ses costumes, ses étrangetés et sa doctrine; mais elle montrait peu de goût pour la publicité. A rebours, le véritable Ku Klux Klan—celui des Etats-Unis—s'est livré, dès son origine, à des manifestations aussi tapageuses que sa charte est secrète. Il tient à frapper l'imagination des foules. Il l'a prouvé de nouveau au cours de l'imposant congrès qu'il a tenu quelques jours avant le scandale de Berlin.

Comment se peut-il qu'une association politique, dont la soeur jumelle a échoué dans une nation d'Europe, soit devenue puissante, au grand jour, dans le nouveau monde? Cette question nous invite, n'est-ce pas? à nous moquer un peu moins des Klusmen et de leurs rites carnavalesques, afin de chercher à saisir les idées qu'ils cachent sous leurs cagoules.

Leur terminologie baroque mérite un commentaire. D'abord, cette raison sociale: Ku Klux Klan. Vous pensez que ce nom dérive d'un patois nègre? Pourtant, si l'on retranche le "Klan", dont le sens est clair, on trouve un

frère de notre mot cycle: du grec Kuxlos: cercle. Mais les femmes savantes apprendraient avec moins de plaisir que le chef de "l'Invisible Empire" se fait appeler non pas Arkos ou Basileus, mais le "Grand Wizard, Emperor", le "Grand Sorcier", et que ses lieutenants sont, dans l'ordre hiérarchique, le "Grand Giant", le "Grand Cyclope" (passe encore), le "Grand Magi", le "Grand Scribe", le "Grand Exchequer", le "Grand Turk" et le "Grand Sentinel".

Le Grand Sorcier et ses disciples, dans leurs longues chemises blanches ornées d'insignes cabalistiques, n'exciteraient en France que risées. Leur chapeau pointu, qui rappelle celui des anciens astronomes, leur masque, leur cagoule, leur croix de feu, leurs emblèmes ne rempliraient point, à Paris, leur emploi, qui est d'effrayer: nous avons vu des déguisements plus sinistres, à mi-carême ou au bal des Quatz-Arts. Un bon Européen doit dépasser Vintimille pour qu'une simple chemise noire ne lui semble pas ridicule. Aux Amériques, plus d'un indifférent se gausse du grand Wizard et de son accoutrement. Mais l'ironie est moins accessible à ceux que menacent les flammes de la croix symbolique.

Ces parias qui tremblent sont ceux qu'a toujours poursuivis l'esprit nationaliste et puritain de l'élément anglo-saxon: en un seul mot, les étrangers,—noirs ou blancs. Déjà, en 1798, la République des Etats-Unis, à peine constituée, luttait contre l'invasion par un "Alien Act" destiné sur-

tout à éarter l'élément latin, catholique. Un peu plus tard, en 1830, l'afflux des Irlandais, plus dévoués à leur église qu'aux maîtres de leur nouvelle patrie, provoqua la création d'une Société secrète: celle des "Know nothing",— des hommes qui ne savent rien, qui se refusent à révéler leurs actes et à témoigner en justice. Cette organisation disparaît vers 1860 ; mais, au lendemain de la guerre de Sécession, elle renaît de ses cendres, sous le nom de... Ku Klux Klan.

Oui, le fameux "Empire invisible", dont on a parlé si souvent dans ces dernières années, n'est rien moins qu'une nouveauté. Les titres de ses chefs, leur costume, son règlement, étaient les mêmes, en 1867, que de nos jours. Et, comme au lendemain de la dernière guerre, le premier dessein de l'association était de ravalier les noirs qui, affranchis de l'esclavage, se montraient d'un mercantilisme inquiétant et répandaient l'anarchie. Le premier Ku Klux Klan fouetta, emprisonna, fusilla, pendit bon nombre de ceux qui n'avaient pas voulu croire à la supériorité des visages pâles. L'Etat fédéral réussit à le dissoudre, de 1869 à 1872, grâce à tout un arsenal de lois et de décrets.

Le deuxième Ku Klux Klan a été fondé, en 1916, à Atlanta (Géorgie), par un ancien pasteur, Williams-J. Simmons. Il se proposa de démontrer aux noirs que leur participation à la guerre n'avait pas aboli le principe de l'inégalité entre les races humaines. En 1921, le K. K. K., qui s'était prodigieusement développé en cinq ans, commença à inquiéter l'opinion par les traitements brutaux qu'il infligeait non seulement aux nègres, mais à leurs défenseurs. En Californie, il employait aussi la manière forte con-

tre les Chinois, les Japonais et les Hindous.

Il compte aujourd'hui, trois millions de membres, paraît-il, et exerce une influence très grande dans les campagnes électorales; il se pose partout, même à Chicago, même à New-York, comme le censeur des mœurs; il poursuit les femmes malfamées, les maris infidèles, les buveurs d'alcool. Enfin, avec le concours des méthodistes, il se livre à une campagne acharnée contre les juifs et contre les catholiques.

Affublés de leur étrange costume, ses membres tiennent, dans la campagne, des assemblées nocturnes. Un autel est dressé au centre d'une clairière; l'étendard de la nation l'abrite sous ses plis. Les fidèles forment le cercle. Tandis que les néophytes défilent, le "Grand Korrigan" surgit parmi les flammes, élève des imprécations contre les mauvais politiciens et proclame que le Klux protégera le peuple contre les assauts de l'enfer.

Des "contre-ligues" essaient de lutter contre ces inquisiteurs et ces justiciers qui, pour punir, se déguisent en pénitents. La plus importante est la ligue de coopération interraciale; composée de blancs, de nègres et de nombreux intellectuels, elle proteste contre la xénophobie de ses adversaires, mais sans démonstrations violentes ou théâtrales. Vains efforts. Le Klan n'a-t-il pas trouvé, dans plusieurs Etats, l'appui de la police qui va jusqu'à lui fournir des armes? Puisant par le nombre, il s'est ménagé le "nerf de la guerre". Des businessmen ont créé, développé, enrichi l'association. Chez nous, les parts politiques vivent généralement d'aumônes. Mais le Klan—agent de location, propriétaire, gérant d'immeubles, marchand

de costumes—est une vaste entreprise économique, qui finira peut-être par devenir une Société anonyme au capital de *x* millions de dollars.

Le Grand Sorcier et le Grand Turk, le Grand Cyclope et le Dragon sont donc moins puérils que nous ne le pensions d'abord; leur mise en scène cache, avec des intérêts pratiques, un

idéal de race qu'il n'est pas sans utilité d'examiner, au lendemain de l'Assemblée de Genève: tendance d'autant plus digne d'attention qu'elle se manifeste aussi dans toutes les nations des autres parties du monde. La tour de Babel, qui repose aujourd'hui sur une base fragile,—le Protocole,—sera-t-elle encore une fois renversée?

—o—

LE TEMPS EXISTE-T-IL ?

Ne serait-il qu'une illusion de notre esprit?— Comment l'apprécier.— Une vie entière défile dans un rêve de quelques secondes.—Ce qui se passe dans l'esprit d'un noyé, d'un homme que menace une mort imminente, d'un enterré vivant.—A quel âge les années paraissent-elles les plus longues?

Qu'est-ce que le temps qui tombe goutte à goutte dans le néant?— se demande Camille Flammarion dans un court chapitre d'un volume intitulé: **Curiosités de la Science.**

Notre pensée croit le comprendre en l'envisageant surtout dans son ordre de succession, en le divisant en trois parties, le présent, le passé et l'avenir.

Le passé n'existe plus, l'avenir n'existe pas encore. Le présent seul nous frappe par sa réalité actuelle.

L'instant qui précède le présent n'existe plus. L'instant qui le suivra n'existe pas encore. De là à penser que le temps n'existe pas du tout, il n'y a pas bien loin.

Le temps ne serait-il qu'une illusion de notre esprit?

On pourrait le croire, aussi, en songeant à l'étrange appréciation du temps amenée par certains rêves.

Vous dormez. Un bruit vous réveille. Ce bruit détermine un rêve qui paraît, parfois, durer plusieurs heures et même plusieurs jours. L'un des plus curieux de ce genre est celui de Bonaparte, premier consul, qui le 3 nivôse an IX, se rendant en voiture à l'Opéra, s'était assoupi dès le sortie des Tuileries et fut réveillé par l'explosion de la machine infernale en traversant la rue Saint-Nicaize." A moi, mes amis, s'écrie-t-il, nous sommes cernés!" Il rêvait coups de canon, fusillades, se voyait sur un pont entouré par l'ennemi, et, comme dans tous les cas où ces rêves ont pu être analysés, avait eu ce rêve déterminé par une cause extérieure. Un autre exemple non moins curieux est celui qui m'a été raconté par Alfred Maury et qu'il a décrit lui-même dans son livre. Il rêve qu'il est arrêté pendant les journées révolutionnaires par le comité du salut public, conduit en prison, amené en jugement, interrogé, condamné à mort, appelé le lendemain matin, après une longue nuit d'insomnie, attaché sur la charrette fatale qui se met en marche vers la place de la Révolution. Il monte à l'échafaud—se couche sur la planchette, sent son cou engagé dans l'anneau de la guillotine et le tranchant du cou-

teau entamer sa chair. Il se réveille. Cause du rêve, la chute de la flèche touchant son cou. Sa mère qui était auprès de lui, convalescent, avait à peine eu le temps de s'apercevoir de la chute du rideau et d'en dégager sa tête, que ce rêve de quelques secondes, s'était entièrement effectué, commençant au point de vue causalité par la fin, puisque, comme dans le cas précédent, c'était la sensation extérieure qui l'avait déterminé.

Nous pourrions citer cent exemples du même ordre, auxquels on pourrait adjoindre les accidents pendant lesquels, en une ou deux secondes, un noyé, un homme qui croit mourir, un cavalier qui tombe dans un précipice, ont revu leur vie tout entière.

Qu'est-ce donc que le temps si une seconde peut paraître durer un siècle, et si un siècle peut passer en une seconde?

Les années du monde de Neptune durent 165 des nôtres ? Sont-elles plus longues pour Neptune que les nôtres pour nous ?

Et si Neptune n'est pas habité, à quoi servent ces années ?

Et dans l'espace pur, où nulle mouvement, nulle oscillation, nulle rotation diurne, nulle révolution annuelle ne marque le temps, comment la durée peut-elle se mesurer ?

Une personne qui a été enterrée vive et qui, fort heureusement pour elle, s'est manifestée au moment où les premières pelletées de terre tombaient avec sonorité sur le cercueil, m'a raconté son effroyable désespoir de ne pouvoir se dégager du linceul et d'être sur le point d'être enfermée vivante dans la tombe. Sa voix s'arrêtait dans sa gorge. Enfin elle put crier ! Elle n'avait entendu qu'un mot

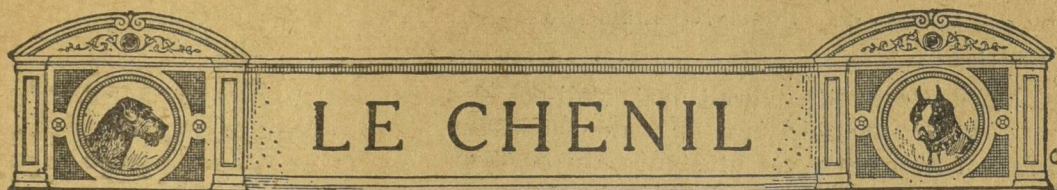
psalmodié à la fin des prières du prêtre : Amen. Aussitôt après, le prêtre avait jeté une pelletée de terre. Ensuite, une centaine d'amis étaient passés avec l'eau bénite. Cela avait bien pu durer huit minutes pendant lesquelles elle n'avait pu se faire entendre. Or ce cauchemar avait été incomparablement plus long pour elle que sa vie tout entière.

A quel âge les années paraissent-elles les plus longues ? De dix à quinze ans, certainement. Un enfant qui meurt à quatorze ou quinze ans croit avoir aussi longtemps vécu que le — vieillard à cent ans. A mesure que nous avançons dans la vie, les années se raccourcissent comme la perspective d'une allée d'arbres.

Que conclure de cette dissertation, sinon que la mesure du temps n'a rien d'absolu, qu'elle est relative à nos sensations, qu'elle n'est pas réelle, objective, mais seulement subjective, appropriée à nos impressions. Les religieux qui ont vécu depuis huit cents ans à la Chartreuse semblent être restés au temps de Philippe 1er ou de saint Louis.

Si le mouvement de la Terre allait en s'accélération ou en se ralentissant graduellement, qui s'en apercevrait ? Les astronomes seuls. Les années et les jours pourraient arriver à être deux fois, dix fois plus courts ou plus longs, les fonctions de la vie suivraient la même marche, et il n'y aurait rien de changé pour nos impressions.

Le temps est donc l'élément le plus mystérieux, le plus difficile à concevoir pour l'esprit humain. Il est impossible d'en donner une définition. C'est l'horloge marchant dans la solitude.



EN BELGIQUE

Epreuves en campagne pour chiens pisteurs.—Royal Kynos Club Liégeois

Le Royal Kynos Club Liégeois vient de donner une épreuve annuelle pour chiens pisteurs. Il y eut vingt et un partants, record pour ce genre de concours. Disons immédiatement qu'il y eut des déceptions. Plusieurs amateurs comptent un peu trop sur le facteur chance. Ils ont des sujets ayant subi avec succès les épreuves réservées aux novices, au lieu de suivre un entraînement méthodique et progressif, ils se contentent de répéter quelques leçons et les voilà inscrits pour les grandes épreuves. Or, n'oublions pas que le pistage n'est pas encore arrivé à un degré tel que l'on doive s'en tenir à un programme déterminé. Nous devons aller de l'avant, multiplier les difficultés afin d'arriver progressivement au but pratique. Il y a encore naturellement de la marge avant d'arriver à ce but. C'est pourquoi chaque année les épreuves doivent présenter de nouvelles difficultés que nous devons tâcher de surmonter par un travail raisonné. Cette année, des concurrents avaient à débrouiller une piste de 10 minutes avec deux passages de 600 et 300 pieds sur route macadamisée et fréquentée par piétons et véhicules. Il y eut des déceptions et beaucoup de concurrents ne parvinrent pas à débrouil-

ler ces difficultés. Notons cependant que les cinq chiens classés sont tous des sujets ayant plusieurs saisons d'entraînement, provenant pour la plupart de parents pisteurs.

Nous eûmes les deux journées le vent du nord, ce qui augmenta encore les difficultés, le scent était très mauvais.

Après un examen minutieux le jury composé de M. Huygebaert, F. Huges et A. Peffer décerna les récompenses suivantes:

1er prix, et C. . C., Liane, berger belge à poil court, à M. Maréchal. Départ sur labouré, s'assure prudemment et file à bonne allure, suit piste très correctement sur macadam, traverse haie et champs, rapporte l'objet en 5 m'8".

2e prix, Doriette, malinoise, à M. Lambrecht. Cette chienne prend un bon départ sur vert, très rapide, suit piste sur route, s'égare sur fausse piste, débrouille la bonne, suit bien, va presque jusqu'au bout mais revient sans l'objet. Rappelée pour une seconde piste plus courte mais très compliquée avec deux fausses pistes à bon vent, elle s'égare puis finit par trouver l'objet qu'elle rapporte correctement.

M. T. H., Tellook, berger à poil court, à M. Delvaux. Chien doué d'un tempérament extra, départ rapide, suit bien la piste, jusqu'au moment où un groupe de passants collés contre une haie le fait dévier. Relancé il reprend, suit une bonne partie mais ne parvient pas au but. Au 2e tour fournit une

bonne partie de l'épreuve mais ne trouve pas.

M. H., Gamin du Tigre Royal, malinois, à M. Crunemberg. Le départ laisse à désirer, après plusieurs hésitations prend la bonne piste, arrive à la route, prend de fausses émanations, puis, abandonne, relancé il suit une partie de la route, s'égare, retrouve sur labouré va jusqu'au but mais ne rapporte pas.

M., Basile malinois au même propriétaire, bon départ, prend le premier chemin, s'égare sur fausse piste, reprend la bonne, s'égare au 2^e chemin, 2^e tour ne donne aucun résultat.

Les autres concurrents ne fournirent pas un travail suffisant pour être classés.

Malgré le grand nombre de concurrents les épreuves furent terminées en deux jours grâce à l'organisation parfaite.

EN SUISSE

Concours de chiens de défense

Le Club des propriétaires de chiens policiers a fait disputer son championnat cantonal, au Grand-Saconnex, sous la direction de M. Leimgruber, de la C. C. Berne qui a donné les résultats suivants:

Classe pour débutants: 1^{er} prix, Sidi, à M. Menthonnex, 167 p.; 2^e prix, Stop, à M. Vaucher, 165 p.; 3^e prix, Teddy, à M. Fischer, 147 p.; 4^e prix, Ripp, à M. Thormeyer, 140 p.; 5^e prix, Duc, à M. Tarditti, 134 p.; 6^e prix, Stani, à M. Friess, 134 p. — Classe supérieure: 1^{er} prix, Black, à M. Falconnat, 158 p., Néron, à M. Barrat, abandonne.

EN BELGIQUE

Concours en campagne pour chiens policiers

Le vaillant club d'Hemixem vient de donner sa seconde épreuve internationale pour chiens policiers. Encore un club qui, mettant la question profit de côté pour n'envisager que les services dont on peut attendre des vrais chiens policiers, a renoncé aux concours en ring pour les remplacer par des épreuves en campagne très bien combinées. Aussi le succès a-t-il été complet. Il y eut treize partants. Les juges, MM. Braconnier, Leenaerts et le soussigné, ont été très satisfaits du travail de la plupart des concurrents. Les trois premiers surtout exécutèrent les différents exercices quasi à la perfection. Le temps s'étant mis de la partie, il y eut un grand nombre de spectateurs qui suivirent le concours avec beaucoup d'intérêt. A noter surtout les progrès réalisés depuis quelque temps dans la mise en main, le travail à l'eau et la défense du maître. L'exercice qui semble être le point critique pour beaucoup de concurrents est certes la garde de l'objet. Les chiens sont encore trop mécanisés. La plupart ne comprennent pas ce qu'on exige d'eux.

1^{er} prix C. A. C., champion Killer 1924, à M. Gulen. J'ai eu le plaisir de juger plusieurs fois cet excellent malinois. Il reste le bon chien connu. Mise en main impeccable, jamais deux commandements tant pour le travail à l'eau que sur terre. Le travail fut exécuté quasi à la perfection, aucun exercice ne fut raté, aussi est-ce avec plaisir que nous lui décernâmes les prix d'honneur au meilleur travail à

l'eau, défense du maître et attaque lancée.

2e prix, Picko, tervueren, à M. Oyen. Encore un chien de tout premier ordre qui suit Killer de bien près. Très bonne mise en main. Attaque et défend avec beaucoup d'énergie, bon travail à l'eau, bonne recherche du malfaiteur, bonne garde de l'objet.

3e prix, Robert, gronendael. Ce chien nous a laissé une excellente impression. Dressage parfait, très bonne obéissance, très vigoureux dans les exercices d'attaque et de défense, bon travail à l'eau. En un mot, sujet pouvant prétendre au C. A. C.

4e prix, Prins, malinois. Est encore un jeune chien un peu indépendant. Bien conduit par une main expérimentée, il pourra devenir un très bon sujet.

5e prix, Ali de la Sûreté, bouvier. Excellent chien qui aurait dû mieux se classer. Malheureusement, il perd dans la garde de l'objet et son maître abuse des commandements.

6e prix, Faronne, groenendael. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Faronne ne paraît guère à son affaire. Elle rate deux exercices, la garde de l'objet et la recherche du malfaiteur. Très bon travail à l'eau, attaque énergique, bonne défense du maître.

A. PEFFER.

LE CAMOUFLAGE ALLEMAND

Comme je le disais dans "La Revue Populaire" du mois dernier les Allemands ont encore primé un type différent pour 1925, afin de camoufler leurs petites manigances et d'éliminer les chiens de grande taille. Klodo, le grand Sieger pour 1925, ne mesure que 24 7/8 pouces à l'épaule, est gris

loup et de plus a été classé 6ème, à Bâle, Suisse, en juin dernier, par M. Otto Rahm, l'expert universellement connu. Il est vrai que c'est le capitaine Von Stephanitz qui l'a créé grand Sieger pour 1925. Que vont penser les adeptes du système allemand, au Canada?

A propos du jugement des bergers d'Alsace à Bâle

La Revue cynégétique et canine "l'Eleveur", vient d'annoncer que M. de Stephanitz a jugé digne du championnat Klodo v. Boxberg, l'étalon



KLODO V. Boxberg, fils d'Erick V. Grafenwerth, fait grand champion (Sieger) d'Allemagne pour 1925 par Von Stephanitz. Klodo est de couleur gris loup, mesure 24 7/8 pouces à l'épaule, 29 1/8 pouces comme longueur.

berger d'Alsace, que M. Otto Rahm n'avait classé que 6ème à Bâle, en juin passé.

Les jugements de M. O. Rahm sont toujours du plus haut intérêt, car il est peu de juges qui mettent à l'examen des chiens autant de science, de méthode, en même temps qu'une exacte notion de leurs devoirs d'éducateur et un grand amour du chien.

En C. O., les deux sujets saillants étaient Rolf v. d. Heide et Klodo v. Boxberg; Rolf est né en juillet 1921, Klodo en août, même année, ils sont

donc, tous deux, par l'âge, à leur apogée, tandis que les quatre autres, des six premiers, sont d'avril, mai et décembre 1923, de février 1924, jeunes et même non achevés.

Rolf (S. H. S. B. 12809, Botha de Clairmont et Tilli Ditiberg), était titulaire du championnat suisse de travail, de deux championnats suisses d'années, de 5 C. A. C. en France (3), Belgique (1), Italie (1), Klodo (S. Z. 135239, championnat allemand 1920, championnat américain 1922. Erich v. Grafenwerth et Elfe v. Boxberg), d'un 2e prix excellent, de 5 premiers prix excellent et un championnat en Allemagne 1923-25.

Des quatre autres concurrents de tête l'un débutait, l'un avait obtenu le T. B. en classe débutants travail, l'un un 2e P. C. J., le dernier un 1er prix C. J.

Ces six chiens ont tous obtenu la mention excellent.

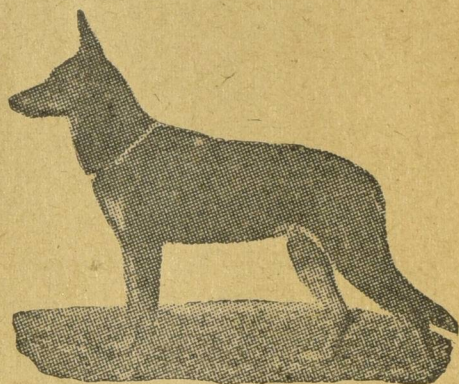
Voici maintenant les jugements de Rolf et de Klodo.

Rolf.—Les mérites de ce chien sont connus, sa puissance, ses proportions, sa marche élastique et la ligne de son dos sont de toute première classe. On peut lui reprocher, comme je l'ai fait il y a deux ans, à Lucerne, son pas un peu court, qui ne s'est pas amélioré, mais qui, malgré toutes les objections théoriques, n'influe en rien sur l'admirable élasticité de son trot. Il est bon, à ce sujet, de noter la tournure d'esprit de certains "grognons" qui poussèrent des clameurs de désespoir quand Rolf fut classé deuxième à Lucerne et qui, maintenant, le placeraient, Dieu seul sait où, en arrière. Il est presque nécessaire de rappeler que ce chien possède le plus excellent caractère que l'on puisse souhaiter chez

un chien de berger. Il est en parfait état d'équilibre.

Rolf obtient le 1er prix C. O. excellent, le 1er prix C. T., le championnat suisse 1925 et devient, par cela, définitivement champion, puis le C. A. C. I. B.

Klodo.—"Il n'existe chez cet étalon aucun défaut expressément notable, sa construction est harmonique, il est richement doté quant à la marche et au trot, ce que je souhaiterais voir



SEFFE V. BLASIENBERG, grande Siegerine d'Allemagne pour 1925, couleur noir et feu (Black and tan) mesure 24½ pouces à l'épaule par 28 pouces de longueur. Comme on peut le constater, les Kolossaux diminuent.

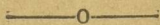
meilleur chez lui et ce qui le fait placer après les cinq premiers, c'est son aspect général allongé. Il gagnerait aussi, en qualité d'étalon, à être plus puissant. Quoi qu'il soit titulaire en Allemagne de nombreux 1ers prix avec le qualificatif excellent, j'ai longuement hésité avant de savoir si je lui attribuerai l'excellent ou le très bien. Klodo obtient le 6e prix et l'excellent".

NOTES DE L'ELEVAGE

Les Pères Trappistes de Mistassini viennent de faire l'acquisition d'une superbe malinoise, fille de Vengo du

Tigre Royal, et de Zenia des Hallattes, tous deux du Belgium Kennels.

Le même chenil a aussi vendu au Révérend Monsieur J. P. Cyr, de Cabano, un jeune alsacien qui promet beaucoup.



EUCHRE DU LADIES KENNEL CLUB

Le 16 novembre dernier avait lieu dans l'édifice Morin le Euchre annuel du Ladies Kennel Club, organisé par Mesdames Geo. Domus et G. Briffa, sous la présidence de madame J. H. Enright.

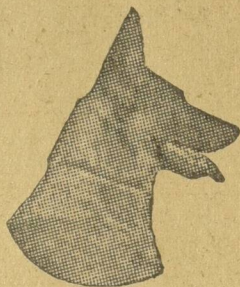
La fête a été organisée avec un brillon comme seules les dames et les demoiselles savent le faire. Aussi le succès a surpassé tout ce qui s'est fait antérieurement.

L'orchestre, qui était composé de mademoiselle Géraldine Dandurand et de messieurs Deranis et Désaulniers, a fait retentir ses joyeuses notes pendant la partie de cartes. Mademoiselle Armanda Authier, la cantatrice bien connue, nous a fait entendre quelques jolies pièces de son répertoire, accompagnée au piano par mademoiselle G. Dandurand.

En plus d'un magnifique prix donné à chaque table de joueurs, trois prix spéciaux ont été gagnés comme suit: 1er prix, mademoiselle MacMahon; 2e prix, mademoiselle Ross; 3e prix, M. Gérald Dandurand.

On remarquait dans l'assistance: Mme U. H. Dandurand, M. et Mme Dr Desjardins, Mlles Géraldine et Thérèse Dandurand, Mme Bob Ross et son fils Alex, Mlle Ross, M. et madame docteur Nantel, Mmes Hector, Henri et Gérald Dandurand, M. et Mme Goodfellow, Mme Andrione, M. et Mme Fawcett, M. et Mme Neville, Mlle

Vincent, M. et Mme Hilton, Mme Rhodes, MM. A. Cawthorn, C. Boulton, M. Lanteigne, M. et Mme Gérald Dandurand, M. et Mme Geo. Domus, M. et Mme J. T. Bennett, Mlle B. Bennett, docteur A. A. Etienne avec son fils et nombre d'autres dont on n'a pu se procurer les noms.



FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;

Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.

S'adresser à

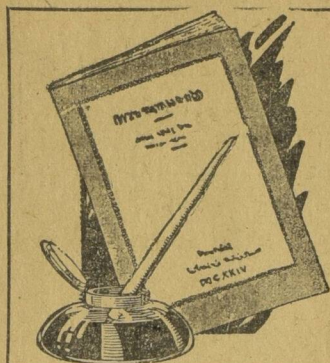
A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.



Bibliographie française

SAINT PAUL

par EMILE BAUMANN

(Librairie DEOM, 251-est, rue Sainte-Catherine, Montréal)

Saint-Paul, par Emile Baumann, (Librairie Déom, 251 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.)

Nous parlions, le mois dernier, dans notre chronique des livres français, de ce grand mouvement catholique qui entraîne une bonne part de la littérature française et que maintiennent de très beaux romanciers, poètes et auteurs dramatiques. Il s'agit cette fois d'un historien, M. Emile Baumann, auteur d'un ouvrage qu'on peut penser définitif sur saint Paul. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici un fragment de l'étude que Louis Artus, que déjà nos lecteurs et lectrices connaissent, consacrait, il y a quelque temps, à ce nouveau livre du maître catholique :

“Nous louerons surtout Baumann d'avoir dégagé le visage de l'Apôtre de la nuée des commentateurs.

L'école moderne nous présente Paul comme un doctrinaire pillard, l'inventeur d'une religion fondant en un seul tant de mythes différents. Né à Tarse, renommé pour ses écoles et foyers d'hellénisme, Paul pouvait évidemment y recevoir maintes leçons; il se pénétra, dit-on d'Orphisme, put s'initier aux mystères de Cybèle et à ceux d'Isis, subir l'influence des doc-

trines platoniciennes. L'effort des commentateurs, de Renan à M. Loisy, derrière les Allemands, tend à dénaturer le sens littéral des **Actes** et des **Épîtres**.

Emile Baumann a considéré le monceau des hypothèses: il a entrepris d'en désagréger l'édifice; sa critique en a dispersé les pierres. Paul n'a point inventé le christianisme, comme on voudrait le faire croire. Ce qu'il se vantait d'avoir reçu du fils de Dieu ressuscité, à Damas, et ensuite en plusieurs inspirations directes, d'autres en avaient accueilli l'enseignement des lèvres du Christ vivant; ils l'avaient propagé avant Paul.

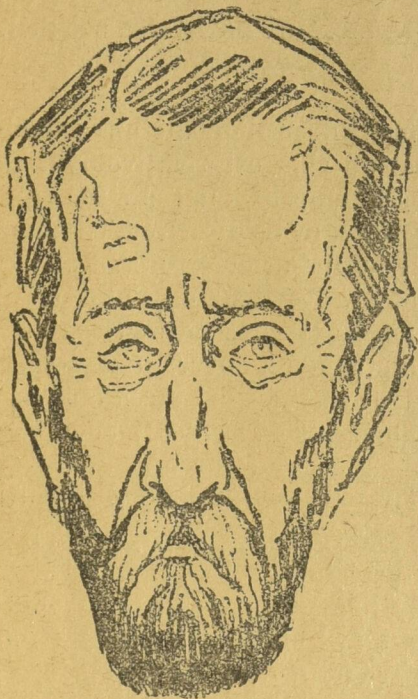
Ses sources sont dans la Bible, lisible, et quand bien même on découvrirait chez lui quelques termes empruntés aux philosophes. On voudrait en vain que Paul eût tout apporté, que le Christ n'eût pas parlé et nous voyons des esprits paradoxaux contester jusqu'à la réalité de son existence.

Comment admettre qu'une protestation de cet ordre n'ait jamais apparue parmi les contradicteurs des premiers évangélistes? Baumann n'avait pas à faire état de ces opposants saugrenus.

Avec l'historien et l'écrivain, il fallait encore et surtout que collaborât l'helléniste.

Emile Baumann a contrôlé et, quand il lui semblait utile, retraduit du grec; de là cette impression de véracité qui nous attache à son livre, comme au roman le plus près de notre sensibilité.

Le récit de la traversée est un journal de bord par quelqu'un qui connaissait la mer; tous les mots sont justes.



Louis Artus (Croquis des "Nouvelles Littéraires")

Le texte des **Epîtres** est serré d'aussi près. C'est ainsi que, pour la première fois, la phrase suivante a été traduite littéralement: "Il vaut mieux pour les veuves se remarier, que de brûler."

Le **Saint Paul** d'Emile Baumann est un édifice français, dans la manière de Taine et de Fustel de Coulanges.

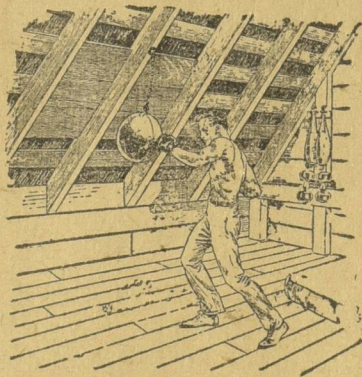
Ceci n'est pas l'oeuvre d'un romancier séduit par une vie pleine d'agitation, mais d'un amant de la vérité."

Chronique Sportive

Une nouvelle méthode de boxe solitaire — Le patin -- Le ski

Une nouvelle méthode de boxe solitaire

Bien que le ballon illustré ci-contre ne soit monté de cette manière dans aucun magasin d'articles de sport ou gymnase, il constitue une excellente méthode d'entraînement et, pour les simples amateurs, un exercice merveilleux. Il comporte maints avantages que les jeunes sportifs ou les athlètes formés comprendront aisément.



Le ballon rebondit de la manière la plus imprévue sur les poutres de côté et les six planches, de sorte que le boxeur peut porter les coups les plus variés. Cela change des exercices monotones du **punching-bag** ou **striking-bag** classique.

Cet instrument, vous le pouvez installer vous-même dans votre grenier. Pour tous frais, un ballon, une forte corde et six planches que vous posez

entre les chevrons. Si vous suspendez votre ballon à la hauteur de l'estomac, cela vous donne 28 pouces de corde entre la boucle du ballon et l'émerillon ou pivot.

Nous connaissons des débutants qui, pour la boxe solitaire, se contentent d'un sac qu'ils emplissent d'étoffe ou de chiffons, l'attachent solidement et tapent dessus.

Quel que soit l'objet employé il faut frapper alternativement avec le bras droit et avec le bras gauche, en ayant soin que chaque coup soit accompagné d'un grand mouvement de torsion du tronc. Ce n'est pas le bras seul qui doit donner l'élan, mais le tronc tout entier.

L'équipement du patineur

C'est, pour le débutant, bien mal calculer qu'acheter un équipement au rabais: il faut le renouveler dès qu'on devient capable d'en apprécier les défauts. N'hésitons pas à nous payer de bons patins et de bonnes chaussures: si maladroit que nous soyons, leur solidité est telle que nous ne les détériorerons pas au cours de l'apprentissage.

Chaussures.— Elles seront faites spécialement par un spécialiste, sans couture au dos du talon, et de même hauteur que des bottines ordinaires, en cuir souple et gras, à talon bas et semelle épaisse, avec lacets et languettes rembourrées. Les chaussures seront assez larges pour qu'on puisse mettre d'épaisses chaussettes de laine. Elles ne devront pas être trop serrées. Les patins y seront vissés, jamais fixés par des courroies ou des crampons.

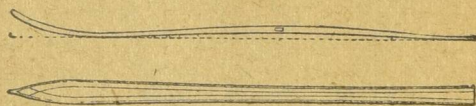
Patins.— Choisir les modèles les plus réputés; en tout cas, y mettre le

prix. Et naturellement, on en prendra soin: après chaque séance, ils seront essuyés et graissés; on ne marchera jamais avec sur terre sans les protéger par leurs gaines.

Costume.— Il n'a rien de particulier; l'usage est de patiner en costume de ville. Toutefois, il est plus pratique de se vêtir plus simplement: casquette ou toque de laine, chandail, culottes et bandes molletières.

Comment on peut faire soi-même d'excellents skis

Construire soi-même une excellente paire de skis est relativement facile pour n'importe quel amateur aimant travailler le bois et possédant quelques outils de menuisier. Voici comment M. W. Paulke, l'une des plus grandes autorités en matière de skis, recommande d'opérer pour cela. Préférer le **noyer** aux autres bois parfois employés, choisir des troncs d'arbre

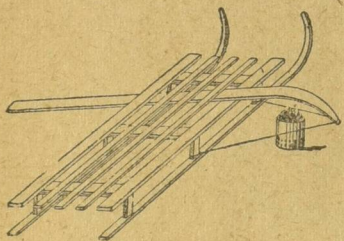


assez jeunes, ou des planches de vieux bois ayant été abattu pendant l'hiver. Dans tous les cas, le bois devra présenter aussi peu de noeuds que possible. On le débite en suivant soigneusement le "fil" par planches mesurant environ 6 pieds de longueur sur 1 pouce environ d'épaisseur.

Dégrossissage.— On dessine au crayon, sur ces planches, les contours des skis en prenant largement les mesures pour tenir compte des pertes de bois au cours du finissage. Découper à la scie selon les traits, puis tracer sur l'épaisseur la section longitudinale en s'arrangeant pour ne pas avoir à couper de fibres ligneuses sur la face

inférieure du ski. Ceci fait, on dégrossit au rabot en laissant l'épaisseur totale vers 20 pouces de l'extrémité postérieure, et enlevant de part et d'autre à peu près un demi-pouce de bois.

Courbure.—Reste à courber maintenant notre ébauche de ski. Pour cela, on emploie un petit fourneau à charbon de bois, en tôle, du modèle le plus simple. On l'allume et on expose au-dessus le ski, placé sur un



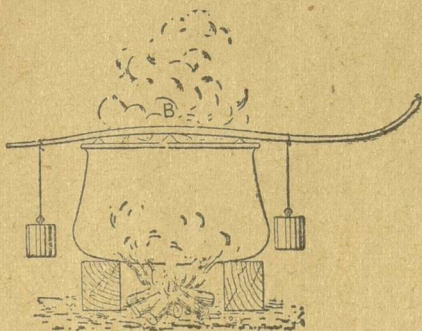
support quelconque: banc, luge, traîneau dont la surface de glissement est tournée en haut. En appuyant avec la main du côté pointe et en exposant successivement au feu diverses parties du bois, toujours recouvertes à l'endroit chauffé, d'un chiffon mouillé, on parvient aisément à obtenir une courbure longue et régulière. Une fois le galbe obtenu on laisse sécher la planche au-dessus du feu, en enlevant le chiffon mouillé, et en maintenant la courbure par tension d'une ficelle. On emploie le même procédé pour obtenir la courbure médiane, en se servant de préférence comme support d'un traîneau entre les barrettes duquel on peut glisser le ski pour le courber en appuyant sur la partie saillante. Tout cela doit se faire avec soin pour que les courbures ne soient pas gauches.

Une autre excellente méthode pour obtenir la courbure médiane consiste en l'emploi d'un chaudron sur les

bords duquel, on pose trois lattes, une épaisse entre deux minces: le ski est placé en travers, ses extrémités chargées de poids. On chauffe à l'ébullition jusqu'à ce que le bois prenne la courbure déterminée par les trois points d'appui, puis on laisse refroidir et sécher dans la même position.

Finissage.—Le ski courbé est travaillé au ciseau pour ménager la cavité médiane; on polit ensuite avec des morceaux de verre et du papier émeri, en ayant soin de laisser les arêtes bien vives. Puis on fait la "gouttière", avec un rabot profilé spécial, emprunté pour la circonstance. Pour tout ce parachèvement, il est bon de travailler d'après un modèle de chez le bon faiseur.

Le ski est finalement oint d'huile de lin cuite; on peut vernir la tranche et



la partie supérieure, mais la face de glissement ne doit jamais l'être. Enfin, on fixe des courroies d'attaches par des vis, en interposant une rondelle métallique entre cuir et tête de vis; choisir des vis trop longues, pour éviter que, par usure du bois, leur pointe ne vienne percer le dessous du ski.

—o—

L'orgueil des petits consiste à parler toujours des honnêtes gens et la fierté des manières est celle des sots.



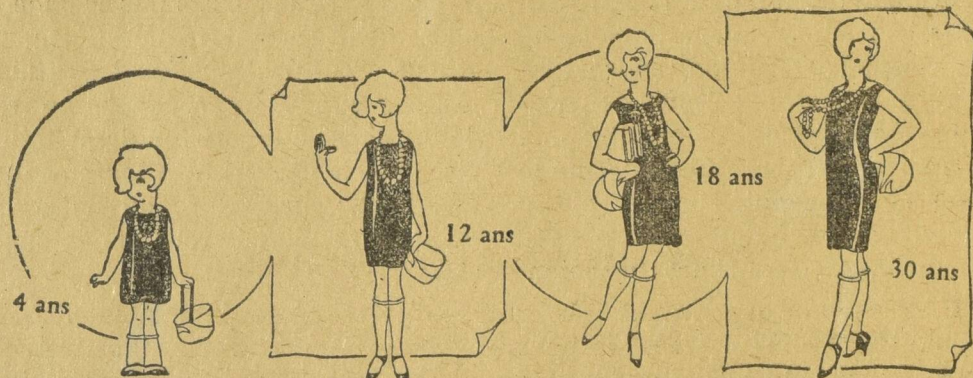
CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LES VARIATIONS DE LA MODE

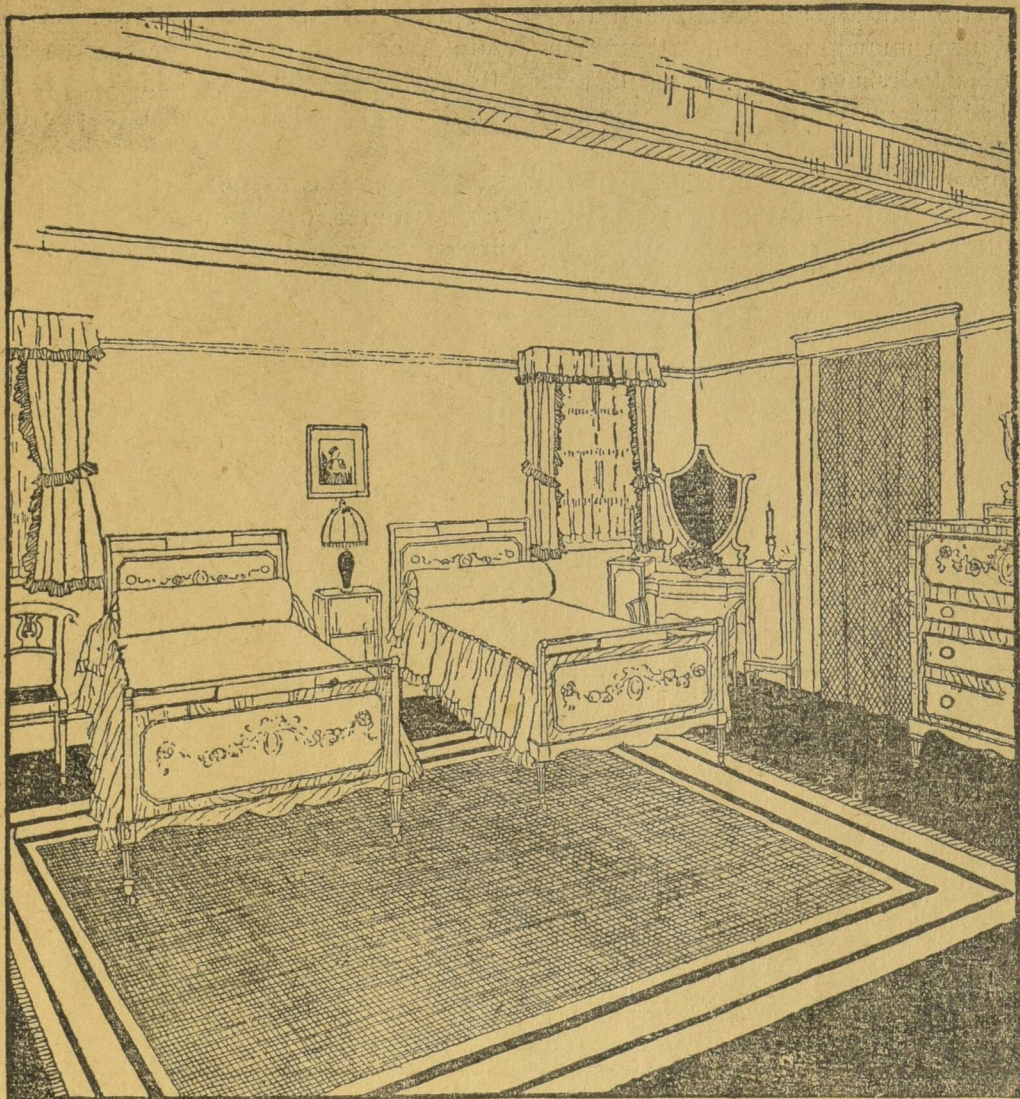


Il fut un temps où l'on pouvait juger de l'âge d'une personne à sa mise, où la femme de trente ans s'habillait autrement que la fillette ou la jeune fille—



—aujourd'hui, la même robe sied à tous les âges.

LES MEUBLES PEINTS



Les meubles peints de couleurs diverses deviennent de mode. La couleur enjolive une pièce, l'égaye et est un régal pour les yeux. On introduit des ameublements de couleur jusque dans la chambre à acajou où n'entraient auparavant que des meubles acajou, noyer ou d'une seule couleur, comme gris, crème, bleu ou blanc. L'ameublement ci-haut est violet et vert.

LES AMEUBLEMENTS MODERNES

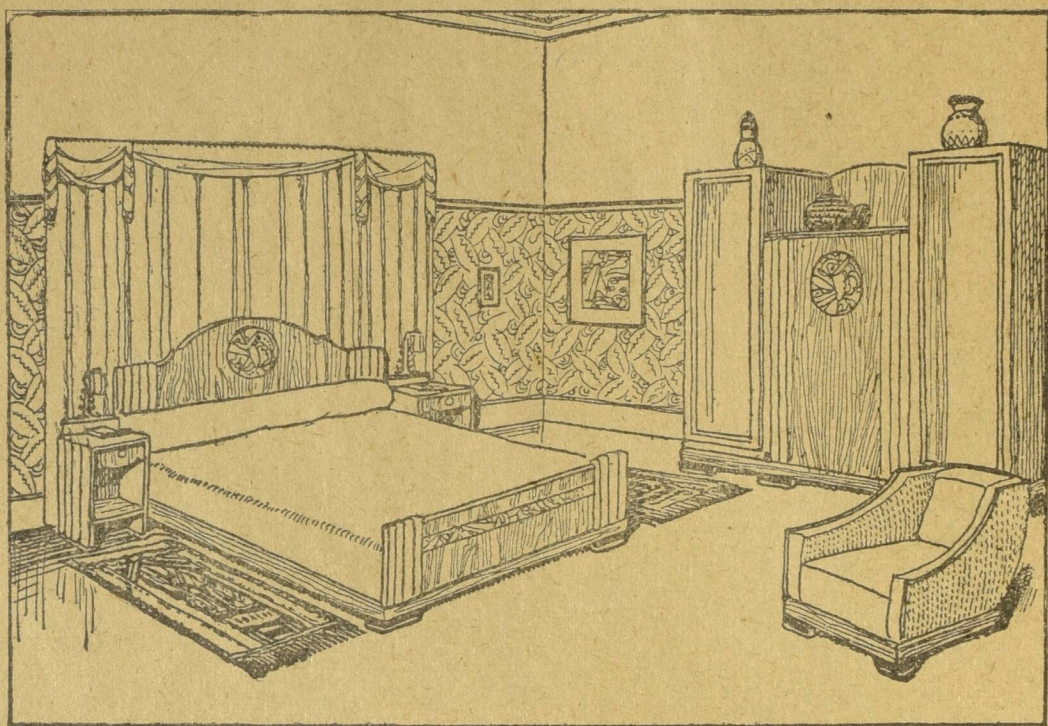
Il est certain que depuis près d'un an que toutes les revues françaises nous entretiennent d'art moderne, vous êtes déjà instruit de ses caractères généraux. Nous avons trouvé dans "Le Journal des Ouvrages de Dames"

un croquis de chambre à coucher où sont condensés tous les éléments de cet art, en matière d'ameublement.

Vous remarquerez que l'appartement est divisé en deux dans le sens de la hauteur. La partie basse des murs est recouverte d'un papier de tenture. La partie haute reste blanche. L'avantage de cette disposition est de donner beaucoup de clarté, de calme et de fraîcheur à une pièce.

et les crème ou bien les tons unis s'harmonisant intimement avec le bois ou avec le papier de tenture. En résumé, constituez votre ensemble par l'assortiment de la couleur du papier et du bois, reliés entre eux par des gris.

Remarquez surtout la forme hardie de l'armoire, ornée de potiches, comme si ce meuble fût dans un boudoir ou un cabinet de travail. D'ailleurs



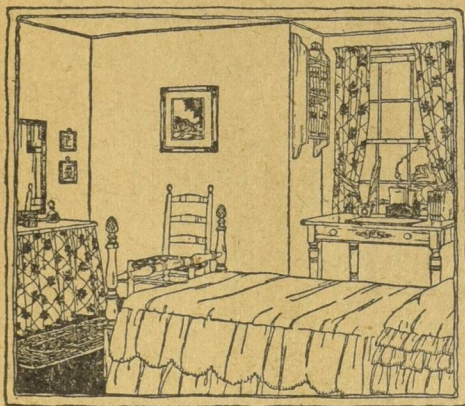
Ce qui importe, c'est le rapport général des couleurs entre elles, c'est-à-dire des papiers de tenture, des étoffes et des bois. Si vous avez choisi un ton de papier chatoyant, que les tentures soient discrètes. Quant aux bois à employer, vous avez le choix entre les bois laqués et les bois naturels qui sont le chêne, le citronnier et l'acajou.

Pour les étoffes, choisissez les gris

cette armoire peut aussi bien servir de bibliothèque; remarquez aussi la ligne basse et fuyante du fauteuil et du lit, les deux petites tables de nuit, de chaque côté du chevet, la tenture au-dessus, les moquettes ou descentes de lit, enfin, dernier détail, comme les cadres sont placés bas. Les cadres, d'ailleurs, disparaissent de plus en plus; on en met très peu dans les intérieurs d'art moderne.

COMMENT MEUBLER UNE CHAMBRE A PEU DE FRAIS

On arrive de nos jours à créer de rien une jolie pièce ! La pièce sans meubles en série, la pièce originale et économique. Pour cela, naturellement, il faut faire fi de toutes les conventions qui exigent que chaque pièce d'une maison soit garnie d'ameublements réguliers qu'on achète en même temps quelques jours avant d'entrer en ménage ou de prendre



maison et qui coûtent très cher, si on les veut beaux et d'un bois plein. Dans la petite chambre à coucher que vous avez sous les yeux, il n'y a vraiment que le lit qui puisse coûter quelque chose ! Le reste, chiffonnier, table à écrire, étagère à livres, chaise cannée, cretonne, etc., n'est pas banal, très joli même et à la portée des bourses les plus modestes.

— 0 —

Le mensonge est l'avilissement et en quelque sorte l'anéantissement de la dignité humaine.

La sincérité de la parole humaine est une des conditions essentielles à l'existence de la société.

Ceux qui prennent un air orgueilleux à la vue des pauvres gens sont excessivement méprisables.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien ! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 287
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

LE NUMERO DE NOEL DE 1925 DE "L'ILLUSTRATION"

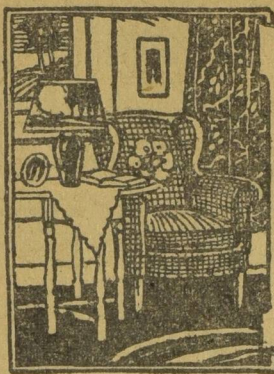
Il serait superflu de dire que le "NOEL" de *L'Illustration*, actuellement en vente à la librairie Déon, Montréal, ne le cède à aucun de ses devanciers célèbres. Il est plein de vie, plein de lumière, d'une incomparable richesse de présentation et de couleur. Il y a à voir d'admirables gravures et à lire des textes harmonieux.

Le NOEL de 1925 comporte 64 pages dont voici le sommaire :

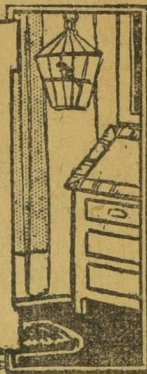
- Le veuvage de Schéhérazade*, nouvelle par Henri de Régnier, de l'Académie française, illustrée en couleurs par Calbet;
- Décadence et grandeur*, nouvelle gaie par Tristan Bernard, relevée de nombreuses illustrations en couleurs de Marty;
- La collection d'un amateur*, reproduction en couleurs et en héliogravure de tableaux anciens.
- L'Etrangère à Paris*, chronique très contemporaine par Henri Duvernois;
- La nuit d'émeraude*, conte par Albéric Cahuet, illustré en couleurs par Pierre Nilouss;
- Images du vieux Paris*, un texte d'André Hallays, illustré par J.-C. Contel, le peintre des belles vieilles pierres;
- Le puits d'amour*, texte de Jules Perrin, l'écrivain spécialisé du Paris d'autrefois.

Aux deux hors-texte qui précèdent s'en ajoutent cinq autres, tous montés sur supports : *Natures mortes*, deux compositions de Jules Grun; *L'Automne*, de Watteau; *Sous la tonnelle*, de Cyprien Boulet; *Le roi de Rome*, de Thomas Lawrence.

Le Sommaire est illustré de compositions en couleurs de René Ménard.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON



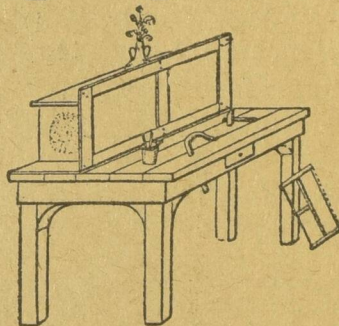
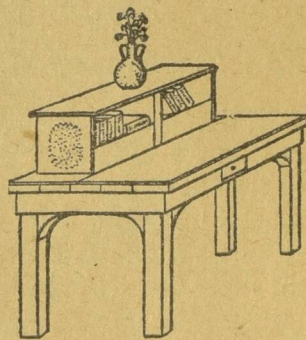
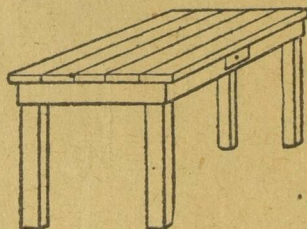
ETABLI ET BUREAU EN UN SEUL MEUBLE

Beaucoup d'amateurs mécaniciens ou menuisiers éprouvent des difficultés pour monter, dans des appartements parfois exigus, des établis permettant le travail facile du métal ou du bois. Un M. Vigneau, de Lyon, a inventé le meuble suivant, à cet usage.

Disposant de peu de place, et désirant avoir une table-bureau assez grande ainsi qu'un établi propre à faire des travaux de menuiserie, tels que collages, modelages, etc., M. Vigneau a pensé réunir les deux ensemble, de manière à disposer d'un bureau facilitant les travaux intellectuels et d'un établi, où il est loisible de salir la table, d'enfoncer des pointes, en un mot de rendre possibles les travaux manuels. Voici comment M. Vigneau raconte sa découverte :

—J'avais une vieille table de cuisine de grandes dimensions. J'ai confectionné un dessus fait d'un panneau de contre-plaqué encadré. Ce dessus n'adhère pas à la table, il est monté avec des charniers solides de laiton et il peut se relever vers le milieu, au bord d'une étagère bibliothèque construite pour la circonstance, placée sur la table de manière à former un bureau parfait où l'on peut ranger des

livres, des revues et des dossiers. Tout l'ensemble est parfaitement poncé et verni, y compris les pieds, de manière à présenter un aspect suffisamment décoratif.



En relevant le panneau à charnières, je retrouve ma vieille table de

cuisine qui constitue un parfait établi.

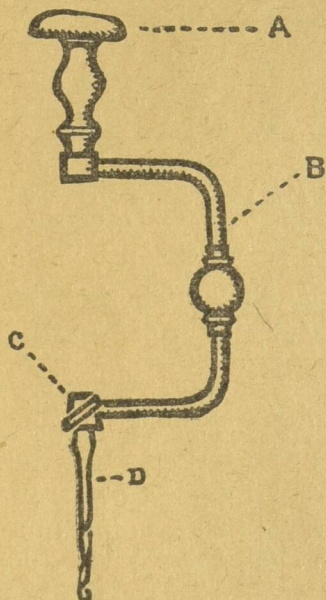
La place étant limitée, je me propose de compléter ce meuble en plaçant une feuille de contre-plaqué entre les pieds, à chaque extrémité. Derrière ces feuilles, j'établirai des tiroirs superposés qui me serviront à classer: papiers, brochures et outils.

On peut évidemment ne pas faire d'étagère et dans ce cas on a un splendide bureau ministre. La chose est naturellement au goût de chacun.

A chacun de mettre cette idée à profit et de se construire lui-même, à peu de frais, un meuble servant à plusieurs usages, lui permettant d'occuper ses loisirs à des travaux manuels, sans pour cela abîmer le bureau sur lequel il travaille d'habitude.

LA FAÇON DE SE SERVIR DU VILEBREQUIN

Le vilebrequin est un outil qui permet de percer des trous dans des pièces de bois, en utilisant pour cela



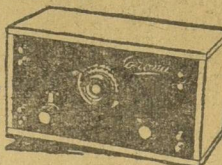
Vilebrequin où l'on voit en A la pomme, en B la soie, en C le fût avec sa vis de pression et en D la mèche fixée sur l'outil.

LONG DISTANCE RADIO

TUBE SET
13.95

Qualité Supérieure Garantie
Le merveilleux Radio, 100% d'efficacité, le plus beau style, batteries sèches. Emission constamment dans l'air. Valeur exceptionnelle. Set sans tubes, acoustiques, ou batteries, tel qu'illustré \$13.95. Complet avec tubes, antennes, acoustiques, et batteries, prêt à opérer \$24.50 seulement. Toutes charges payées.

2,000
milles
garantis.
Emission
entendue
de Chicago,
New York,
Montréal.



Grandeur
12 x 7 x 6
pouces.
Ordonnez
maintenant
de cette annonce,
Valeur
régulière
de \$45.00

Certaines d'autres stations entendues.
Agents et vendeurs demandés.
Ecrivez pour renseignements.

CORONA RADIO MFG. COMPANY
Boîte 2875 Dépt. No 140 Montréal

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE
les
**Poils
et Duvets**

PROCEDE
MODERNE,
EFFICACE
ET SANS DANGER.
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.



GRATIS — Cette bague ou 100 autres belles primes. Demander 50 paquets de graine, quand vendus retourner \$3.00. 25 morceaux de soie assortie \$1.00. Catalogue de 500 nouveautés gratuits. ALLEN NOUVEAUTES, ST-ZACHARIE, Qué.

LE FILM

Est le seul Magazine, rédigé en français, qui soit relié directement aux grands studios.

En vente partout: 10 SOUS

des mèches de formes diverses, suivant la nature et la dimension des trous que l'on veut percer.



Manière de percer un trou vertical. On tourne le vilebrequin de la main droite en le prenant par l'olive; la main gauche appuie sur la pomme, la pression de la tête venant ajouter son action.

Le vilebrequin se compose d'une pièce de bois épanouie appelée pomme, qui sert à faire pression sur l'appareil que l'on travaille. Cette pièce est emmanchée dans une partie métallique coudée en forme de C qu'on appelle la soie.

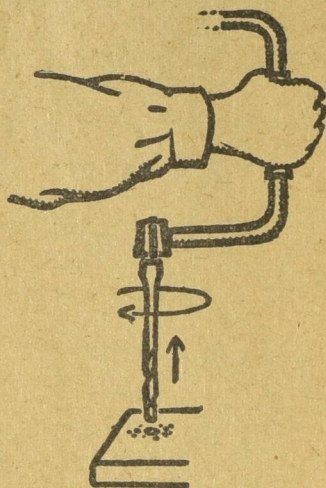
Le C se termine à la partie inférieure par deux pièces métalliques qui



Manière de percer un trou horizontal, la pression sur la pomme est provoquée par le corps de l'ouvrier.

comportent une ouverture avec une vis de pression de façon qu'on puisse y fixer commodément et solidement une mèche. L'ouverture est à section carrée et elle a une forme tronconique, la mèche a également cette même forme, de sorte qu'en l'enfonçant suffisamment, elle se trouve coincée, assujettie d'ailleurs par la vis qui forme serrage.

Pour utiliser cet outil, il faut placer l'appareil dans l'axe du trou que l'on veut préparer. On tient la soie par la pièce du milieu qu'on appelle olive avec une main, ce qui permet de l'actionner et de faire tourner la mèche,



Pour retirer la cèche du trou, on continue à tourner le vilebrequin dans le même sens que pour le perçage.

les points d'appui étant elle-même et la partie supérieure de l'outil ou pomme.

Pour maintenir la pomme d'une façon rigide on adopte diverses solutions. S'il s'agit, par exemple, d'un trou à percer verticalement, la main droite repose sur la pomme et c'est l'ouvrier qui, avec sa tête, donne un point d'appui suffisamment ferme.

Si l'on doit, au contraire, percer un trou horizontal, l'appareil est toujours

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

VOULEZ-VOUS ALLER AU THEATRE ET AUX
VUES A BON MARCHÉ ?

Achetez "LE FILM" de janvier

et servez-vous des COUPONS que vous y trouverez et qui vous donnent droit à une réduction de 25 pour cent, 35 pour cent et 50 pour cent sur les prix d'entrée réguliers dans plusieurs théâtres de comédie, vaudeville et vues animées de Montréal et Québec. LE FILM est un magazine de vues animées qui peut rivaliser avec les grandes revues américaines.

*Achetez-le pour ses renseignements nouveaux et ses nombreuses photos sur
beau papier de vos artistes préférés.*

EN VENTE PARTOUT - - - - 10 CENTS
Voir coupon d'abonnement page 129

tourné avec la main droite, et la main gauche qui tient la pomme près de l'extrémité ne sert qu'à la maintenir, la pression étant à l'outil soit avec l'estomac, soit avec le ventre.

Lorsque le trou est complètement percé pour retirer l'outil, on n'agit

pas comme dans le perçage du métal, c'est-à-dire que pendant qu'on essaye de retirer la mèche du trou terminé, on continue à agir sur le vilebrequin en tournant dans le même sens. Ceci facilite le dégagement des copeaux et contribue à donner aux parois du trou une section nette.

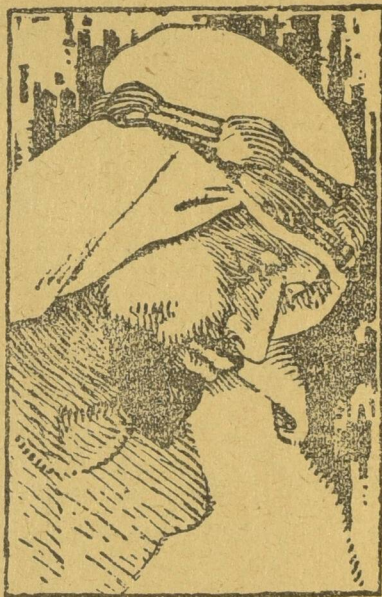
—o—

APRES LES TABLES TOURNANTES, LE FAKIRISME

Les fakirs sont des ascètes mendiants qui aspirent à la sainteté et s'imposent pour y atteindre des mortifications rigoureuses. Ce sont en même temps d'habiles sorciers instruits de tous les secrets de l'occultisme. Jusqu'ici, on les allait voir aux Indes, en Perse, en Egypte, bref dans les diverses contrées du monde musulman. Un jour, un imprésario grec s'avisa d'en "produire" un en Europe, et depuis lors la mode est aux fakirs et derviches. On en verra certainement plusieurs en Amérique, cette année.

Le premier fit à Paris un coup de fortune. La critique, aussi bien théâtrale que scientifique, s'en gaussa, mais le public admira fort le fakir égyptien Tahra Bay qui donna longtemps, dans divers théâtres, son numéro de vaudeville, un numéro mieux payé qu'une attraction courante, mais un numéro de vaudeville quand même. Ses trucs les plus importants consistent à se faire enterrer vivant pendant une journée, une semaine ou un mois, à se traverser les chairs de couteaux et d'aiguilles, à se transpercer le cou d'un poignard, sans saigner, si

on le lui demande, et sans éprouver la moindre douleur, à se mettre à volonté en état de catalepsie et sur la scène, à se faire enfermer, pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, dans un cercueil hermétiquement clos.



Le fakir Tahra Bay

Parmi toutes les relations que nous avons lues des diverses séances données par le fakir Tahra Bay, nous

Toujours de bonne humeur ! | Toujours de mauvaise humeur

JE MANGE TOUT CE
QUE JE VEUX PUIS
JE PRENDS UN
COMPRIMÉ
"SATURAL"!

**Un
Comprimé**
SATURAL

JE MANGE
PEU ET JE SOUFFRE
LE MARTYRE!

*Après les
Repas fait*

toute la différence au Monde !!.....

DYSPEPTIQUES! Nous vous offrons 10 BONS REPAS pour 10 sous

Vous pourrez vous régaler, vous rassasier, vous gorger, si vous voulez, sans vous alarmer des résultats, sans appréhender aucun des maux et douleurs qui ordinairement suivent vos repas : fermentations, renvois acides, "brûlements," pesanteurs, gaz, etc.

PHARMACIE LACHANCHE — 464, rue Ste-Catherine Est — Montréal.

Messieurs: Vous trouverez ci-inclus 10 sous en paiement de 10 Comprimés SATURAL qui me seront expédiés, poste payée.

NOM.....

ADRESSE.....

avons retenu celle-ci parue dans "Le Crapouillot", sous la signature de Louis Cheronnet:

Le rideau se leva sur un décor sévère de draperies du fond desquelles un escalier mystérieux descendait d'on ne sait quelles régions supraterrrestres. A droite, une table, à gauche un tumulus de sable sur lequel repose une bière ouverte. De l'encens brûle. Vraiment, il fallait être de parti pris pour résister à tant d'invitations au surnaturel! Enfin voici le mage, le maître, le thaumaturge, le Fakir en chair et en os. Lent, majestueux, il est habillé de lin immaculé. Trois docteurs montent sur la scène et tout d'un coup, avec un petit bruit sourd et guttural, voilà notre prophète qui avale sa langue.

Catalepsie : état merveilleux qu'il va employer pour se faire casser sur

le ventre à coups de maillet un grès de 160 livres. Il se réveille ensuite comme un boxeur qui a eu son compte, mais il n'en reste pas moins en un merveilleux état d'insensibilité, dont il profite pour se coucher sur un lit de pointes et se livrer au petit exercice des épingles. Débarrassé des épingles et du coutelas dont il avait percé ses chairs, notre Egyptien endort une poule, ce que tout le monde sait faire, et tente la même expérience sur un lapin, mais qui, frondeur, regagne le clapier dès que son tortionnaire a le dos tourné. La séance continue par la mise en catalepsie d'un jeune homme dont ce doit être le métier et qui vaticine à avenir que veux-tu...

Enfin on joue aux devinettes, je veux dire à la transmission de la pensée. Le Fakir palpe une enveloppe remise par un spectateur, puis prenant un docteur par la main, traînant la sa-

vate, l'air mystérieux, il l'emmène dans la salle...

Et Tahra Bay avale sa langue pour la seconde fois et se fait enterrer. Autant de temps qu'on voudra, dit-il. On convient de 10 minutes. Fossoyeurs. Sable. Fermeture de la bière. A sa résurrection, le fakir distribue un petit bout de papier griffonné...

Qu'y a-t-il de merveilleux dans le cas d'un monsieur qui se transperce les joues avec des épingles et la gorge avec un couteau? Ou son épiderme est vraiment insensible et alors il n'a aucun mérite à le faire, ou il semble y réussir grâce à un truc. Le public réclamait du sang, mais on vint annoncer à l'avant-scène que le Fakir renouvelant ses expériences tous les soirs, ne pouvait donner plus que trois gouttes de sang à chacune de ses représentations.

Ainsi s'exprime Louis Cheronnet. C'est parler un peu bien légèrement, il nous semble, d'une science,— le fakirisme étant une science,— qui fleurit dans tout l'Orient depuis des centaines de siècles.

—o—

LE CENTENAIRE DE PAUL DE SAINT-VICTOR

On célèbre cette année le centenaire de Paul de Saint-Victor. Né le 11 juillet 1825 et mort en 1881, Saint-Victor avait tenu pendant trente ans, "sous cette fière et rayonnante signature", dit Sainte-Beuve, le feuilleton à la **Presse** d'Emile de Girardin, comme critique littéraire et dramatique. "Il tournait, écrivent les frères de Goncourt, cette meule d'annoncer, tous les huit jours, la pièce, le gros drame, le vaudeville, le clown, la danseuse, l'éléphant savant, le farceur délirant, l'actrice en fleur, le succès, le puff de la semaine..."

Le premier livre qu'il publie, **Hommes et Dieux**, contient des études d'histoire littéraire et de littérature. Les deux premiers volumes des **Deux Masques** traitent des auteurs antiques; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, et le troisième des modernes: Shakespeare, le théâtre français. Ses études sur Emile Augier, Alexandre Dumas fils, ont été réunies en un volume, ainsi que les articles sur Victor Hugo, un de ses "dieux". "Au génie plastique le plus éclatant que ce siècle ait vu, dit-il, à l'art de rendre en plein relief toutes les formes et toutes les couleurs du vaste univers, V. Hugo joint une investigation des conjectures et des causes".

Enfin il faut citer **Barbares et bandits**, recueil d'articles qui lui furent inspirés par sa généreuse indignation pendant les horreurs de la guerre de 1870-71 et de la Commune.

Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, les Goncourt, Sarcy, ont porté sur lui des jugements que nous ne pouvons qu'énumérer. "On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page", disait Hugo, qui caractérisait ainsi **Hommes et Dieux**: "pages splendides, magnifique volume, poignée d'étoiles". Sainte-Beuve cite le mot fameux de Lamartine: "Quand je lis Saint-Victor, je mets des lunettes bleues..." Le célèbre critique louait lui-même ce livre et il en admirait la "couleur éblouissante". Sarcy est frappé par cette "manière si brillante, si phosphorescente que l'oeil n'en peut supporter la vue", ce qui oblige, il est vrai, à le lire "à petites doses, par gorgées".

Paul de Saint-Victor est malheureusement très peu lu au Canada; il est, en France, tombé dans un demi-oubli.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

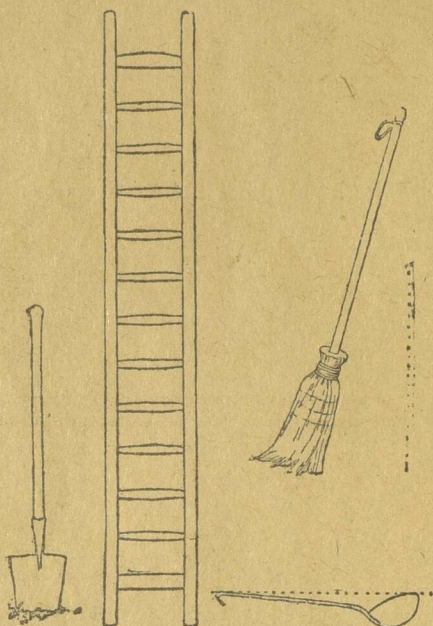
.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

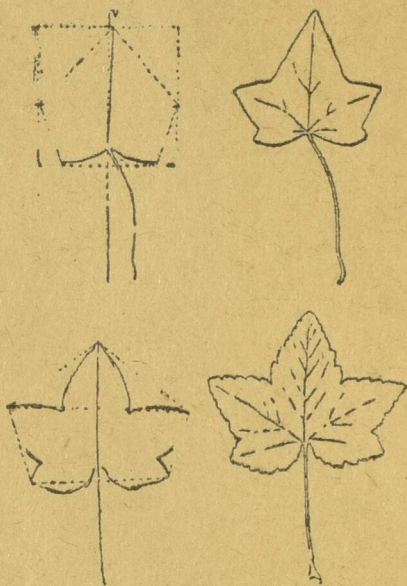


Nous avons donné, l'an dernier, dans "La Revue Populaire", un premier cours de dessin élémentaire en dix leçons, qui eut beaucoup de succès. Maints élèves du Monument National et de l'Ecole des Beaux-Arts, ainsi que des diverses écoles de la pro-

de dessin un peu plus avancé, un cours de peinture et un autre d'arts décoratifs. Toutes nos lectrices et tous nos lecteurs, sans exception aucune, peuvent apprendre, de cette simple manière, les rudiments de ces arts d'agrément. Ils n'auront ensuite qu'à pousser leurs études par une pratique



Lignes verticales, parallèles, obliques et horizontales

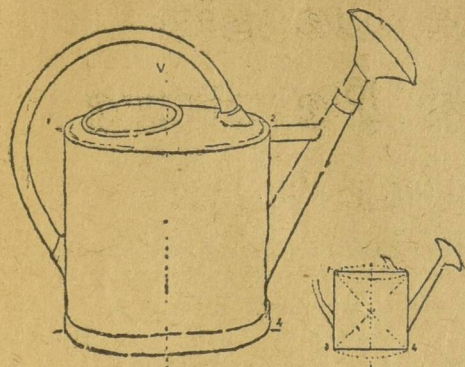


Comment faire semblables les moitiés symétriques d'une feuille

vince, nous manifestèrent le plaisir et le profit qu'ils tiraient de ces leçons. Cette année, nous donnerons en quelques substantielles leçons, un cours

constant, à la maison, ou encore en suivant les cours de quelqu'une de nos nombreuses écoles. Notre cours est tiré en partie d'un ouvrage de Ca-

mille Bellanger: "Traité de peinture à l'usage de tout le monde".

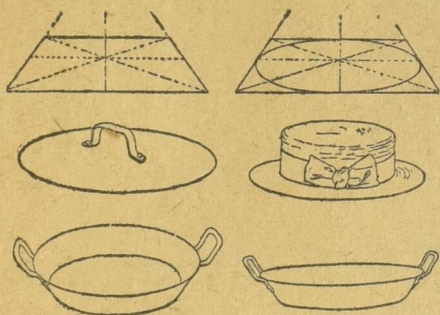


L'arrosoir dans un carré parfait

Divisions générales du dessin

L'étude du dessin comprend trois parties distinctes, savoir:

- 1° Le dessin proprement dit;
- 2° L'anatomie superficielle;
- 3° La perspective pratique.



Déformation du cercle

Outillage du dessinateur

L'outillage dont l'élève dessinateur devra d'abord se munir est très simple. Il faut qu'il se procure, avant de commencer, les objets suivants:

- 1° Un carton ou planche à dessin;
- 2° Papier Ingres blanc ou papier à fusain;
- 3° Un paquet de fusain;
- 4° Un canif;
- 5° Un fil à plomb;



AMARYLLIS

LUBIN Paris

vous envoie cette merveilleuse création aux senteurs délicates, indispensable, Madame, à votre élégance. Parfum suave, subtil et tenace.

Poudre qui donne à l'épiderme ce velouté cet éclat ravissant que toute femme doit avoir pour être séduisante.

EAU de TOILETTE

Seuls agents pour
LUBIN, PARIS

LOTION

SACHET SOIE

PARFUM

POUDRE

SAVON

QUEDRUE & DUBOSQ
6, SAINT-SACRAMENT,
MONTREAL



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

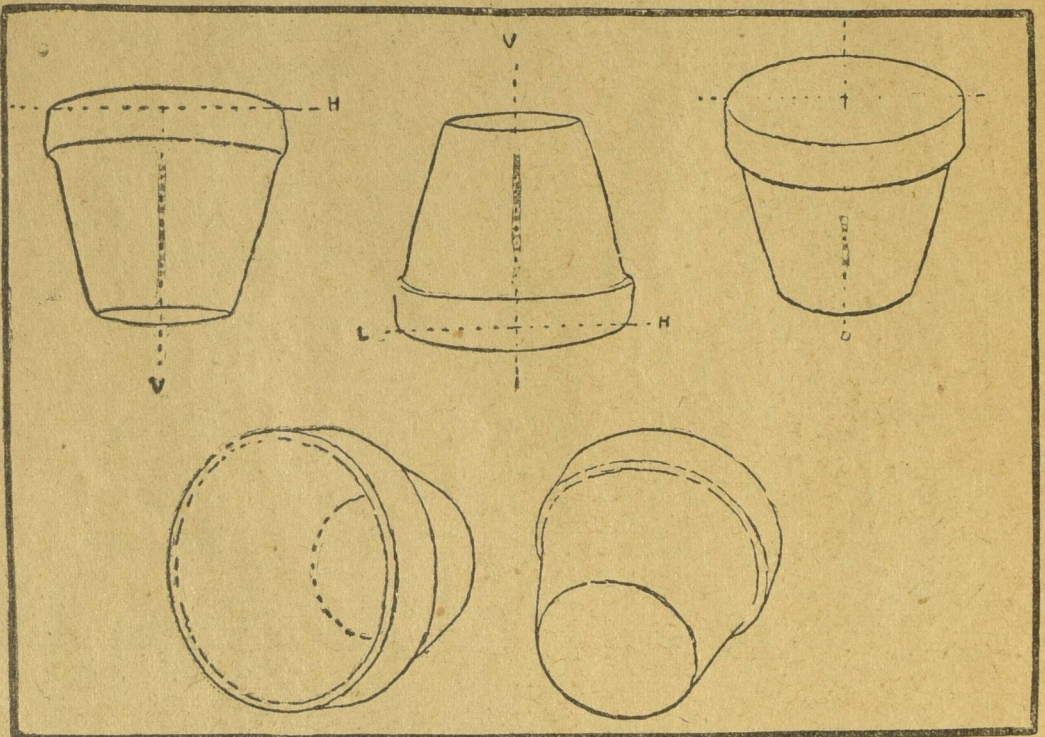
Tel. : Plateau 5524

- 6° Une équerre;
- 7° Estompes ou mie de pain;
- 8° Fixatif.

Pour les élèves qui font le dessin à main levée ou, comme aux écoles, du dessin d'après la bosse, il faut en plus :

- 9° Un chevalet;
- 10° Un tabouret.

miliariser l'élève avec la définition des lignes verticales et horizontales ; elles l'habitueront à faire exactement semblables les deux moitiés symétriques d'une feuille d'arbre, à construire méthodiquement un objet en l'enfermant dans la figure géométrique correspondant à sa forme générale (fig. 1 et 2).



Déformation du cercle

Education de l'oeil

Le dessin est la lecture des formes.
Dessiner juste, c'est voir juste.
Bien dessiner, c'est bien voir.

Donc, tous les soins, tous les efforts du maître, doivent avoir pour unique but l'éducation de l'oeil.

De la construction et de la déformation des objets

Les premières leçons consisteront en une série d'exercices destinés à fa-

Exemple: si nous étudions cet arrosoir (fig. 3), nous verrons que, par la disposition de son ensemble, il peut être enfermé dans un carré parfait. Nous tracerons donc autour de lui quatre lignes égales se coupant entre elles à angles droits, et ces quatre lignes faciliteront grandement la construction du dessin en offrant quatre repères commodes.

La déformation des objets est consécutive à leurs changements de po-

sition. Le même objet présenté de face, de profil ou de trois quarts, changera totalement d'aspect, et il se déformera dans ces conditions, d'après des lois précises. C'est ce que démontrent nos figures 3 et 4.

— 0 —

LA CRAINTE DE LA VERITE

Qu'advierait-il de l'univers si le sérum de la vérité, ce fameux sérum appliqué à des criminels de Détroit et qui a si bellement délié leurs langues, était inoculé à tous les humains, lit-on dans les "Annales"?

En cinq minutes, les aimables conventions mondaines et sociales, les petites hypocrisies nécessaires qui rendent l'existence possible seraient reléguées au rang des vieilles lunes. On se regarderait avec des yeux neufs. On serait vite épouvanté de connaître les tristes, mauvaises, envieuses pensées qui se pressent sous les crânes. Que de complications, de querelles, de drames!

Dans une pièce jouée à Paris, il y a quelques années, le personnage principal jurait d'être tout à fait sincère pendant vingt-quatre heures. Après avoir vu s'accumuler autour de lui désastres sur désastres, il attend, les yeux fixés sur le cadran de l'horloge, la minute bénie où il lui sera permis de recommencer à mentir... Cela n'est que du théâtre. Mais le théâtre est si près de la vie qu'il en est souvent l'image même. Ne souhaitons pas que la vérité triomphe sur la terre. Nous n'aurions pas assez de courage pour l'entendre.

— 0 —

L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchasse est l'instrument de la servitude.

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE - CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

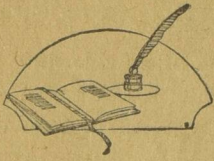
FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524



MEMOIRES D'UN REPORTER

PAR PAUL DE MARTIGNY

(L'Imprimerie Modèle, Montréal)

Le livre de notre confrère Paul de Martigny nous est parvenu trop tard pour que nous puissions en faire la critique dans notre chronique ordinaire. Nous n'en sommes pas autrement chagrin, car ce recueil de nouvelles mérite une mention très spéciale. M. de Martigny se révèle ici conteur sobre, élégant et attachant; sa langue est étonnamment souple et agréable, son style travaillé artistement.

L'auteur, à la façon d'un Paul Morand, d'un Jean Giraudoux et de ces maîtres du grand reportage—du reportage d'art—qui sont André Tudesq, Naudeau, Béraud, Albert Londres, nous promène dans les milieux les plus contrastants, du restaurant Paillard, boulevard des Italiens, où aimaient de se rencontrer les globe-trotteurs du journalisme parisien, à un poste de Bertsiamis, sur la Côte-Nord, dans l'Ungava; de la rue Soufflot à la rue Dorchester, d'un caboulot de la montagne Sainte-Geneviève à la Bourse de Montréal.

Il ne nous entretient que de belles choses avec tous les agréments d'un langage surveillé: chevelures rousses, nuques blondes, yeux de violette de femmes troublantes, fourrures, pierres fines, vins précieux au palais, viandes savoureuses. Ses personnages sont aussi dangereux que toutes ces merveilles. L'un d'eux est le reporter Jacques Labrie, sorte d'aventurier de bonne culture, pillard et assassin, aimant les délicatesses de bou-

che et les brutalités des rixes; un autre, poursuivi par l'image du crime que lui suggère la vue d'un couteau, tue une femme qu'il aime et qui l'aime; un troisième, las de la vie, s'apprête au suicide quand surgit l'épouse abandonnée qui accepte de partager sa vieillesse. Et tous les personnages secondaires sont aussi des êtres peu communs.

La narration est vive et imagée. Paul de Martigny rejoint nos meilleurs conteurs, Arthur Buies, Faucher de Saint-Maurice et Fréchette dont de certaines nouvelles, comme **Au Seuil** (dans la Noël au Canada), peuvent être relues avec plaisir.

C'est dans l'Ungava, à Bertsiamis, où sont les postes de traite des compagnies rivales: la Hudson Bay et les Révillon, que se situe l'action du premier récit: la Dompteuse. L'Ungava, "désert encore inconnu, entouré de légendes merveilleuses, dont le voile de mystère n'a pas été levé,"—"étendue chauve où poussent, ici et là, quelques sapins qui n'atteignent pas la hauteur d'un homme". Ce territoire de pelleteries et d'or dont seuls jusqu'ici se sont inspirés des romanciers américains, comme Jack London et J. O. Curwood, ou anglais, tel Galsworthy, est décrit superbement par Paul de Martigny. Nous sommes dans une atmosphère étrange qui n'est plus celle de la Matapédia ni du Témiscamingue—édifiante et sereine—où peinent bûcherons et laboureurs au

coeur simple: ici vivent, dans la fièvre de la ruée vers l'or et les fourrures aussi précieuses que des pierreries, des prospecteurs et des traiteurs anglais, français et algonquins dont le coeur est rongé par la cupidité et la haine. Mais cette région hostile est quand même un morceau de notre province; elle appartient à nos écrivains. Ils peuvent trouver là, comme au Labrador, comme au cercle polaire, comme dans les prairies, les matériaux d'un livre canadien. M. de Roquebrune, pour avoir romancé un épisode de l'histoire de l'Ouest, M. de Martigny, pour avoir évoqué à nos yeux un immense territoire inconnu de notre province, et cela en belle langue française, ont fait une oeuvre qui réjouit à la fois ceux d'entre nous pour qui seul importe un livre du terroir, indépendamment de sa valeur littéraire, et les autres qui exigent, même d'un roman régionaliste, qu'il soit bien écrit.

Jamais un écrivain canadien n'a parlé avec autant d'amour, d'élégance et de goût de nos fourrures et de nos pierres précieuses.

"Histoire de Couteau" est un petit chef-d'oeuvre d'atrocité. Le crime relaté par un gazetier au style de feuilletoniste est une chose banale qui ne fait plus frémir personne. La mère en fait la lecture à sa fille et toutes deux s'endorment ensuite très bien. Même qu'il leur faut leur crime chaque soir. Mais ici, à cause du personnage qui est un intellectuel, à cause de l'écriture de l'auteur du conte qui est de qualité, le récit de ce "beau crime" a de quoi horrifier le gardien de la morgue, s'il a des lettres. Le conte s'arrêterait à la mort de Jeanine qu'il serait parfait. Mais, outre

qu'elle le prolonge inutilement, toute cette partie où le meurtrier va porter un peu partout des retailles de la malheureuse qu'il a assassinée, aussi simplement qu'on porte son linge chez le Chinois, est, il nous semble, d'un goût douteux et appartient à un genre qui date.

Si, en plus de relater des crimes, le reporteur (ainsi qu'écrit André Thérive) se mêle d'en commettre, le reportage devient une mauvaise école. Après avoir étudié le crime chez les autres, Paul X enseigne l'art de le commettre proprement!

Nous trouvons pourtant dans ce conte peu gai maintes réflexions fort amusantes.

Avec le Père Mark, nous sommes dans les milieux de la haute phynance où est appelé le reporteur et où il s'attache à un vieux juif assez étrange qui fait le courtage des pierres fines, pierres fines dont l'auteur nous parle comme le ferait un orfèvre de la Renaissance. Cette notation d'une profonde tristesse: "La vie américaine sévit chez nous dans toute sa brutalité et aussi dans toute sa richesse. Moi qui pendant vingt ans, chaque matin, me suis rendu à mon journal à l'heure où les ouvriers se rendent à l'atelier, je n'ai jamais entendu une chanson ou un rire."

Dans le dernier conte: **A la tombée du soir**, nous relevons cette magnifique image: "Sur la table de travail, la glace était une tache grise sans reflet, comme ces lacs des Laurentides encaissés dans leurs sapins funéraires lorsque menace la pluie."

Faisons le voeu qu'un jour tous nos confrères reporters écrivent comme M. Paul de Martigny!

LA SORCIERE ET LE CROCODILE

Moeurs des indigènes du Congo belge

Du Congo belge, vaste région s'étendant au centre de l'Afrique et dont la population est d'environ 25 millions d'individus de race noire, un missionnaire rapportait dernièrement en Amérique l'histoire suivante :

Un chef de la tribu de Capanga, établie au coeur de la jungle, avait perdu son enfant, un petit garçon de trois ans. De tous côtés venaient pour le pleurer ses parents et tous les habitants en état de quitter leur case. Les femmes avaient pour la cérémonie mis leurs plus voyants atours, elles portaient sur leur dos et à la ceinture des peaux de serpent et sur la tête des plumes de perroquet ; les guerriers, dans leur toilette des grands combats, avaient l'air plus farouche encore que les samouraï japonais de la féodalité. On s'assembla pour prendre part à la danse de mort, autour du plus vieux sorcier de la tribu qui mêlait lentement une préparation épouvantable dans une grande marmite, en marmottant des prières inspirées par les esprits.

Au fur et à mesure que s'activait la danse et que les vapeurs de l'alcool de palme échauffaient les esprits et les corps, les danseurs et danseuses laissaient tomber leurs vêtements, pour ne plus garder que leur pagne.

Le chef se leva enfin, accompagné de ses 50 femmes, et se présenta devant le sorcier.

— Dis-moi, ordonna-t-il, dis-moi qui a ensorcelé et tué mon enfant. Car

il faut dire que dans les jungles d'Afrique, les indigènes ne considèrent comme naturelle que la mort des enfants à la mamelle et celle des vieillards. Toutes autres ne peuvent avoir été provoquées que par le mauvais oeil d'un ennemi, l'exercice d'un sortilège ou d'un charme quelconque.

Le sorcier ne répondit pas tout de suite. Les sorciers sont exigeants et fort rusés. Ils veulent bien rendre des oracles, — mais il faut y mettre le prix.

— Réponds-moi, insiste le chef et je te ferai présent d'une chèvre.

Une chèvre au Congo belge, c'est l'indépendance, presque la fortune pour une vie entière, dans ce pays où l'on travaille pour 60 sous par mois. Le sorcier hocha la tête.

— Ce n'est pas assez, répondit-il. Il m'en faut plus pour te confier le secret que m'ont appris les esprits.

✓ — Eh bien ! tu en auras deux.

Le sorcier, de nouveau, refusa, et le chef lui en ayant promis six, six chèvres bien portantes, il leva les bras vers les étoiles et articula :

— Ecoute-moi, ô chef ! Ta mère, la propre femme qui te donna le jour, a ensorcelé ton enfant et est cause de sa mort. Et jamais un enfant de toi ne pourra vivre avant que la mère expie son crime.

En entendant ces mots, tous les assistants se précipitèrent vers la hutte où reposait la mère du chef, une pauvre vieille femme incapable de mouvement qui pleurait son petit-fils de tous les larmes de son corps.



Le crocodile en fit un repas...

—Mort à la sorcière ! Mort à la vieille femme pour avoir tué son petit-fils! criait-on de toutes parts.

Le chef entra, s'empara de sa mère et la traînant par terre dans la poussière, la mena ainsi jusqu'à la rivière où se chauffaient au soleil quelques crocodiles sacrés.

Le plus gros s'approcha du bord et le chef la lui lança. Le crocodile en fit un repas et tous les assistants se reti-

rèrent, heureux de l'issue de cette macabre cérémonie...

Les missionnaires doivent avoir du mal à convertir de pareilles gens!

—o—

Le plaisir de la critique nous ôte plus d'être vivement touchés par de très belles choses.

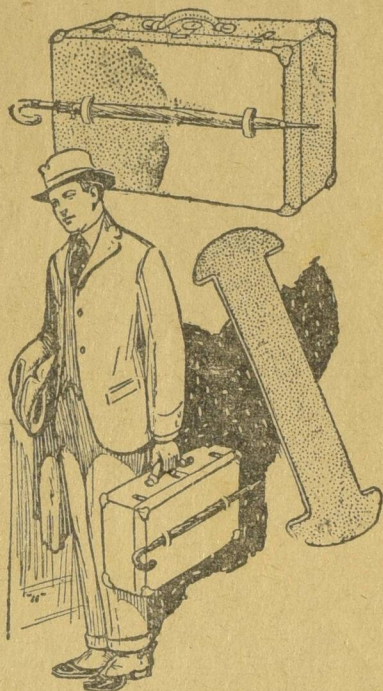
L'appui dont on peut le moins se passer, c'est l'appui que l'on trouve en soi-même.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité.



LE PARAPLUIE SUR LE PORTE-MANTEAU

Le fixatif de parapluie, illustré ci-contre, saura plaire aux touristes et voyageurs fort embarrassés d'ordinaire de leur parapluie quand surtout leur valise n'est pas munie de cour-



roies. On peut soi-même percer quatre ouvertures sur l'un des plats de sa valise et y insinuer deux bandes étroites, faites d'une pièce de chambre à air, par exemple, ou de cuir, et découpées de la manière indiquée sur notre

croquis. Cela suffira à maintenir solidement le parapluie en place et de façon qu'il ne gêne pas le porteur.

— 0 —

COMMENT DEBOUCHER UN EVIER

Que faites-vous quand l'évier de votre cuisine est bouché ? Appelez-vous le concierge ou le plombier et vous croisez-vous les bras jusqu'à ce que l'un ou l'autre arrive avec ses outils, incapable de comprendre la nature de cet ennui et ignorante des



moyens à prendre pour le faire cesser ? Neuf fois sur dix, il n'y a pas lieu de faire venir qui que ce soit quand l'eau cesse de s'écouler de l'évier, parce qu'il est tout simple de la remettre en circulation, sans outils aucuns et en quelques minutes.

Tout d'abord, on n'aurait jamais de tracas avec un évier si l'on savait en

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue
Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

prendre soin. Il faut, par exemple, éviter de vider dans l'évier la cafetière ou la théière, chose que font presque toutes les ménagères. Il vaudrait mieux vider grains de café et feuilles de thé dans ces passoires que l'on fixe au coin de l'évier. Il en est ainsi de l'eau de vaisselle lourde de graisse.

Quand l'évier s'obstrue, essayez d'abord de le dégager jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que deux ou trois pouces d'eau. Placez alors la main sur le tuyau d'écoulement, de la manière illustrée ci-contre, la paume de la main légèrement arrondie, puis baissez-la en appuyant bien fort. La colonne d'eau sous la main dégagera le tuyau. Si cela ne suffit pas, on utilise la ventouse en caoutchouc ordinaire des plombiers, ou vide-évier, ou encore on passe dans le tuyau, après avoir enlevé la rondelle percée qui le recouvre et lui sert de tamis, un bâtonnet emmaillotté d'une guenille.

—o—

PEUT-ETRE EST-CE LA CHENILLE QUI NOUS DONNERA LE REMEDE CONTRE LA TUBERCULOSE

—

Il y a deux ans, un savant bactériologiste a communiqué à l'Institut Pasteur, à Paris, le résultat d'une expérience sur le pouvoir dévolu aux chenilles de détruire ou d'annihiler les bacilles réputés les plus contagieux: bacilles du tétanos, de la diphtérie, de la tuberculose.

La chenille absorbe et digère ces redoutables ennemis de l'humanité, elle conserve donc une parfaite et entière immunité, et comme le déclare le docteur Metalnîkow, l'auteur de la communication, les chenilles sont douées d'une vitalité et d'une résis-

tance extraordinaires contre les microbes et leurs substances toxiques.

Dans son mémoire, il démontre que la chenille à laquelle on a injecté des bacilles tuberculeux, détruit ces derniers en deux ou trois jours, alors que le bacille de Koch résiste pendant des années chez l'homme.

"J'ai expérimenté, ajoute le biologiste, sur des milliers de chenilles, et je suis persuadé qu'il faut chercher de ce côté une solution pratique. Puisque la chenille possède des ferments digestifs qui détruisent les microbes pathogènes, tous mes efforts vont tendre vers l'isolation de ces ferments".

Peut-être pourra-t-on, d'ici peu, utiliser un sérum de chenilles pour guérir la tuberculose.

En Chine et dans différentes contrées asiatiques, remarque Alphonse Labitte, les chrysalides mortes après l'échaudage du cocon du ver à soie, sont mangées sans autre sauce, avec une grande satisfaction, et font, paraît-il, un mets très délicat, de l'avis des gastronomes de ces régions.

—o—

UN HOTEL AU 21^e ETAGE

—

Il faut monter haut à Chicago pour trouver le calme et le silence, au vingt et unième étage d'un gratte-ciel, tout au moins. Ainsi, on projette de construire en cette ville gigantesque un hôtel de 4,000 chambres et de trente-neuf étages qui couronnerait un édifice de vingt et un étages. L'immeuble et l'hôtel, au-dessus, auraient en tout soixante étages. Cette construction cyclopéenne coûterait \$40,000,000 et contiendra une salle de réunion capable de grouper 25,000 personnes.

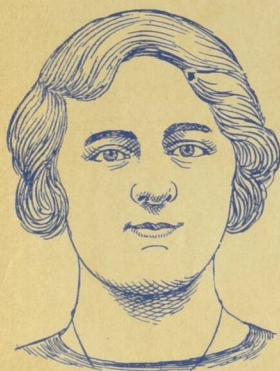
UNE BONNE SANTÉ !

TOUT VOTRE ENTOURAGE VOUS LA SOUHAITERA, LES

PILULES ROUGES

VOUS LA PROCURERONT

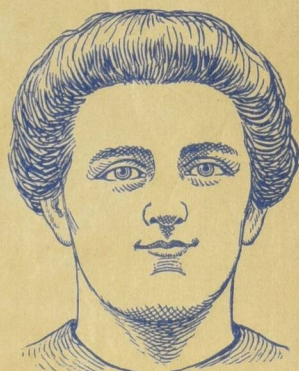
Les femmes ANEMIEES, AFFAIBLIES, DEBILITEES peuvent retrouver en quelques semaines leurs FORCES et leur SANTÉ, leur endurance physique et leur énergie; en effet, si vous manquez d'ENTRAIN, si vous DORMEZ MAL, si vous perdez courage, si le moindre effort vous est difficile, faites l'essai de cette spécialité si bien connue pour les maladies particulières aux femmes.



Mme Camille Bernard

de traitement, j'ai pu noter un changement appréciable dans mon état et en moins de six mois j'étais forte et débarrassée de tous les maux qui m'ennuyaient. Je reconnais que je dois ma bonne santé aux Pilules Rouges, c'est pourquoi je permets la publication de cette attestation.» Mme Camille Bernard, 25 Spruce St., Sanford, Me.

« J'éprouvais tous les symptômes de l'anémie; vertiges, maux de tête, leucorrhée, palpitations de coeur, essoufflement au moindre effort, et j'avais essayé plusieurs remèdes sans succès. Ma mère qui avait pris les Pilules Rouges et qui jouissait d'une santé remarquable pour son âge, me les recommanda comme le remède pour me guérir. Après deux semaines



Mme E. Leblanc

« Pendant trois ans j'ai éprouvé des douleurs à l'estomac, au foie, j'avais le coeur très faible, souvent les membres engourdis et de forts maux de tête. Je me sentais bien malade et je m'inquiétais parce que je devais travailler. J'avais souvent lu dans les journaux tout le bien que les Pilules Rouges faisaient aux femmes épuisées et je m'en suis procuré quelques boîtes que j'ai prises en même temps que je me reposais un peu plus. Je me suis vite remise en bonne santé, j'ai pu reprendre mon travail et depuis je me porte très bien.» Mme E. Leblanc, 105, Rose-de-Lima, Montréal.

CONSULTATIONS gratuites aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville). Nos médecins sont à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'ils vous donneront pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergique pour votre santé. Refusez les substitutions au cent soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte. Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.

DEUX RAISONS EXCEPTIONNELLES DE VOUS ABONNER AU MAGAZINE

LE FILM

CES DEUX NOUVELLES RAISONS SONT DEUX AUBAINES
IMPORTANTES

1o. — Une importante réduction de prix d'entrée dans les théâtres suivants :
Saint-Denis, Ouimetoscope et Casino, à Montréal, et l'Auditorium, à Québec

2o. — Une prime intéressante et gratuite à tous les nouveaux abonnés. Cette prime consiste en photos de luxe, dimensions 7 x 9, et représentant des scènes dans lesquelles on retrouve les personnages connus de l'écran. Ne pas confondre, il ne s'agit pas de simples reproductions en gravure mais de photos réelles. Nous les distribuerons ainsi :

DEUX
avec chaque abonnement
de SIX MOIS;

QUATRE
avec chaque abonnement
d'UN AN.



*Spécimen réduit d'une des photos 7 x 9 données en
prime aux nouveaux abonnés.*

COUPON D'ABONNEMENT

*Ci-inclus le montant d'un abonnement
au FILM. 50c pour six mois (avec deux
photos-primés)*

ou

*\$1.00 pour un an (avec quatre photos-
primés.)*

NOM

ADRESSE

VILLE

POIRIER, BESSETTE & CIE.,
131, Cadieux, Montréal, P.Q.

Cette prime étant absolument gratuite ne peut pas faire l'objet d'un choix spécial; bien que notre stock soit important, il n'est pas inépuisable. Ne différez donc pas votre abonnement.

REMPLISSEZ LE COUPON
CI-CONTRE
JOIGNEZ LE MONTANT
REQUIS ET
ENVOYEZ-LE
AUJOURD'HUI MEME !